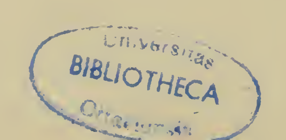

ARDEO · PERSEVERO · SPERO







CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MME DU DEFFAND.

CSP

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MME DU DEFFAND,

AVEC

D'ALEMBERT, MONTESQUIEU, le Prés^{nt}. HÉNAULT, la duchesse du MAINE; mesdames de CHOISEUL, de STAAL; le marquis d'ARGENS, le Ch^{er} d'AYDIE, etc.

SUIVIE

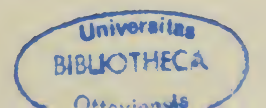
DES LETTRES DE M. DE VOLTAIRE A Mme. DU DEFFAND.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1809.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

Parmi les femmes qui, dans le dernier siècle, ont brillé par l'amabilité et par l'esprit, il faut compter Mme du Deffand : peut-être même, sous ce double rapport, eut-elle plus de titres à la célébrité que ses contemporaines, Mmes de Tencin, de Lambert, Geoffrin, et même Mme la duchesse du Maine, qui souvent dut bien plus les hommages à sa qualité de princesse, qu'à ses droits au bel-esprit.

Les lettres de Mme du Deffand, que M. d'Alembert cite comme un modèle de style épistolaire, manquaient à la Collection que j'ai donnée des lettres de Femmes distinguées en ce genre. Je me suis procuré cette Correspondance ; j'en garantis l'authenticité, et je me flatte que le Public me saura quelque gré de la lui offrir.

Je lui présente aussi une Notice relative à Mme du Deffand. Elle a été rédigée par un Homme de Lettres qui ne veut pas être nommé, et sur des notes qu'ont fournies la Bibliothèque impériale, M. de L...., qui a beaucoup connu cette femme célèbre, et d'après des extraits des Mémoires de Marmontel, de la Cor-

respondance de la Harpe et d'autres personnes qui toutes ont vécu dans la société de Mme du Deffand.

Pour ne laisser rien à désirer de ce qui peut rendre cette Collection intéressante, j'ai cru devoir y joindre les lettres écrites par M. de Voltaire à cette dame, qui fut l'un des principaux et peut-être le dernier soutien de ces cercles d'où les grâces et le goût avaient proscrit le jeu; de ces cercles où régnaient le bon ton, l'esprit et le savoir; de ces cercles, enfin, où les étrangers venaient admirer et respirer cette fleur de société que Paris regrettera long-temps.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

MADAME DU DEFFAND.

CETTE femme si justement célèbre sortait d'une ancienne et illustre famille du Bourbonnais. Née en 1696, elle eut pour père Gaspard de Vichy, comte de Champ-Rond, et pour mère, Anne Brulart, dont le père était premier président au parlement de Bourgogne; on lui donna au baptême le nom de Marie qu'elle reçut de son aïeule maternelle, madame Marie Boutillier de Chavigny, veuve de César-Auguste duc de Choiseul.

Son éducation fut celle d'une personne destinée à figurer dans le grand

monde. L'esprit en hâta les progrès bien plus que les leçons : elles le développent, et ne le donnent pas. C'est donc à le rendre droit et sain, que l'instruction des jeunes personnes doit s'attacher principalement; c'est à leur former le caractère, à les prévenir contre les dangers de l'adulation qui les attend, et à les empêcher de rapporter tout à elles. On n'en usa pas de la sorte avec mademoiselle de Vichy, et un égoïsme destructeur de toute sensibilité fut durant toute sa vie, son défaut le plus remarquable.

Le 2 août 1718, elle épousa Jean-Baptiste-Jacques du Deffand, marquis de la Lande, colonel d'un régiment de Dragons, et dont les ancètres s'étaient distingués par leur attachement aux ducs de Bourgogne leurs souverains. On voit par son contrat de mariage, que madame du Deffand avait perdu sa mère de bonne heure, et qu'elle avait pour

tuteurs honoraires, son aïeule et M. Boutillier de Chavigny, son oncle, nommé à l'archevêché de Sens. Aucun enfant n'est resté de ce mariage: le mari mourut le 29 juin 1750. Il était brigadier des armées du roi, et lieutenant-général de l'Orléanais, charge que possédait sa famille depuis le 10 février 1666.

Jusqu'à l'époque, de cette mort, madame du Deffand avait été fort répandue. Les charmes de sa figure, ceux de son esprit et de son langage, la faisaient rechercher des sociétés. Elle avait aussi, dans sa maison, des cercles, des soupers, des adorateurs.

Dans ce nombre il faut surtout compter M. le président Hénault, dont elle a été constamment l'amie autant qu'elle pouvait l'être, et ce M. de Formont, pour qui Voltaire montrait une estime particulière. Il dit en répondant à une Epître de madame du Deffand (1735),

De qui sont-ils, ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?
Ils ont, comme vous, l'art de plaire.
Du Deffand, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père ?
Ils sont bien dignes de tous deux ;
Mais je ne les mérite guère.

M. de Formont, qui avait été, je crois, conseiller au parlement de Normandie, mourut au commencement de 1759. Voltaire dit à ce sujet :

Il fuyait ce vain nom d'Auteur ;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire.
Mais il vivra dans votre cœur :
C'est sans doute assez pour sa gloire.

« Les fleurs que je jette, madame,
» sur le tombeau de notre ami For-
» mont, sont sèches et fanées comme
» moi. Le talent s'en va : l'âge détruit
» tout. »

Dégoûtée par cette mort et par celle de son mari, du bruit et de l'esclavage des sociétés, réduite d'ailleurs à une fortune beaucoup moindre (1), elle quitta son hôtel et ses habitudes de représentation.

Les couvens de filles alors avaient hors de l'enceinte des lieux claustraux, des appartemens qui se louaient aux personnes que l'âge, la diminution des revenus, les principes de la religion, ou le simple goût de la retraite écartaient du tumulte du grand monde. Madame du Deffand vint au couvent de Saint Joseph, où elle prit un logement modeste et où elle passa les trente dernières années de sa vie.

Cet arrangement économique n'apporta qu'un léger changement dans sa manière de vivre. Elle allait beaucoup chez les autres, on vint beaucoup chez

(1) Ses reprises matrimoniales, ne se montaient qu'à 100,000 fr. ou environ.

elle. Mesdames de Luxembourg, de la Vallière, de Choiseul, de Staal, du Châtelet, etc., et MM. d'Alembert, de Saint-Lambert, Montesquieu, le président Hénault, Marmontel, etc., s'y rendaient journellement.

Ce n'étaient pas comme chez madame Geoffrin des dîners le lundi et le mercredi, c'étaient des *soirées* qui, tous les jours, commençaient à six heures du soir, et que suivait quelquefois un petit souper dont la gaité, le goût, les nouvelles du jour, le bon sens et les bons mots faisaient le principal mérite.

On s'y plaisait, on les vantait ; il n'arrivait pas à Paris un étranger de distinction qui ne sollicitât l'honneur d'être admis à lui faire sa cour, et de partager les plaisirs qu'offraient ses intéressantes réunions.

Ce qu'elles avaient d'infiniment heureux pour elle, c'était de lui faire ou-

blier la perte de ses yeux qui, après avoir été toujours assez faibles, se fermerent trente ans avant sa mort.

Voltaire, dans sa lettre du 27 janvier 1764, cherchait à l'en consoler, en se comptant lui-même au nombre des aveugles.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O sage du Deffand! est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les sots dont la terre est couverte.
Et puis, tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la terre et sur l'onde;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.

Les aveugles, dit-on communément, sont plus gais que les sourds. C'est qu'on ne voit les premiers qu'en société; et ce sont là les momens de leur jouissance: tandis que dans un cercle, les seconds se trouvent précisément au milieu des privations. Mais le grand

avantage des sourds est de jouir de la promenade et surtout de la lecture, que rien ne peut remplacer pour l'aveugle, à moins qu'il n'emprunte des secours étrangers. Madame du Deffand eut le bonheur de rencontrer une personne qui était tout à la fois une aimable demoiselle de compagnie et une lectrice intelligente.

Ce fut Mlle de l'Espinasse dont elle eut tant à se louer pendant un temps, et dont elle crut tant avoir à se plaindre dans un autre. Elle était fille de l'amour. La chronique scandaleuse, qui n'est pas toujours la véridique histoire, la supposait née du commerce d'une chanoinesse avec un prélat d'un degré éminent.

Quoiqu'il en soit, sa pension était exactement payée dans le couvent où elle avait été renfermée et où elle vivait sans que l'on connût la main qui soutenait son existence. C'est de là qu'elle fut tirée par madame du Deffand qui sa-

vait, dit-on, le secret de sa naissance, et qui lui fit mener, à Saint Joseph, une vie plus pénible encore que la règle monacale la plus dure.

L'état de cécité de madame de Deffand lui rendait le jour ou la nuit tout à fait indifférens. Elle avait été autrefois accoutumée à veiller; mais l'aurore au moins l'avertissait de se livrer au sommeil. A ce moment de sa vie, où la nuit durait toujours pour elle, c'est le caprice, la fantaisie ou l'accablement qui la conduisaient dans son lit, pour n'en sortir qu'à six heures du soir qu'elle recevait ses visites.

Mlle de l'Espinasse se levait une heure auparavant, descendait au salon, et contribuait beaucoup à en faire les honneurs. « Continuel objet d'attention, » soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât » elle-même (et personne ne parlait » mieux) elle nous inspirait le désir de » lui plaire. » *Mém. de Marmontel.*

Au milieu de la nuit, la compagnie se retirait. Mlle de l'Espinasse n'était pas pour cela rendue à la liberté. Elle restait auprès de madame du Deffand; elle l'accompagnait jusqu'à son lit, et lui faisait des lectures, aussi longtemps qu'il plaisait à l'indiscrète aveugle de ne pas s'endormir.

La lectrice était jeune, intéressante, spirituelle; elle avait même une sorte de beauté que la petite vérole altéra beaucoup dans la suite. Mais alors sa fraîcheur, ses malheurs, son *tant doux langage* balançaient sa bienfaitrice, dans le cœur de leurs assidus courtisans. Ils ne s'éloignèrent pourtant pas de la maîtresse de la maison : ils eurent soin seulement d'arriver de bonne heure à St.-Joseph. Ils montaient dans la cellule de la novice bel-esprit, et ils en faisaient le vrai boudoir des Muses, jusqu'à l'ouverture du salon.

« C'était là, dit encore Marmontel,

» des momens dérobés à madame
» du Deffand. Aussi ce rendez-vous
» particulier était-il pour elle un
» mystère ; car on prévoyait bien
» qu'elle en serait jalouse. Ce ne fut,
» à l'entendre, rien de moins qu'une
» trahison : elle en fit les hauts cris,
» accusant cette pauvre fille de lui
» soustraire ses amis, et déclarant
» qu'elle ne voulait plus nourrir ce
» serpent dans son sein. »

La séparation fut brusque; mais on en donna tout le tort à madame du Deffand; la victime de son humeur ne fut point délaissée. Mlle de l'Espinasse prit, dans la rue de Belle-Chasse, un appartement dont le meuble lui fut envoyé par Mme de Luxembourg; le président Hénault voulut l'épouser; d'Alembert ne la quitta pas.

« Madame du Deffand lui (à d'Alem-
» bert) proposa impérieusement l'alter-
» native, de rompre avec mademoiselle

» l'Espinasse ou avec elle. Il n'hésita » pas, et se livra tout entier à sa jeune amie. »

Marmontel.

Celle-ci sentit vivement les procédés d'une femme qui l'immolait à son amour-propre révolté; et ce fut là le commencement des maux d'une ame sensible et touchante, pour qui la plus légère blessure devenait une plaie profonde.

Par une suite des chagrins qu'elle éprouvait à St.-Joseph, elle avait déjà cherché à finir ses peines, en prenant 60 grains d'opium. Ils ne firent qu'irriter ses nerfs et lui causer une maladie assez grave. Madame du Deffand étant venue pleurer auprès de son lit, elle s'asbtint de tout reproche, et se contenta de lui dire : *Madame, il n'est plus temps.*

Après l'avoir quittée, cette fille toujours capable des meilleurs procédés, eut le bon esprit de ne parler jamais de madame du Deffand qu'avec réserve

et sur le ton d'une reconnaissance respectueuse.

Chez l'autre, au contraire, l'humeur subsista. Son premier mot, en apprenant la mort de Mlle l'Espinasse, fut celui-ci : *Elle aurait bien dû mourir quinze ans plus tôt, je n'aurais pas perdu d'Alembert.*

On reconnaît bien là cette femme de qui M. de la Harpe, dans sa Correspondance littéraire, disait qu'*il était difficile d'avoir moins de sensibilité et plus d'égoïsme.*

M. de Pont-de-Veyle, avec qui elle vivait depuis quarante ans, était à peu près du même caractère. Ce petit dialogue les peint l'un et l'autre : *Pont-de-Veyle*, lui dit-elle un jour, *depuis que nous sommes amis, il n'y a jamais eu un nuage dans notre liaison. — Non, madame. — N'est-ce pas parce que nous ne nous aimons guères plus l'un que l'autre? — Cela peut bien être, madame.*

Lorsque celui-ci mourut, ajoute M. de la Harpe, « elle vint souper en
» grande compagnie chez madame de
» Marchais, où j'étais; et on lui parla
» de la perte qu'elle venait de faire.
» *Hélas! il est mort ce soir à six heures;*
» *sans cela, vous ne me verriez pas ici.*
» Ce furent ses propres paroles; et elle
» soupa comme à son ordinaire, c'est-
» à-dire fort bien; car elle était très-
» gourmande. »

Un jour elle disait à madame de Genlis, qui élevait, sous le nom de *Pamela*, une jeune Anglaise qu'elle avait prise en grande affection : *Vous aimez donc beaucoup cette enfant? — Oui, Madame. — Cela est bien heureux; je n'ai jamais pu rien aimer.*

M. de la Harpe, qui rapporte ces anecdotes, continue ainsi : « C'est appa-
» remment pour aimer quelque chose,
» qu'elle avait voulu plusieurs fois être
» dévote; mais elle n'avait pu en venir

» à bout. La première fois qu'elle se
» jeta dans la réforme, elle écrivait, à
» propos de différentes choses aux-
» quelles elle allait renoncer : *Pour ce*
» *qui est du rouge et du président, je ne*
» *leur ferai point l'honneur de les quitter.*
» C'était le président Hénault, son
» amant depuis long-temps, mais aussi
» froid qu'elle et déjà vieux. »

J'ajoute à ce que dit M. de la Harpe, que la dévotion ne pouvait pas avoir beaucoup d'empire sur une femme accoutumée à des lectures ingénieuses ou frivoles. Comment aurait-elle entendu, comment aurait-elle senti le style simple et sublime de l'Écriture? Un jour qu'elle se faisait lire les Épîtres de St. Paul, elle interrompait à tout moment la lectrice, en s'écriant : *Mais mademoiselle, comprenez-vous quelque chose à tout cela ?*

Afin d'en mieux saisir le sens, elle choisit, pour les lui interpréter, l'abbé

Lanfant, ex-Jésuite, homme de mérite, prédicateur distingué, et qui périt dans l'église des Carmes de la rue de Vaugirard, martyr de la révolution, « après » avoir béni, au nom du Dieu de l'É- » vangile, les victimes de la philoso- » phie, un moment avant qu'elle les » égorgeât au nom de l'humanité. »

LA HARPE.

Mais quelque instruit, quelque aimable même que fût ce directeur, madame du Deffand ne le garda pas six mois. Le langage ascétique, des entretiens de piété n'étaient ni au ton de ses conversations ordinaires, ni à l'unisson de son ame. Aussi, lorsque le curé de Saint-Sulpice vint la voir dans sa dernière maladie : *M. le curé*, lui dit-elle, *vous serez content de moi ; mais faites-moi grace de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons.*

Malgré ses infirmités, les soirées et les petits soupers continuaient comme auparavant : ils étaient même meilleurs : *Que la chère soit bonne*, disait-elle à son cuisinier ; *j'ai besoin de monde plus que jamais.*

Ce monde, ce bon cuisinier jetaient quelques fleurs sur ses derniers momens. Ils n'en rendirent la fin que plus pénibles à ses aimables convives.

M. de la Harpe, en annonçant cette mort à l'empereur de Russie, dont il était le correspondant littéraire, lui dit : « La mort de madame du Deffand » n'a pas été indifferente aux gens de » lettres qui vivent dans cette capi- » tale, ni aux étrangers qui viennent » la visiter. Elle rassemblait les uns » et les autres dans sa maison, ou- » verte au mérite en tout genre. Elle » avait de l'esprit naturel, un goût » ennemi de toute affectation, un tact » assez sûr, quand le caprice ou la

» prévention n'égaraient pas ses juge-
» mens. »

On lui a souvent attribué des pièces de vers. Je n'en connais aucune dont elle soit vraiment l'auteur. Elle s'adressait, comme on l'a précédemment vu, à la muse de M. de Formont; elle eut recours ensuite à la complaisance de MM. Marmontel, Saint-Lambert, la Harpe, etc., ce sont eux qui faisaient les vers qu'elle envoyait sous son nom.

Ils accompagnaient ordinairement les étrennes qu'elle était dans l'habitude d'offrir au jour de l'an, à quelques-unes de ses amies. Par exemple, on a cité souvent, comme étant d'elle, les couplets suivans adressés à madame la maréchale de Luxembourg, en lui envoyant un petit Capucin, dont la robe était un tissu en or destiné à être parfilé.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

Je quitte pour vous la sandale,
Le cordon, le capuchon sale,
La toilette des Capucins ;
Je m'ennuyais dans mon repaire.
Nous apprenons l'art d'être Saints,
Je viens apprendre l'art de plaire.

Banquet divin, gloire infinie,
Une auréole, une autre vie ;
Voilà les biens qu'on m'a promis.
Sur d'autres mon espoir se fonde :
Près de vous est le Paradis ;
Je veux en jouir dans ce monde.

Du ciel vous eûtes en partage
Un esprit doux, brillant et sage,
Un cœur sensible et généreux.
C'était peu pour vous d'être aimable ;
Si vous charmez les gens heureux,
Vous consolez le misérable.

Ces jolis couplets sont de M. de Saint Lambert ; elle avait certainement assez d'esprit pour en faire ; elle aimait mieux les commander à ses poètes.

C'est elle qui, la première, a dit avec plus de finesse que de vérité, qu'il n'y avait dans l'Esprit des Lois de Montesquieu, que de l'*Esprit sur les lois*; mot attribué à Voltaire, qui n'a pourtant fait que le répéter.

Quand le livre *de l'Esprit* parut, on blâmait chez elle, M. Helvétius, d'avoir rapporté à l'amour-propre, le principe de toutes nos actions et d'avoir fait de l'égoïsme le grand mobile de la société; *bon* dit-elle, *il n'a fait que reveler le secret de tous le monde.*

Le cardinal de Polignac racontait un jour en sa présence, l'histoire de saint Denis cheminant, avec sa tête entre ses bras, de Montmartre où il avait été décapité, jusqu'au bourg auquel il a donné son nom. Il ajoutait que les croix placées sur la route indiquaient les endroits où le Saint s'était arrêté; mais que la première station avait été la plus difficile. *Je le crois bien*, dit ma-

dame du Deffand : *il n'y a, dans de telles affaires, que le premier pas qui coûte.*

Voltaire, qui a conservé cette repartie, cite comme très-philosophique, la pensée suivante de madame du Deffand : *Les choses qui ne peuvent nous être connues ne nous sont pas nécessaires.* « Grand mot! madame, grande vé-
» rité! et qui plus est, très-conso-
» lante! »

Les lecteurs trouveront dans le Recueil de ses lettres, des réflexions, des pensées, des traits bien plus dignes d'être rapportés.

Madame du Deffand mourut à Paris, au couvent de Saint Joseph, paroisse de Saint-Sulpice, le 23 septembre 1780, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Fin de la Notice.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE MME DU DEFFAND,

AVEC

VOLTAIRE, D'ALEMBERT, MONTESQUIEU, le président HÉNAULT, la duchesse DU MAINE, mesdames DE CHOISEUL, DE VINTIMILLE, DE STAAL, le marquis D'ARGENS, le chevalier D'AYDIE, etc.

CORRESPONDANCE

DE MADAME LA MARQUISE

DU DEFFAND.

LETTRE PREMIÈRE.

Mme DE VINTIMILLE A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Fontainebleau, 29 septembre 1739.

Que j'aime M. de Rupelmonde de m'avoir procuré une lettre de vous, et que je vous sais gré d'avoir suivi votre idée ! Est-il donc nécessaire, pour m'écrire, d'avoir beaucoup de choses à me dire ! Sachez qu'une marque de souvenir et d'amitié de votre part me comble de joie, et de plus mettez-vous bien dans la tête qu'il ne vous est pas possible de ne dire que des riens. Votre lettre est charmante. Que je serais heureuse, si tous les jours, à mon réveil, j'en recevais une semblable ! Vous me demandez ce que je fais, ce que je dis, et ce que je pense ? Pour

répondre au premier, je vais à la chasse trois ou quatre fois la semaine, les autres jours je reste chez moi toute seule, par conséquent je ne parle point: ainsi voilà le second article éclairci; ou bien, quand je fais tant que de parler le reste du temps, c'est pour le coup que je ne dis que des riens. A l'égard du troisième, vous jouez le principal rôle, car je pense souvent à vous. Croyez que vous n'êtes pas la seule qui faites des châteaux en Espagne; je me trouve souvent dans la petite maison des jeudis au soir, où vous êtes maîtresse absolue. Adieu, ma reine. Qu'il serait joli que cela fût réel! c'est ma seule ambition : ce qui vous surprendra, c'est que je n'en désespère pas. Adieu, donnez-moi de vos nouvelles souvent, croyez que vous n'en donnerez jamais à quelqu'un qui vous aime plus tendrement.

LETTRE II.

LA MÊME A LA MÊME.

Fontainebleau, 7 octobre 1739.

Vous êtes aussi aimable la nuit que le jour; l'insomnie vous sied parfaitement : je ne saurais vous cacher que je ne suis pas trop fâchée de cette petite incommodité, pourvu qu'elle ne dure pas. Je suis extrêmement flattée que, pour vous amuser, vous ayez pensé à m'écrire. Tout ce que vous me mandez d'obligeant m'enchante. Quoique l'homme soit porté à avoir beaucoup d'amour-propre, je vous dirai franchement que je ne crois point avoir toutes les bonnes qualités que vous me prodiguez. Quand je lis vos lettres je m'imagine que je rêve, et je vous avoue que j'appréhende le réveil; car il est agréable d'être loué par quelqu'un qui se connaît bien en mérite. Ce qui me fait croire que je n'en suis pas absolument dépourvue, c'est la connaissance que j'ai eue de vous, et qu'aussitôt que je vous ai vue, j'ai senti tout ce que vous valez : voilà sur

quoi on me doit louer et sur quoi je prends bonne opinion de moi. Le reste, je l'attribue à l'amitié que vous avez pour quelqu'un dont nous n'ignorons pas les sentimens, et que vous savez qui vous est tendrement attaché.

Vous me reprochez de ne vous point mander de nouvelles, c'est qu'il n'y en a pas : nos voyages de la rivière sont fort simples ; les princesses y ont été, malgré leur différend avec la maîtresse de la maison. Nous n'irons point à Choisi, pendant Fontainebleau : s'il y avait quelque chose de nouveau je vous le manderais, non par la poste, mais par Grillon ou M. de Rupelmonde, qui est chargé de vous rendre cette épître. Que je vous sais bon gré, ma reine, de parler de moi avec ces dames et le président ! Je serai très-aise de vous devoir leur estime et quelque part dans leur amitié ; comptez que je serais comblée de joie d'être à portée de les voir souvent, et vous savez que je les trouve aimables. Vous avez bien raison de croire que je ne suis pas parfaitement contente. Avant que de vous connaître je me croyais heureuse ; mais depuis que la connaissance est faite, je trouve que vous me manquez, et la distance qu'il y a entre nous met un noir et un ennui dans ma vie, qui ne se peut exprimer. Vous conclurez

de là, avec raison, que vous faites mon bonheur et mon malheur. Je suis touchée, comme je le dois, de ce qu'on vous mande de Bretagne; je pense de même sur la longueur du temps : la fin novembre n'est pas prochaine. Vous êtes étonnée, dites-vous, que les gens qui se conviennent ne soient pas assortis; je ne vois que cela dans le monde : je ne sais d'où cela vient, si ce n'est que l'on nous assure que nous ne devons pas être parfaitement heureuses dans cette vie; je crois que l'étoile y fait beaucoup. Enfin je ne veux pas penser à tout cela; je ne désespère pas d'être contente un jour, c'est-à-dire, de vivre avec vous, avec votre société : voilà toute mon ambition. Vous me parlez de madame du Châtelet, je me meurs d'envie de la voir : actuellement que vous m'avez fait son portrait, je suis sûre de la connoître à fond. Je vous suis obligée de m'avoir dit ce que vous en pensiez, j'aime à être décidée par vous : je ferai en sorte de la voir, et le roi de Prusse fera le sujet de la conversation, si tant est qu'elle daigne m'écouter; car je crois que je lui paraîtrai fort sotte.

Adieu, ma reine : vous devez être excédée de mon rabâchage; mais je trouve qu'il arrive fort à propos. Lisez ma lettre le soir, à coup sûr

elle vous servira d'opium ; mais , par grace, ne vous endormez pas à la fin , ou du moins promettez-moi de lire les dernieres lignes : à votre réveil , je veux que vous sachiez que je vous aime , que je vous en assure , et que vous devez compter sur moi comme sur vous-même : que ne suis-je à portée de vous en donner des preuves !

Ma sœur me charge de vous faire mille complimens et amitiés : nous parlons souvent de vous. Faites mention de moi en Bretagne.

LETTRE III.

LA MÊME A LA MÊME.

Compiegne, 30 juillet 1740.

Je suis persuadée, madame, que vous prenez part à ce qui me regarde : ainsi il ne me fallait pas d'excuse d'avoir tardé à me faire votre compliment sur la perte que je viens de faire. Je me doutais bien que vous n'en saviez rien ; je compte trop sur votre amitié, pour douter un moment que vous êtes capable de m'oublier, et, à vous parler franchement, je n'imagine jamais ce qui peut me faire de la peine : c'en serait une véritable pour moi, si je pouvais prévoir que vous fussiez un moment sans m'aimer. Sans fadeur, je vous trouve si aimable et si fort à mon gré, passez-moi ce terme, que je serais furieuse si vous étiez assez mal née pour n'avoir pas pour moi un peu de bonté ; car, en vérité, vous avez peu de gens qui vous soient aussi tendrement attachés : je le disputerais quasi à madame de Rochefort, à qui je vous

prie de faire mille complimens. Je ne vous en ferai point à vous en finissant ma lettre : je vous dirai tout crûment que je vous aime et que je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE IV.

LA MÊME A LA MÊME.

Compiegne, 8 août 1740.

Je suis au comble de ma joie, madame. Cette façon de commencer une lettre vous paraît peut-être singulière; mais quand vous saurez de quoi il s'agit, vous serez aussi contente que moi. Je vous dirai donc que j'ai trouvé le moment favorable de parler à ma sœur au sujet de M. de Forcalquier; je lui ai dit ce que je pensais de la façon dont le roi le traite, et lui ai fait un grand détail avec beaucoup d'éloquence, qui dans toute autre occasion m'aurait surprise; mais je trouve que l'on parle toujours bien quand on soutient une bonne cause, et surtout quand cela regarde quelqu'un à qui on s'intéresse; enfin j'ai parlé et persuadé : je suis parfaitement contente de cette réponse. Elle m'a promis de parler; je ne mets pas en doute qu'à son tour elle persuadera : je lui ai fait de grandes avances de la part de M. de Forcal-

quier, et l'ai assurée que s'il ne l'avait point encore vue chez elle, c'est qu'il n'avait osé. Elle m'a paru sensible à tout ce que je lui disais d'obligeant de sa part, et m'a dit que je lui ferais plaisir de le lui amener. Réellement elle s'est portée de si bonne grace à tout ce que je lui disais, et si aise de trouver occasion de faire plaisir, que j'aurais voulu que vous fussiez témoin de notre conversation : si vous la connaissiez autant que moi, vous l'aimeriez à la folie ; elle a mille bonnes qualités et une façon d'obliger singulière. Que tout ceci ne vous passe pas, et remarquez qu'en femme prudente je ne vous écris pas par la poste : on y lit les lettres fort ordinairement. Après que vous vous serez ennuyée de la mienne, mettez-la au feu, je serais au désespoir qu'elle fût perdue.

Le duc d'Ayen m'a donné un mémoire de votre part, je ferai ce qui dépendra de moi pour faire réussir votre affaire. M. le Premier n'est point ici, je compte qu'il sera bientôt de retour : en attendant je parlerai à M. de Vassé. Je compte bien aller souper dans votre petite maison, et je regrette beaucoup de n'être pas à portée de vous voir plus souvent. Je me flatte que vous pensez quelquefois à moi; vous me devez un peu d'amitié, car on ne peut vous

être plus tendrement attachée que je vous le suis. Je vous embrasse, madame, de tout mon cœur.

Voilà l'épître de Voltaire que je vous renvoie. Le duc d'Ayen me charge de vous rendre réponse pour lui, et de vous faire mille très-humbles complimens de sa part.

LETTRE V.

LA MÊME A LA MÊME.

Compiegne, 19 août 1740.

J'ai parlé, madame, à M. le Premier au sujet de votre affaire : il m'a dit en premier lieu qu'il était fort peu au fait de ce que cela pouvait valoir, ne lui ayant jamais appartenu ; secondement que vous auriez beaucoup meilleur marché, si vous vouliez attendre la mort de madame de Vaugué. Je n'entends pas trop cela, à vous parler vrai : si vous vouliez lui en dire quelque chose, il est à Paris, et m'a même dit qu'il irait trouver M. votre frère pour voir ensemble ce dont il s'agit. Si vous désirez toujours la maison je lui en parlerai encore, et en tirerai le meilleur marché que je pourrai : il faudra que vous ayez la bonté de me mander le prix que vous y voulez mettre, et j'agirai en conséquence. Vous ne devez pas douter du plaisir que j'ai de vous rendre service ; comptez que vous me trouverez dans toutes les occasions, et je serais très-aise d'en trouver quelqu'une

qui puisse vous prouver jusqu'à quel point je vous suis attachée.

Je ne puis vous dire au juste le jour que j'aurai le plaisir de vous voir. Le roi s'en va, mercredi prochain à la Muette et y reste jusqu'à samedi, et le mercredi d'ensuite il s'en va à Choisi : je tâcherai de prendre un des jours devant le voyage pour souper avec vous. J'ai un autre arrangement dans la tête, qui est de venir avec madame de Luynes, le samedi, jour que le roi retourne à Versailles, d'y rester jusqu'au mercredi que je pars pour Choisi, et que, dans la semaine d'après, vous me donnerez à souper chez vous. Voyez si cela vous convient, et mandez-le moi. Adieu, madame, vous devez être excédée de moi. Je suis cependant charmée de vous dire que je vous aime, et que mon attachement et ma tendresse pour vous ne finiront qu'avec ma vie.

Je vous demande un grand secret sur ce que je vous ai mandé, je vous en dirai la raison quand je vous verrai ; j'ai mille choses à vous dire qui vous feront plaisir.

LETTRE VI.

MILORD BATH A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

MADAME, je suis très-sensible à l'honneur de votre lettre, et je me reproche de m'être laissé prévenir. Croyez-moi, madame, si je ne vous ai pas écrit plus tôt, et le premier, c'est uniquement parce j'ai craint de ne pouvoir m'en acquitter aussi bien que je le voudrais envers une personne dont je souhaiterai toujours de conserver l'estime au plus haut degré. Je me rappelle souvent les agréables soupers que j'ai faits chez vous avec la société la plus aimable, et dont la conversation était toujours aussi engageante qu'utile. Je me souviens particulièrement d'un soir qu'elle tomba par hasard sur notre histoire d'Angleterre : combien ne fus-je pas tout à la fois surpris et confus d'y voir que les personnes qui composaient la compagnie la savaient toutes mieux que moi-même !

La mort du prince de Galles vient de nous mettre dans la triste nécessité de recourir à cette histoire, pour s'informer de ce qui s'est passé dans les temps de minorité. Il est bien

singulier que, dans l'espace d'environ sept cents ans, c'est-à-dire, depuis la conquête des Normands, il n'y ait eu que cinq minorités, que toutes aient été très-malheureuses pour le prince monté sur le trône, et toutes fatales au pays, par les différentes prétentions à la régence de la part des princes du sang, ou les dissensions ou disputes des autres grands du royaume, qui prétendaient participer à l'autorité; ce qui dégénérait souvent en guerres civiles.

Le Parlement va, en conséquence d'une commission particulière du roi, délibérer et prendre les mesures convenables, en cas de sa mort avant la majorité du prince son successeur. Je crois qu'on fera une loi pour l'avenir (si pareil cas arrive), que la mère sera établie toujours seule régente du royaume, ainsi qu'en France, assistée néanmoins du conseil de personnes qui se trouveront occupées de certaines charges éminentes qu'on désignera dans le bill.

La princesse de Galles, qui est universellement et infiniment aimée dans le pays, sera nommée régente, en cas de la mort prématurée du roi, et le jeune prince de Galles sera déclaré capable d'agir par lui-même et comme en pleine majorité, lorsqu'il aura atteint l'âge de dix-huit ans.

Jugez, madame, si l'extrême envie que j'ai de voir encore une fois la France, quelque grande qu'elle soit, doit, ou peut, dans des circonstances aussi critiques et aussi délicates que celles où se trouve le royaume, l'emporter dans mon cœur, et m'engager à quitter mon pays dans une pareille conjoncture. Mes affaires particulières demandent mon attention; mais celui qui affectionne vraiment sa patrie et dont la présence peut être de quelque peu d'utilité, ne doit jamais la perdre de vue, encore moins l'abandonner dans de telles circonstances. Je serais certainement bien flatté, et, si j'ose le dire, je languis même de me revoir avec vous, de renouveler de vive voix ma reconnaissance aux différentes personnes qui m'ont comblé d'amitié lorsque j'étais en France. C'est même une très-grande mortification ponr moi de ne pouvoir déférer à l'invitation que vous m'en faites; mais les raisons que je viens de vous donner sont plus que suffisantes pour me justifier dans l'esprit d'une personne pénétrée d'aussi justes sentimens d'honneur et d'amour de la patrie, que vous en êtes.

Je vous prie, madame, de faire mes complimens à MM. les présidens Hénault et Montesquieu, à M. le général Buckley et à ceux qui

avaient coutume de se trouver aux soupers des lundis. J'espère que le thé sera bon : je l'ai fait mettre dans de grandes boîtes, parce qu'il se conserve mieux lorsqu'il est en grande quantité ensemble. Quand vous en voudrez davantage, ou quelque autre chose que ce soit d'Angleterre, ayez la bonté de me donner vos ordres : je serai d'autant plus ponctuel à les exécuter, que je m'en tiendrai fort honoré, et qu'ils me procureront l'occasion de vous prouver le réel attachement et le respect sincère avec lesquels je suis, etc.

P. S. J'espère que madame la duchesse du Maine est tout-à-fait rétablie, et je vous supplie de me faire l'honneur de l'assurer des souhaits que je fais pour la continuation de sa santé, et de lui présenter mes très-humbles respects. Nous allons changer notre style ; mais, pour le présent, il faut se servir du vieux style, c'est-à-dire : avril, le 25e, 1751 : de Londres.

LETTRE VII.

M. DE MONTESQUIEU A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A la Brède, 15 juin 1741.

Je vous avais promis, madame, de vous écrire; mais que vous manderai-je dont vous puissiez vous soucier? Je vous offre tous les regrets que j'ai de ne plus vous voir. A présent que je n'ai que des objets tristes, je m'occupe à lire des romans; quand je serai plus heureux, je lirai de vieilles chroniques pour tempérer les biens et les maux : mais je sens qu'il n'y a pas de lectures qui puissent remplacer un quart-d'heure de ces soupers qui faisaient mes délices. Je vous prie de parler de moi à madame du Châtel. J'apprends que les Requêtes du Palais n'ont pas été favorables à Mme de Stainville; dites-lui combien je suis sensible à tout ce qui la touche, et cette personne charmante qui n'aura jamais de rivale aux yeux de personne que madame sa mère. Parlez aussi de moi à ce président qui me touche comme les Grâces et m'instruit comme

Machiavel, qui ne se soucie point de moi, parce qu'il se soucie de tout le monde, et dont j'espère toujours d'acquérir l'estime, sans jamais pouvoir espérer les sentimens. Je n'aurais jamais fini si je voulais suivre cette phrase; mais c'est assez le désobliger pour le mal que je lui veux.

Je n'entends ici parler que de vignes, de misère et de procès, et je suis heureusement assez sot pour m'accuser de tout cela, c'est-à-dire, pour m'y intéresser. Mais je ne songe pas que je vous ennuie à la mort, et que la chose du monde qui vous fait le plus de mal, c'est l'ennui; et je ne dois pas vous tuer, comme font les Italiens, par une lettre.

Je vous supplie, madame, d'agréer mon respect.

LETTRE VIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Clérac en Agenois, 15 juillet 1741.

Vous vous moquez de moi : ce n'est pas le premier président que je crains, c'est le président; ce n'est pas celui qui croit dire tout ce que vous voulez, c'est celui qui dit tout ce qu'il veut. J'aime bien ce que vous dites, que vous n'avez suivi vos compagnes que pour tuer le temps, et que vous n'avez jamais tant trouvé qu'il mérite de l'être. Eh bien! soit, tuons-le; mais je le connais, il reviendra nous faire enrager. Je suis enchanté que vous ayez fait mon apologie : vous me couvrirez de votre égide, et, ce qui sera singulier, les Grâces y seront peintes. Je vous demande en grace de me l'envoyer par le premier courier avec une lettre de vous, s'il se peut.

Le chevalier d'Aydie m'a mandé qu'il avait gagné son procès. Le père bénédictin dont je savais si bien le nom et que j'ai oublié, n'avait donc évité des coups de pied dans le ventre que

pour tomber dans l'infamie de perdre un procès avec lequel il tuait le temps et le chevalier. Je vous prie, madame, de vouloir bien parler de moi : c'est au chevalier. Je vous prie de parler aussi de moi à madame du Châtel. Je lui sais bon gré de vous avoir inspiré de me communiquer le secret. Mais, pourquoi dis-je que je lui sais bon gré de cela? Je lui sais bon gré de tout. L'abbé Guaser me barbouille toute cette histoire : il me dit que c'est M. de Révol, conseiller au parlement, qui a donné le manuscrit, qui est, dit-il, très-savant. C'est depuis qu'il a une dignité dans le chapitre de Tournai qu'il ne sait ce qu'il dit. Je vous prie, madame, de vouloir bien remercier M. d'Alembert de la mention qu'il a faite de moi dans sa Préface. Je lui dois encore un remercîment pour avoir fait cette préface si belle : je la lirai à mon arrivée à Bordeaux. Agréez, je vous prie, etc.

LETTRE IX.

LE MÊME A LA MÊME.

Au château de la Brede, 12 septembre 1741.

Vous dites, madame, que rien n'est heureux, depuis l'ange jusqu'à l'huître : il faut distinguer. Les séraphins ne sont point heureux, ils sont trop sublimes : ils sont comme Voltaire et Maupertuis, et je suis persuadé qu'ils se font là-haut de mauvaises affaires ; mais vous ne pouvez douter que les chérubins ne soient très-heureux. L'huître n'est pas si malheureuse que nous, on l'avale sans qu'elle s'en doute; mais pour nous, on vient nous dire que nous allons être avalés, et on nous fait toucher au doigt et à l'œil que nous serons digérés éternellement. Je pourrais parler à vous qui êtes gourmande de ces créatures qui ont trois estomacs : ce serait bien le diable si dans ces trois il n'y en avait pas de bons. Je reviens à l'huître : elle est malheureuse quand quelque longue maladie

fait qu'elle devient perle : c'est précisément le bonheur de l'ambition. On n'est pas mieux quand on est huître verte ; ce n'est pas seulement un mauvais fond de tein, c'est un corps mal constitué.

Vous dites que je n'ai point écrit à madame la duchesse de Mirepoix ; j'en ai découvert deux raisons : c'est qu'elle est malade, et qu'elle est dans les embarras de la cour. A l'égard de d'Alembert, j'ai plus d'envie que lui, et autant d'envie que vous de le voir de l'Académie ; car je suis le chevalier de l'ordre du mérite. Il est vrai qu'à la dernière élection il y eut quelque espèce de composition faite, qui barbouille un peu l'élection prochaine ; mais je vous parlerai de tout cela à mon retour, qui sera vers le 15 ou la fin de novembre. Je suis pourtant bien ici ; mais les hommes ne quittent-ils pas sans cesse les lieux où ils savent qu'ils sont bien, pour ceux où ils espèrent d'être mieux ? J'irai vous marquer ma reconnaissance des choses charmantes que vous nous dites toujours, et qui nous plaisent toujours plus qu'à vous. Je vous félicite d'être chez madame de Betz. Nous sommes dans des maisons de même goût ; car je me trouve au milieu des bois que j'ai semés

et de ceux que j'ai envoyés aux airs. Je vous prie de vouloir bien faire mes complimens aux maîtres de la maison, et d'agréer, madame, le respect et l'amitié la plus tendre.

MONTESQUIEU.

LETTRE X.

LE MÊME A LA MÊME.

A la Brede, 12 août 1742.

Bon cela : le chevalier de Laurency, je l'adorerais s'il ne venait pas de si bonne heure ; mais je vois que vous êtes arrivée à un point de perfection que cela ne vous fait rien. Je suis ravi, madame, d'apprendre que vous avez de la gaîté : vous en aviez assez pour nous. J'ai, je vous assure, un grand désir de vous revoir. Voilà bien des changemens de place : ce sont les quatre coins.

J'ai reçu une lettre de madame la duchesse de Mirepoix. J'ai cru quelque temps qu'elle me querellerait de ce qu'elle ne m'avait pas fait réponse. Madame, je voudrais être à Paris, être votre philosophe et ne l'être point, vous chercher, marcher à votre suite et vous voir beaucoup. J'ai l'honneur, madame, de vous présenter mes respects.

MONTESQUIEU.

LETTRE XI.

LE MÊME A LA MÊME.

A la Brede, 13 septembre 1742.

Je commence par votre apostille. Vous dites que vous êtes aveugle! Ne voyez-vous pas que nous étions autrefois, vous et moi, de petits esprits rebelles qui furent condamnés aux ténèbres? Ce qui doit nous consoler, c'est que ceux qui voient clair ne sont pas pour cela lumineux. Je suis bien-aise que vous vous accommodiez du savant Bailly : si vous pouvez gagner ce point, que vous ne l'amusiez pas trop, vous êtes bien; et quand cela ira trop loin, vous pourrez l'envoyer à Chaulnes.

Je ferai sur la place de l'Académie ce que voudront madame de Mirepoix, d'Alembert et vous; mais je ne vous réponds pas de M. de Saint-Maur : car jamais homme n'a tant été à lui, que lui. Je suis bien-aise que m'a défense ait plu à M. le Monnier. Je sens que ce qui y plaît est de voir, non pas mettre les vénérables

théologiens à terre, mais de les y voir couler doucement.

Il est très-singulier qu'une dame qui a un mercredi n'ait point de nouvelles. Je m'en passerai. Je suis ici accablé d'affaires : mon frère est mort. Je ne lis pas un livre, je me promène beaucoup, je pense souvent à vous, je vous aime. Je vous présente mes respects.

MONTESQUIEU.

LETTRE XII.

M. DE MONTESQUIEU A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

La Brede, 11 août 1744.

Je voudrais bien, monsieur mon illustre confrère, donner trois ou quatre livres de l'Esprit des Lois pour savoir écrire une lettre comme la vôtre; et pour vos sentimens d'estime, je vous en rends bien d'admiration. Vous donnez la vie à mon ame qui est languissante et morte, et qui ne sait plus que se reposer. Avoir pu vous amuser à Compiegne, c'est pour moi la vraie gloire. Mon cher président, permettez-moi de vous aimer, permettez-moi de me souvenir des charmes de votre société, comme on se souvient des lieux que l'on a vus dans sa jeunesse, et dont on dit : J'étais heureux alors! Vous faites des lectures sérieuses à la cour, et la cour ne perd rien de vos agrémens; et moi, qui n'ai rien à faire, je ne puis me résoudre à faire quelque chose. J'ai toujours senti cela : moins on travaille, moins on a de force pour

travailler. Vous êtes dans le pays des changemens; ici, autour de nous tout est immobile. La marine, les affaires étrangères, les finances, tout nous semble la même chose : il est vrai que nous n'avons point une grande finesse dans le tact. J'apprends que nous avons eu à Bordeaux plusieurs conseillers au parlement de Paris, qui, depuis le rappel, sont venus admirer les beautés de notre ville, outre qu'une ville où l'on n'est point exilé est plus belle qu'une autre. Mon cher président, je vous aimerai toute ma vie.

MONTESQUIEU.

LETTRE XIII.

M. DE MONTESQUIEU A M. D'ALEMBERT.

Bordeaux, 16 novembre 1753.

VOUS prenez le bon parti; en fait d'huître on ne peut faire mieux. Dites, je vous prie, à madame du Deffand, que si je continue à écrire sur la philosophie, elle sera ma *marquise*. Vous avez beau vous défendre de l'Académie, nous avons des matérialistes aussi; témoin l'abbé d'Olivet, qui pèse au centre et à la circonférence; au lieu que vous, vous ne pesez point du tout. Vous m'avez donné de grands plaisirs. J'ai lu et relu votre Discours préliminaire : c'est une chose forte, c'est une chose charmante, c'est une chose précise, plus de pensées que de mots, du sentiment comme des pensées, et je ne finirais point.

Quant à mon introduction dans l'Encyclopédie, c'est un beau palais où je serais bien glorieux de mettre les pieds; mais pour les deux articles *Démocratie* et *Despotisme*, je ne vou-

drais pas prendre ceux-là; j'ai tiré, sur ces articles, de mon cerveau tout ce qui y était. L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits : ainsi je ne vous dirais que ce que j'ai dit, et peut-être plus mal que je ne l'ai dit. Ainsi, si vous voulez de moi, laissez à mon esprit le choix de quelques articles; et si vous voulez ce choix, ce sera chez madame du Deffand avec du marasquin. Le père Castel dit qu'il ne peut pas se corriger, parce qu'en corrigeant son ouvrage, il en fait un autre, et moi je ne puis pas me corriger, parce que je chante toujours la même chose. Il me vient dans l'esprit que je pourrais prendre peut-être l'article *Goût*, et je prouverai bien que *difficile est propriè communia dicere.*

Adieu, monsieur. Agréez, je vous prie, les sentimens de la plus tendre amitié.

MONTESQUIEU.

LETTRE XIV.

M. SALADIN A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Geneve, 18 juin 1750.

Je ne doute pas, madame, que vous n'ayez eu le projet de me piquer au vif, et vous y avez parfaitement réussi. J'en ai pourtant plus de reconnaissance que de ressentiment : vous n'auriez pas pris la peine de vous fâcher et de me blâmer, si je ne vous avais paru le mériter. Mais si mon amour-propre me fait trouver de la consolation jusque dans votre colère, jugez du bonheur que j'aurais goûté en faisant des choses qui eussent pu vous plaire, et en précipitant moins un zèle de patrie que je n'ai pas su mettre à son vrai prix! Je trouve ici des hommes dignes d'être vus de près. On a sous sa main des savans du premier ordre; la liberté du pays étend leurs idées. Ils ont tous voyagé ; et puis, le ton de politesse qui convient, tout ce qui se découvre et se fait de nouveau, leur est promptement connu, de quelque part qu'il

vienne; et à qui n'aurait jamais connu Paris, on ne fait pas un mauvais tour de le clouer à Genève. Je ne dis rien des femmes : la bonne compagnie est, dit-on, à la campagne, et je n'ai pas eu jusqu'ici le temps de l'aller chercher.

Je plains bien madame du Châtel d'avoir encore plusieurs semaines à passer entre la crainte et l'espérance. Mon amitié pour M. de Tugni m'avait peut-être fait envisager la question avec un esprit de prévention que je ne dois plus avoir. Le combat des premiers juges est déjà une bonne preuve qu'il y a dans le point de droit plus de problèmes que je ne pensais; et si, dans le doute, on peut écouter les considérations, elles insistent bien plus assurément pour les filles de l'aîné, que pour celles du cadet. Cette affaire me fit une peine extrême dès son commencement, et j'ai regardé comme un soulagement pour moi d'être hors de Paris lorsqu'elle serait jugée en dernier ressort. Quand le cœur n'est pas d'accord avec l'esprit, l'on est mal à son aise : c'est une position à laquelle je devrais me faire depuis ma métamorphose; mais, pour que cela arrivât en partie, il faudrait que je pusse croire que mes lettres vous feront quelque plaisir, que vous ne serez pas trop impatiente de

la peine d'y répondre quelquefois, et que je pusse enfin apercevoir dans vos lettres que vous avez le cœur aussi philosophe que l'esprit, et que vous êtes aussi heureuse que vous le méritez.

LETTRE XV.

DU MÊME A LA MÊME.

Geneve, 6 juillet 1750.

Je ne mettrai pas, madame, un seul moment d'intervalle entre l'arrivée de votre lettre et ma réponse : premièrement, parce que vos lettres m'enchantent, et ensuite parce qu'il est dû devoir de la société d'aider, en ce que l'on peut, au bonheur et au calme des gens qu'on aime et qu'on estime. C'est une fatalité de mon étoile, d'avoir passé vingt-cinq années dans Paris, et de n'avoir été connu de vous que dans la dernière; car je ne serais pas où je suis. Ce n'est pas que j'aie la présomption de croire que j'eusse pu remplacer ni dans votre cœur ni dans votre esprit les deux présidens que vous me nommez, ni aucun autre de vos amis; mais je m'attache plus qu'eux, et j'ai moins besoin de variété et de dissipation. Le sort en a disposé autrement. Je m'impose un silence éternel; mais c'est en acceptant à bras ouverts la condition que vous

me proposez d'une correspondance exacte et suivie. Heureux, si, dans mon éloignement, je puis avoir des idées qui vous paraisssent justes et de quelque utilité! Vous savez de reste que, quand vous parlez aux autres ou des autres, personne ne vous égale en lumières et en sagacité : je laisse à part l'agrément; mais vous n'avez ni la même justesse ni la même justice quand il s'agit de vous juger : vous vous humiliez de ce qui ne devrait faire que l'humiliation des autres, et l'humiliation est toujours un sentiment très-désagréable, de quelque part qu'elle vienne. Vous vous faites un tort du malaise que vous éprouvez quelquefois, qui ne vient surement que du vice de votre estomac, dont vous n'êtes pas responsable; et dans le temps que chacun pèche par se croire plus d'esprit qu'il n'en a, vous vous accusez d'orgueil quand vous n'êtes que déraisonnablement humble. Sachez, madame, une fois pour toutes, que vous avez tiré le gros lot en fait d'esprit. S'il y avait quelque chose à désirer pour vous à cet égard, ce serait d'en avoir moins, et beaucoup moins, parce que vous seriez moins frappée du vice et du néant des autres : vous ne savez pas gré de celui que vous avez, parce qu'il ne suffit pas à votre bonheur actuel. Daignez considérer cependant

combien, dans votre vie, il vous a fait passer d'agréables momens, combien il vous a élevée au-dessus des autres, combien il vous a attiré d'hommages! La figure seule n'a pas tout fait, et surement le temps a fait plus de bien à l'un que de mal à l'autre : il ne s'agit que de s'en persuader soi-même au point de vérité où la chose est. Je ne sais ce que je ne donnerais point pour que de bonnes et solides raisons pussent vous faire donner au séjour de Chamron la préférence sur celui de Paris; mais n'imaginez pas être dans le vrai quand vous pensez que s'ennuyer dans le lieu des amusemens soit cent fois pis que de s'ennuyer dans la retraite; ce serait comparer un violent mal de dent à un ulcère : il y a tel moment où l'on peut pâtir plus de l'un que de l'autre; mais les deux états ne se ressemblent point. Paris a et aura toujours une abondance où l'on n'a qu'à puiser : l'on peut dans des temps avoir les bras engourdis; mais ce léger mal a son terme. Je juge encore mieux de Paris à présent que quand j'y étais; et si ne pourrais-je, sans ingratitude, me plaindre de ce qui m'environne.

La retraite de M. Helvétius à la campagne avec une jeune et belle femme me paraît un parti qu'il aura plus de peine à soutenir, que

madame de Rupelmonde n'en aura à soutenir le sien. Tout ouvrira les yeux au premier sur le poids dont il vient de se charger, et tout affermira l'autre dans l'opinion qu'elle a bien fait.

Lorsqu'un dépit amoureux conduit dans le cloître, il est à craindre que le temps ne fasse reconnaître que le remède est pire que le mal; mais quand c'est un désir calme de faire son salut, je suis bien moins étonné du parti qu'on prend, que de l'opinion commune où l'on est chez vous, que plus on est mal dans ce monde, plus on plaît à celui qui l'a créé.

Il me tarde fort de lire la Préface de l'Encyclopédie : je prendrai la liberté de vous en dire mon avis, et celui d'un bon nombre de connaisseurs que nous avons ici. Je suis fort aise du plaisir que vous avez à sentir que vous en aimez une fois mieux M. d'Alembert; cela fait deux plaisirs au lieu d'un : il n'y a que Paris pour ces multiplications-là.

LETTRE XVI.

LE MÊME A LA MÊME.

Geneve, 24 juillet 1750.

Je ne suis pas assez présomptueux, madame, pour croire que j'aie pu contribuer par mes réflexions à vous rendre plus contente de vous-même et de votre position; mais je suis charmé de voir que, vous rendant enfin plus de justice, vous ne formiez plus de plans nouveaux, et que vous vous laisserez aller au cours naturel de la vie de Paris et de vos sociétés, dont on ne sent jamais mieux l'agrément intrinsèque et le besoin qu'à une certaine distance, et après un certain temps passé ailleurs. J'avais hasardé une comparaison dans ma lettre précédente, qui me revint dans l'esprit après que la lettre fut partie. Je craignais qu'elle ne fût ignoble et dégoûtante; mais vous me l'avez passée, vous avez eu la bonté même de me la rappeler : cela m'a fait un plaisir que je ne puis vous dire. Il est si aisé à certaines gens et à certains lieux de se

rouiller, qu'on est charmé de voir qu'on n'a pas été si sot qu'on l'appréhendait. C'est encore là un avantage de Paris, qui n'est pas médiocre. Quand on y est et qu'on écrit, l'on n'a qu'à laisser aller sa plume : elle va toujours bien et intéresse toujours plus ou moins ceux à qui elle parle. A peine ose-t-on se nommer quand on écrit de la province; c'est presque un malheur de n'y être pas par lettre de cachet, le séjour en serait tout excusé, et l'on pourrait y être insolent tout à son aise. L'on pourrait se permettre de gloser sur ce qui se passe et sur ce qui se dit à Paris; mais il y aurait de l'indécence d'en user de même lorsqu'on est absent par un exil volontaire.

Je vous avais pourtant promis l'avis de nos gens d'esprit sur la Préface de l'Encyclopédie : on me l'avait dit arrivée ici; mais on se trompait, et l'on n'avait que le programme. J'espère que le retard ne sera pas long; car je suis sûr que la pièce est en chemin.

On me mande que la mort de l'ambassadeur d'Espagne est attribuée à la bonne chère qu'il a faite à Séchelles : je ne crains pas que votre président ait donné dans le panneau; ce qu'il y a pourtant de vrai, c'est que la subtilité de l'air de Séchelles donne un appétit qui peut

d'autant plus aisément se tourner en perfidie, que la chère est grande et les honneurs de la table faits avec séduction : j'y étais l'année dernière avec le chevalier de Tencin, qui ne pensait, peut-être alors, pas plus que moi, qu'il s'en trouverait à cent lieuès l'année suivante. Ainsi va le monde. Je souhaite et crains d'apprendre l'évènement du procès : je crois que Thiers a raison, et j'aime bien madame du Châtel. Je ne pense pas, comme vous, que les femmes soient des enfans éternels : 1° elles cessent de l'être avant nous, et d'ailleurs elles se retirent bien plus tôt que nous d'une certaine dissipation. Il est aussi commun aux hommes d'avoir des vapeurs qu'aux femmes. Celles de Paris m'ont toujours paru moins frivoles que les hommes, qui pourraient être leur parallèle. Vous ne vous taxez de frivolité, d'enfance, que parce que vous descendez en vous-même, et qu'il peut vous arriver de vous prendre sur le fait. Madame, au nom de Dieu, comparez, et ne vous lassez pas de me répondre. Je ne suis que trop sûr que cela arrivera ; mais je suis assez solide pour en écarter l'idée.

LETTRE XVII.

LE MÊME A LA MÊME.

Geneve, 15 août 1750.

Au nom de Dieu, madame, ne vous en prenez qu'à ma grande humilité et à la connaissance que j'ai du mérite de toutes vos relations, si j'ai prévu le cas où vous vous lasseriez d'écrire à un habitant de la plus petite de toutes les républiques. Je ne souhaite rien plus ardemment que de m'être trompé : la crainte de perdre ce qu'on aime le mieux, fait souvent faire des imprudences par excès de précaution et de défiance. Je suis précisément dans ce cas : flatté, comme je le suis, de votre correspondance et enchanté de chacune de vos lettres, je vous défie de pouvoir me prêter avec justice la disposition d'esprit dont vous me parlez ; bien loin d'être refroidie par la conjecture que vous aviez faite, j'espère qu'après en avoir reconnu la fausseté, elle vous animera d'un nouveau zèle en ma faveur, et que, sûr de mon attachement et de ma

reconnaissance, aussi bien que de ma franchise et de ma discrétion, vous trouverez toujours une sorte de satisfaction à vous ouvrir avec moi sur vos mouvemens intérieurs, et à savoir ce que j'en pense. Ne pouvant avoir aucune idée du pays où je suis, je ne vous en parlerai guère; l'amour de Paris et le regret de l'avoir quitté font une partie de mon existence : j'y ai vécu trop long-temps et en trop bonne compagnie, pour ne m'être pas attendu d'avance aux regrets éternels que j'aurais de l'avoir quitté. J'éprouve cependant ce que vous me dites : le désœuvrement est un grand mal; une vie honnêtement et diversement occupée est par conséquent une sorte de nécessité pour un homme qui n'est pas né paresseux et qui ne s'entend pas aux bagatelles. J'avoue que la plupart des questions sur lesquelles j'ai à donner tous les jours mon avis, ne roulant que sur de petits objets, paraîtraient insoutenables à bien des gens; mais qu'il s'agisse de mille écus ou de cent mille écus quand on juge, je tiens qu'il est plus doux d'être juge dans le premier que dans le second, et sur toutes les matières d'état. J'ai vu de si près les mauvais quarts-d'heure de nos ministres de Versailles, dont le suffrage n'est jamais que consultatif, et qui ont toujours à se

garer des piéges qu'on leur tend, que je les compare à ceux qui vont en patins sur une grande mer, tandis que je marche sur un chemin étroit, pavé et tout uni.

Vous gagneriez bien votre pari, si vous trouviez quelqu'un avec qui faire la gageure dont vous me parlez. Il y a une différence essentielle de lui à moi; j'ai toujours du plaisir à ce que je fais, je n'ai de peine que par la nécessité de changer d'attitude, et à lui c'est toute sa consolation ; je me suis toujours trouvé plus heureux que je ne méritais, et il ne se trouve pas bien traité par la Providence ; il est plus flatté des entrées du Louvre que d'être possesseur de tant d'avantages qui le mettent au-dessus des autres : c'est une sage compensation du maître des destinées. Les femmes sont dans une situation particulière : exclues de l'administration extérieure, il fallait que l'inspection de leurs enfans et de leurs domestiques leur servît d'amusement ou de consolation pour tous les âges. Le bon air et l'opulence de Paris ne permettent guère les détails aux femmes de condition, quand elles n'ont point d'enfans à regretter : c'est réellement une privation, mais c'est qu'il faut qu'elles s'en consolent par la considération des mauvais momens qui en sont souvent insépa-

rables. Il faut, pour bien faire, regarder ce monde comme une comédie; et pourvu que le corps ne souffre pas, on ne souffre pas trop à être persuadé qu'on n'a pas tiré un mauvais billet : il est plus aisé, selon moi, à un homme raisonnable de s'accommoder à la vie des provinces, qu'aux femmes qui ont vécu dans le grand monde; l'article des regrets leur est immanquable : je ne connais que l'impuissance d'aller au bout de l'an dans l'état qu'on a, qui puisse faire un devoir à une femme raisonnable de quitter Paris pour aucune ville de province que ce puisse être.

Je me représente toute l'agitation où le marquis du Chatel et les Thiers doivent être, à la veille d'une décision aussi intéressante; j'en ai peur d'ici pour les uns et les autres : il est fâcheux que la minorité des parties n'ait pas permis un accommodement : c'était le cas, ou jamais, de terminer toutes les prétentions par une transaction. Ce que j'y trouve de consolant, c'est qu'il y a assez d'étoffe pour que toutes ces dames, mariées ou à marier, aient été les meilleurs partis de Paris.

Je vois avec peine le tintamare que cause l'affaire des hôpitaux : si quelque chose pouvait devenir sérieux en France, ce serait celle-là;

car de part et d'autre l'on s'est bien avancé et bien aigri ; mais quand même cette affaire serait finie, vous en verriez bientôt renaître quelque autre, par le zèle de votre prélat. Il ne suffit pas d'avoir de bonnes mœurs, une bonne doctrine et de bonnes intentions : il y a quelque chose de plus nécessaire que tout cela dans la place importante qu'il occupe, c'est de l'esprit.

Les commencemens de l'Encyclopédie ne sont point encore arrivés ici : je vous promets de vous en dire l'avis de nos savans d'ici, qui sont les meilleurs juges qu'il puisse y avoir dans ce genre, et qui ont l'avantage de n'avoir ni intérêt ni prévention. Paris est le lieu du monde où l'on a le moins de liberté sur les ouvrages des gens qui tiennent un certain coin.

J'ai plus manqué de sens que de sentiment en n'écrivant pas à madame Hareng ; je savais qu'elle était fort occupée, et je craignis de la fatiguer : j'ai mille graces à vous rendre d'avoir bien voulu me mettre en état de réparer ma faute.

Je reviens à l'Encyclopédie. Il y a bien de la sévérité à ceux qui ont critiqué l'expression, qu'Adam était chef du genre humain, *selon l'Ecriture :* il n'y a, *ce me semble,* que ceux qui

ne croient point à l'Ecriture et qui voudraient passer pour orthodoxes, qui aient pu prendre ce mot en mauvaise part. Le malheur est que ce livre vient après plusieurs autres, dont le mérite n'était pas un certain respect pour l'Ecriture ; que les gens d'esprit sont facilement suspects de déisme dans l'esprit des dévots, et qu'en gros l'on ne demande qu'à blâmer. Je n'appréhende pas que nous manquions de livres ; mais j'admire bien plus le courage que le savoir de ceux qui en font.

Je souhaite que vous soyez actuellement occupée à voir les illuminations d'un duc de Bourgogne : ce souhait vous paraîtra bien bourgeois et d'un homme bien oisif ; il est pourtant vrai que j'attache une grande importance à cet évènement, et que je le souhaite de tout mon cœur.

Au reste, n'appelez point vos lettres décousues : la variété n'est rien moins que décousue. Vous ne connaissez vos lettres que par la peine qu'elles vous donnent, celui qui les reçoit en juge autrement ; et quand je vous jure en homme d'honneur qu'une de mes craintes était d'en recevoir plus rarement, c'est la meilleure preuve que je ne les trouve que divines, et que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XVIII.

LE COMTE DE BERNTOFF A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Copenhague, 9 mars 1751.

Si je faisais quelque cas de mes lettres, et si je les pouvais croire par quelque endroit dignes de votre attention, madame, je vous alléguerais toutes les raisons qui pendant si long-temps m'ont empêché de vous écrire; mais comme je ne sais si je ne devrais pas plutôt chercher à m'excuser lorsque je romps, que lorsque je garde le silence, je pense ne pouvoir mieux faire que de m'en remettre uniquement à vos bontés, et de vous prier de me pardonner, ou la faute que j'ai commise, ou celle que je commets; daignez décider entre les deux, et m'en avertir, madame; et comptez que je ne retomberai plus dans celle que vous m'aurez pardonnée.

Mais ne pensez-pas, je vous supplie, que, pour m'être tu pendant deux mois, j'aie été

moins occupé de vous : l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, ne saurait être plus vif ni plus constant ; il ne s'affaiblit point par le temps ni l'absence ; et comme dans l'éloignement où je suis, il ne saurait vous importuner, je ne me verrai jamais réduit à lui mettre des bornes : c'est en conséquence de ce sentiment, que j'ai été alarmé pour la santé de madame la duchesse du Maine, et que je crains le départ de madame la duchesse de Modène ; je vous ai vue assez attachée, surtout à la dernière, pour ne voir qu'avec peine cet éloignement, et je suis bien sûr que vous augmenterez infiniment ses regrets lorsqu'elle sera au moment de s'arracher à ses amis et à sa patrie.

Nous voici enfin au bout d'un hiver qui a été bien rude, et funeste à bien des gens. Des maladies presque épidémiques ont régné ici et ont ou frappé ou menacé presque tout le monde : je m'en suis tiré heureusement, et ma santé a bien mieux soutenu ce climat et sa rigueur, que je n'osais l'espérer. Aussitôt que la saison sera bien assurée, je me propose d'exécuter enfin le voyage à ma campagne, projeté depuis si long-temps ; et ce sera de là que je compte avoir l'honneur de vous rendre compte d'un sort incertain encore, mais qui ne le sera plus

alors, et auquel je vous supplie de prendre toujours quelque part.

J'ai l'honneur de vous assurer d'un respect et d'un attachement inviolable.

LETTRE XIX.

LE MÊME A LA MÊME.

Friedembourg, 11 mai 1751.

On ne vous oublie jamais, madame, lorsqu'on a eu l'honneur de vous connaître. Je vous supplie de le croire, et je sais bien que les heures que j'ai passées à vous voir et à vous entendre, occupent sans cesse mon souvenir et mes regrets.

Il serait cependant bien heureux pour moi, si je pouvais en perdre la trop vive idée! les espérances que j'avais conservées jusque-là de revoir le pays charmant que vous habitez, se sont évanouies, ou au moins sont bien reculées. Mon sort est décidé, je reste ici; je viens d'être nommé ministre d'état, et je dois prendre après-demain séance au conseil. Dès ce moment il ne me sera plus permis de former des projets que pour un terme et des évènemens que je dois croire éloignés, quelque prochains qu'ils soient, peut-être. Bien des gens

vont me porter envie, qui me plaindraient souvent, s'ils lisaient dans mon cœur. Mais brisons sur un sujet sur lequel je ne dois plus m'exprimer, et sur lequel j'ai tant de peine à me taire.

Je suis désolé, madame, de voir que vous n'êtes pas contente de votre santé : sans elle la vie ne peut avoir de douceurs, et l'esprit ne sert souvent qu'à faire sentir mieux ses amertumes. J'espère et je souhaite vivement que la vôtre se raccommodera, et que vous jouirez sans trouble et sans interruption de ce que le repos, l'esprit, les connaissances et l'amitié peuvent procurer d'agrément. Mandez-moi souvent, je vous supplie, que mes vœux sont remplis.

Je n'ai pas encore lu le livre de Duclos, quoique je l'aie demandé. Je n'ai pas été heureux à cet égard cette année : de trois transports de livres que j'ai demandés, et dont le dernier est parti le 20 janvier, il ne m'en est encore arrivé qu'un; mais je compte être mieux servi cet été; et comme je vais faire venir enfin ce qui me restait d'effets à Paris, j'espère que, par cette occasion, mon commissionnaire me fera tenir ce qui me manquait de traductions de l'année. C'est un secours que j'espère ne pas

perdre, et que je me ménagerai avec soin tant que je pourrai.

Oui, madame, je le sais, nos amis sont en grande et étroite liaison ensemble : peu de choses m'ont fait autant de plaisir que celles-là. Je compte que cette liaison durera autant qu'eux, et rien ne me paraît plus sage et mieux entendu de part et d'autre.

J'ai *Clarisse* en anglais, mais je vous avoue ne l'avoir pas lue encore. C'est une entreprise un peu forte que cette lecture : six ou sept tomes, petit caractère ! Je l'ai réservée pour me tenir compagnie pendant un voyage que je vais faire à ma campagne, où j'ai la permission de passer le temps indispensablement nécessaire pour l'arrangement de mes affaires domestiques, et dès que j'en serai venu à bout, j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce que j'en pense. Vous ne m'apprenez pas le jugement que vous en portez, et j'en suis bien fâché, car il aurait éclairé et guidé le mien.

Comptez toujours, madame, je vous supplie, sur mon respect et sur mon atttachement inviolable. Faites-moi la grace de me rappeler quelquefois au souvenir de M. le président. J'ose dire que je mérite qu'il ne m'oublie pas.

LETTRE XX.

LE BARON SCHEFFER A MADAME DU DEFFAND.

Compiegne, 6 juillet.

J'ai eu, madame, de si grandes preuves de vos bontés dans les occasions les plus intéressantes pour moi, que je regarde comme un devoir, en même temps que je trouve une consolation infinie, à vous faire part des malheurs affreux qui m'arrivent. M. de Chambrier est mort à Wesel; la nouvelle ne m'en est parvenue que ce matin. Vous savez comme je pensais pour lui; mais je ne pourrai jamais assez vous dire combien j'avais de raisons pour lui être attaché : c'était la vertu même; la douceur, la sensibilité de son caractère égalaient les lumières de son esprit, et son amitié pour moi était sans bornes. Je plains autant que moi plusieurs pauvres familles à Paris, qui ne subsistaient que par ses charités. Je ne l'ai jamais dit tant qu'il vivait; mais je dois le publier aujourd'hui, ne serait-ce que pour le bien que peut faire un tel exemple,

Il entretenait dans sa maison une femme dont la fidélité lui était connue, et qui n'avait d'autre fonction que de visiter tous les jours les pauvres à qui il faisait des pensions, pour lui rapporter tous leurs besoins, et leur distribuer les secours dont ces mêmes besoins étaient la seule mesure.

Je vous demande mille pardons, madame, d'entrer dans tous ces détails : vous êtes sensible, et vous connaissez sans doute combien on trouve de plaisir à faire honneur à ses amis. Je souhaite de tout mon cœur que vous ne connaissiez jamais celui de les faire valoir après leur mort. Il me serait bien doux de pouvoir jouir dans ce moment du bonheur de vous voir et de vous entendre ; il m'est cependant impossible de m'éloigner d'ici, et je suis réduit à vous offrir seulement mes hommages de loin : je vous supplie de les faire agréer à madame du Châtel, et d'être garante de mon respect et de mon admiration pour elle.

J'en appelle, madame, à votre justice sur tout ce qui regarde mon inviolable et très-respectueux attachement pour vous.

LETTRE XXI.

LE MÊME A LA MÊME.

Compiègne, 14 juillet.

Vous m'avez écrit, madame, la plus belle lettre du monde, et j'ai l'honneur de vous assurer que, dans mon extrême affliction, j'ai trouvé un grand soulagement à voir avec quelle bonté vous voulez bien vous intéresser à ce qui me regarde. Je ne suis pas encore assez heureux pour pouvoir appliquer à mon mal le grand remède dont vous me dites un mot en passant, mais pour l'usage duquel il faut plus qu'une conviction purement intellectuelle, telle que la mienne. Il ne me reste donc que la ressource de l'amitié; vous me l'offrez en me permettant d'avoir l'honneur de vous écrire, et je profite de ce secours avec d'autant plus de plaisir, qu'il est bien vrai que vous avez, madame, par les agrémens de votre esprit et par la sensibilité de votre cœur, tout ce qui peut satisfaire davantage le goût et les sentimens de ceux que

vous voulez bien admettre au nombre de vos amis. Si vous continuez à me trouver digne de vos bontés et de votre confiance, je sens que je me plaindrai infiniment moins de la perte dont j'ai osé vous parler dans la première vivacité de ma douleur. Nous avons vu mourir ici, ce matin, l'ambassadeur d'Espagne, avec qui nous avons tous dîné avant-hier; tout le monde est consterné : on accuse, comme à l'ordinaire, les médecins, qui sont, je crois, fort innocens de toutes les morts auxquelles ils contribuent; il y a sans doute un arrangement que leur capacité ou leur ignorance ne peut point changer. Je n'ignore point tout ce qui peut se dire contre cette thèse; mais je sais aussi qu'il y a des choses très-fortes à répondre.

Au reste, madame, je ne vous dirai rien de ce pays-ci, où vous avez des correspondans plus instruits que moi. Vous savez qu'il y a une belle édition des Mémoires de Brandebourg, faite à Berlin, avec une Epître dédicatoire et une Préface où notre aimable président est nommé d'une manière qui fait tant d'honneur au goût du roi de Prusse, que je suis persuadé qu'il ne souffrira plus long-temps une maison qui porte le nom de Sans-Souci, ni une société composée de M. d'Argens et de ses pareils

Quand ce grand monarque aura ajouté cette réforme à toutes ses connaissances et à ses talens, il sera sans contredit le plus rare génie de son siècle. Mais, pour revenir aux Mémoires de Brandebourg, tâchez, madame, je vous en supplie, d'avoir la nouvelle édition de Berlin, et faites-moi la grace de me dire ce que vous pensez des morceaux dont elle est augmentée.

Si vous voyez M. le chevalier d'Aydie, vous aurez bien la bonté de me rappeler à son souvenir. Je ne nomme plus madame la marquise du Châtel que pour vous supplier, une fois pour toutes, de me ménager la continuation de ses bontés. Vous n'accorderez jamais les vôtres, madame, à personne qui soit plus pénétré que moi du respect infini et de tous les sentimens qui vous sont dus.

LETTRE XXII.

LE MÊME A LA MÊME.

18 juillet.

Ma dernière lettre ne vous était donc pas parvenue, madame, lorsque vous m'avez fait la grace de m'écrire le 15 de ce mois? je me flatte cependant qu'elle ne sera pas perdue. Vous me donnez une nouvelle preuve de vos bontés pour moi, en vous intéressant à ce qui vient d'arriver à Stockholm : c'est un désastre affreux et sans exemple; ma maison est une des huit qui ont été sauvées dans une des plus belles rues de la ville, qui, à ces maisons près, a été entièrement réduite en cendre. L'ambassadeur de France occupe une autre de ces huit maisons. Nous ne pouvons pas douter de la source de tous nos malheurs; mais il y a des choses qu'il faut ignorer jusqu'au moment où l'on se trouve en état d'en tirer vengeance.

Ma vie ici est très-uniforme et serait assez à mon goût, si vous étiez ici, madame, et votre

société dont on ne trouve pas à se dédommager dans ce pays-ci, où vous savez qu'il n'y en a aucune. Les habitans de Bellechasse n'ont point été à Paris, comme on vous l'a dit. Je souhaite fort de m'y retrouver; vous avez la meilleure part à ce souhait, et vous jugez trop bien ceux qui ont l'honneur d'être connus de vous, pour en douter.

En apparence, nous n'avons rien ici de nouveau ; mais vous croyez bien que dans un pays où il y a tant d'intérêts divers, et où tout le monde s'occupe de ses intérêts, il y aurait toujours beaucoup à dire, si l'on pouvait tout dire. Ce sera à mon retour à Paris que j'aurai le plaisir de vous prouver cette vérité, et de vous faire part de toutes mes observations. Je vous conjure, madame, de ne me point oublier avec vos amis, et de compter sur mon respect, sur mon attachement les plus inviolables.

LETTRE XXIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Berlin, 26 septembre 1752.

Je suis parti de Paris, madame, sans avoir eu l'honneur de prendre congé de vous, et j'espère que vous me le pardonnerez ; mes peines étaient si vives et si sincères qu'il me fut impossible de me distraire un seul moment : je ne vous aurais parlé que de ma douleur, et je pensais que par l'intérêt même que vous daignez prendre à moi, je devais vous épargner le chagrin de lire une si triste élégie. Je tâche aujourd'hui de réparer ma faute, en vous envoyant la lettre ci-jointe de M. de Voltaire ; elle vous amusera, par le charme inséparable de tout ce qu'il écrit, et vous serez plus instruite de ce qui le regarde, que je ne le suis après avoir passé deux jours avec lui ; je ne l'ai vu qu'en la compagnie de gens devant qui il n'aurait pu me parler fort naturellement de sa situation. Si les bontés de son maître ne lui tiennent pas lieu de tout, il me paraît fort à plaindre ; car en vérité, hors le maître, ce pays-ci ne peut pas re-

tenir quelqu'un qui a connu la bonne compagnie du pays où vous êtes. M. de Maupertuis se meurt de la poitrine; il prend le lait d'ânesse, qui commence cependant à lui faire quelque bien. Il se flatte de regagner assez de forces pour entreprendre un voyage en France et pour y passer l'hiver; celui de Berlin le tuera infailliblement, s'il y reste.

A présent, madame, que je vous ai rendu compte de tout ce qui peut vous intéresser dans les lieux d'où j'ai l'honneur de vous écrire, permettez-moi de vous parler un peu de la France : il est bien certain que j'en serai occupé toute ma vie. Je m'imagine que si cette lettre vous trouve encore à Chamron, ce sera du moins à la veille de votre retour à Paris : vous aurez bien la bonté alors de me donner de vos nouvelles et de celles de tous les gens qui ont l'honneur de composer votre société. Je vous supplie de m'écrire sur Stockholm, où je serai dans trois semaines d'ici.

Adieu, madame : vous connaissez mon respect et mon attachement pour vous; mais vous ne pouvez pas connaître encore ma constance, que j'espère vous prouver en vous demeurant attaché, malgré les espaces immenses qui nous sépareront.

LETTRE XXIV.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 15 décembre 1752.

Quand je considère, madame, par quel espace immense nous sommes à présent séparés, je suis surpris que vos lettres puissent venir jusqu'à moi; cependant j'ai bien reçu celle que vous m'avez fait la grace de m'écrire le 8 du mois passé. Votre constance à vous passer de Paris me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue de votre caractère. Quand l'esprit est éclairé jusqu'à un certain point, on voit la valeur des choses, en bien ou en mal, avec une si grande évidence, qu'on les cherche ou qu'on les fuit bien plus déterminément que ne le font les esprits médiocres. Vous avez connu le grand monde mieux que personne, je ne suis pas étonné que vous ayez pris du dégoût pour lui et que vous en ayez plus que personne. Peut-être suis-je plus digne encore que M. l'évêque de Mâcon de vivre avec vous, dans les dispositions où vous êtes. Je suis désolé, ma-

dame, de n'être pas dans votre voisinage, ainsi que lui. Si cela ne vous dit pas assez ce que je pense de mon nouveau genre de vie, j'ajouterai encore, pour répondre à la question que vous me faites, que chaque jour et chaque moment augmentent mes regrets : je sens que ma perte est très-réelle, et que l'équivalent que je croyais trouver, n'est que de la fumée. Vous voyez, madame, que je ne cherche pas à paraître à vos yeux plus courageux ou plus philosophe que je ne le suis. Je sais que vous daignez prendre quelque intérêt à mon sort, je trouve une consolation infinie à vous avouer combien je suis malheureux ; c'est un aveu que vous croyez bien que je ne ferais pas à tout le monde : je prends au contraire sur moi pour cacher ma douleur, en même temps que je me surcharge de travail et d'occupations pour la vaincre. La perte de ma santé est tout ce que j'attends de ces efforts, et, dans ma présente situation, j'y serai peu sensible. Mais en voilà assez et beaucoup trop sur ce sujet. Je vous conjure, madame, de me rendre la pareille : l'article sur vous-même ne saurait être trop long dans vos lettres.

Celle de Voltaire a dû vous amuser ; mais quelque art qu'il ait pu mettre dans la peinture

qu'il vous a faite de son bonheur, je vois bien qu'il ne vous a pas persuadée, et vous n'avez pas dû l'être. Je l'ai vu de près, je puis vous assurer que son sort n'est pas digne d'envie. Il passe toute la journée seul dans sa chambre, non par goût, mais par nécessité; il soupe ensuite avec le roi de Prusse, par nécessité aussi beaucoup plus que par goût : il sent bien qu'il n'est là qu'à peu près comme les acteurs de l'Opéra à Paris, dans le temps que la bonne compagnie les admettait seulement pour chanter à table. Je suis fort trompé, ou il ne tiendra pas long-temps contre l'ennui qu'il mène. Il est bien certain que vous ne tiendrez pas non plus contre celui de ma lettre, si je ne finis bientôt : ainsi j'ajouterai seulement que vous devez, madame, quelque retour de bontés à mon respect et à mon extrême attachement pour vous.

LETTRE XXV.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 9 mars 1753.

Il est bien vrai, madame, que vos lettres contribuent très-essentiellement à ma consolation. Si je faisais plus de cas des miennes, vous en recevriez plus souvent: je trouve un plaisir extrême à vous faire ma cour ; vous m'avez persuadé que vous avez la bonté de prendre quelque intérêt à ma situation : cette idée redouble l'attachement que je vous avais déjà voué, et donne un nouveau degré de vivacité à ma confiance en vous. Les nouvelles que vous m'avez fait la grace de me donner de votre santé, et de votre projet de retourner à Paris, sont les plus agréables que je pouvais recevoir. Il n'était donc question absolument que de vapeurs ? J'avoue que je croyais ce mal physique accompagné d'un mal moral encore plus difficile à guérir, d'un dégoût du monde, qui nourrissait et aigrissait vos vapeurs. Je reconnais mon erreur avec une véritable satisfaction: Dieu veuille

que vous ne retombiez plus jamais dans un pareil état !

Les dernières aventures de Voltaire sont sans doute pitoyables ; cependant, de la manière dont elles ont tourné, je trouve que Voltaire n'est pas encore celui qui s'est déshonoré le plus. La *diatribe* est, à mon avis, un ouvrage de mauvais goût, qui aurait fait bien plus de tort à la réputation de son auteur, si le roi de Prusse ne l'eût jamais fait brûler. Ces actes, et toutes les suites, donnent de la célébrité à une méchanceté très-plate, dont Voltaire eût été cruellement puni, si elle fût tombée d'abord dans le mépris qu'elle méritait. Ce que vous dites, madame, de la séparation de ce bel esprit d'avec le roi de Prusse, est un trait digne de lui : il n'a rien dit de mieux dans le temps qu'il avait encore du goût, et qu'il travaillait pour la gloire qu'il a perdue.

Je suis au désespoir de n'avoir pas vu encore l'ouvrage de votre petit ami d'Alembert : je l'attends incessamment, et je suis bien sûr qu'un esprit si sage et une si excellente plume ne peuvent rien produire que de très-bon.

On vient de m'envoyer la Vie de madame de Maintenon, qu'on ne lit pas avec le même plaisir que ses Lettres. Quand vous serez de re-

tour à Paris, je vous demanderai la permission de vous parler plus au long de tout ce qui paraîtra de nouveau. En attendant, je vous supplie, madame, d'être persuadée que je ne renonce pas encore au plaisir de vous revoir, et que j'en aurai un bien sensible, lorsque je me retrouverai à portée de vous prouver par mes assiduités, qu'on ne peut vous être plus respectueusement et, si j'ose le dire, plus tendrement attaché que je le suis. M. de Berntoff a toujours sacrifié tout à l'utile, il m'est impossible de ne pas toujours préférer l'agréable.

LETTRE XXVI.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 6 juin 1753.

J'ADMIRE, madame, l'industrie des hommes, et je suis prêt à élever une statue à l'inventeur des postes, en recevant aujourd'hui votre lettre de Mâcon, au fond d'une province de Suède, où je suis venu passer une quinzaine de jours dans des terres que je n'avais pas vues depuis vingt ans. Je trouve réellement admirable qu'on puisse se parler de si loin avec une certitude entière d'être entendu, et qu'au moyen de cette merveilleuse invention, tous les vivans soient devenus le même peuple, ainsi que les anciens sont devenus nos contemporains par l'imprimerie. Vous pardonnerez cette réflexion assez commune à la joie extrême que j'ai eue de recevoir dans ma solitude une marque de votre souvenir, et de lire la belle lettre dont vous m'avez honoré. Elle est, madame, si pleine de vérité et de la meilleure philosophie, que, loin de dissiper ce qu'il vous plaît appeler illusion

dans mon attachement et dans mon admiration ponr vous, elle augmente et fortifie encore tous ces sentimens que personne n'a jamais mérités autant que vous, par la réunion de tout ce qui les inspire. J'espère que vous aurez trouvé, à votre retour à Paris, plus de satisfaction que vous n'y en avez attendu. Il y a certainement beaucoup de faux airs dans ce pays-là, et une grande ivresse de toutes sortes de passions incommodes et insupportables pour ceux qui n'en ont aucune; mais il y a aussi de la raison pour ceux qui en ont, et des gens vraiment aimables, au milieu de tant d'autres qui n'en ont pas seulement l'apparence. Vous avez, madame, des amis d'un mérite si rare, si reconnu et si distingué, que Paris doit être pour vous un séjour délicieux: les personnes dont l'attachement faible et passager a pu vous donner des sujets de plaintes et de dégoût, seront pour vous comme si elles n'existaient point, si ce n'est qu'elles vous donneront peut-être de nouveaux sujets de consolation, supposé que vous en aiez besoin encore. Après cela, que votre santé soit bonne, et je m'imagine que vous ne regretterez plus la campagne, image de la simplicité et de l'innocence, qui ne peut pas avoir de grands attraits pour nous, qui ne sommes

plus malheureusement ni simples ni innocens. D'ailleurs, madame, il me semble que l'intérêt que l'on prend à nous est une des sources les plus abondantes du bonheur, et en ce cas vous serez plus heureuse à Paris qu'en province. Vos amis seront plus à portée de vous marquer cet intérêt, vous-même vous en jouirez plus pleinement. Hélas ! que ne suis-je au nombre de ceux qui contribueront à vous faire connaître la vérité de ce que j'avance !

Ce que vous me faites l'honneur de me dire du cardinal de Tencin me fait beaucoup de plaisir ; j'aime à en entendre dire du bien, par la reconnaissance que je conserve de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée. S'il ne regrette pas le sacrifice qu'il a fait, il est sans doute heureux ; s'il fait seulement semblant de ne le pas regretter, il jouit du moins de la considération que donne cette indifférence apparente : celle qu'il avait acquise par sa retraite ne pouvait être altérée que par le repentir.

L'aventure de milord Hide m'a pénétré de douleur. J'estimais infiniment ses talens et ses vertus ; j'aimais sa douceur, sa simplicité, sa modestie : c'était, en vérité, un homme d'un rare mérite et comme on en trouve peu dans le monde. Sa fin si tragique, si prématurée m'a

fait faire bien des réflexions sur le néant de tous les avantages de ce monde ; mais, sans un miracle de la Grace, ces avantages conservent pourtant toujours leur prix aux yeux de ceux qui les ont ou qui croient pouvoir les acquérir. Je finis à regret cette lettre déjà si longue, et qui contient cependant si peu. Vous aurez quelque indulgence en faveur d'un pays où il n'y a nul évènement. Vous n'aurez pas, madame, cette plainte à faire dans celui où vous êtes ; la fermentation y a été grande tout ce temps-ci : peut-être au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, avez-vous déjà vu les plus remarquables changemens ; tout, en effet, y est sujet, excepté mon tendre et respectueux attachement pour vous.

LETTRE XXVII.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 24 août 1753.

La bonté que vous avez, madame, d'approuver et de louer même mes lettres, me fait, je l'avoue, un plaisir infini. J'ai toujours désiré de vous plaire, j'ai ambitionné votre suffrage, que j'ai toujours vu dicté par le goût le plus sûr et le jugement le plus exquis; il ne pouvait donc me rien arriver qui me flattât davantage, que d'en recevoir l'assurance de votre propre bouche. Cependant il est vrai que ce bonheur a aussi ses peines. Je crains aujourd'hui de ne pas savoir conserver ce que j'ai acquis; je ne suis point sûr de mon fait, je tremble presque en vous écrivant. Malgré cela, j'écrirai toujours, tant que vous ne me défendrez pas bien expressément de vous offrir ces faibles marques de ma reconnaissance et du plaisir sensible que je trouve à vous rendre hommage.

Je vous ai paru plus philosophe dans ma dernière lettre que dans les précédentes, et vous

en concluez, madame, que je commence à regretter un peu moins la France. Plût à Dieu que ce fût là le fondement de ma philosophie! Mais non, je suis encore bien loin d'être si raisonnable. Je regrette la France comme le jour même que j'en suis parti; et pour vous peindre au juste ma situation, la partie intellectuelle de mon ame (pardonnez ce terme de l'école!) est ici fort occupée à des objets même fort satisfaisans; mais la partie sensible serait réduite au néant, si elle n'existait pas sur le souvenir du passé. Je dois cependant vous avouer aussi que les liaisons d'amitié que j'ai eu le bonheur de former en France, sont aujourd'hui celles qui m'affectent le plus : vous savez que ce sont celles qui souffrent le moins par l'absence, et elles se fortifient même à mesure que les autres s'évanouissent. Je me flatte que cet aveu vous engagera à ne me point abandonner, à m'honorer de votre souvenir et de vos nouvelles, et à compter sur mon attachement qui, en vérité, n'aura de bornes que celles de ma vie.

Votre goût pour Voltaire, que je connais et que je trouve fort juste, m'a fait souvent regretter, pendant tout ce temps passé, de n'être pas à portée de causer avec vous sur les cruelles persécutions qu'il a essuyées. Je mandai, il y a

huit jours, à M. le président Hénault, qu'il avait été enlevé et conduit dans une forteresse du roi de Prusse. Cette nouvelle ne s'est pas trouvée vraie, et j'en suis enchanté; nous aurions perdu toutes les bonnes choses qu'il nous donnera sans doute, s'il conserve sa liberté. Le voilà guéri de la folie d'avoir des cordons et des clefs de chambellan, de souper avec les rois et de se croire un seigneur de leur cour; il saura apprécier aujourd'hui la tranquillité et le bonheur d'un homme de lettres, et ses ouvrages n'en vaudront que mieux. Je vous supplie, madame, de me dire quelles nouvelles vous en avez à présent : écrivez-moi seulement deux mots, afin que je sois autorisé à vous faire réponse. Je désire vivement que notre correspondance soit un peu plus animée : je n'ose cependant pas donner le ton, c'est à moi à le recevoir; mais la conversation ne languira pas par ma faute, si tant est que vous me permettiez d'en avoir une suivie avec vous.

Vos affaires publiques m'affligent beaucoup. J'aime la gloire de la France; mon amour pour la nation me fait penser souvent que je suis Français, et je souffre d'entendre les raisonnemens que l'on fait sur tout ce qui se passe chez vous. Ou l'autorité royale est respectée en

France, ou elle ne l'est pas : si elle l'est, qu'on l'emploie à rétablir les anciennes formes, ou à en établir de nouvelles qui soient reçues. Si, au contraire, l'autorité royale est bornée par des lois et par des usages, qu'elle se contente donc de les observer : la France n'en sera ni moins puissante, ni son roi moins considéré en Europe. Adieu, madame. Je vous aime, vous respecte et vous suis attaché plus que personne au monde.

LETTRE XXVIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 2 novembre 1753.

Vous me défendez, madame, de vous louer, c'est-à-dire, de vous parler aussi naturellement et aussi sincèrement que je l'ai fait dans mes lettres précédentes. Vous serez obéie; mais je vous supplie d'être persuadée qu'il n'y a que mon respect et mon extrême attachement pour vous qui puissent m'imposer une si dure contrainte : je supporterai tout, je me soumettrai à tout, plutôt que de sacrifier le plaisir de vous rendre mes hommages, et de recevoir des marques de vos bontés et de votre souvenir.

Il est bien vrai que le parti que vous avez pris de dîner peut être aussi recommandable pour la société que pour la santé : on s'assemble de meilleure heure, et assez volontiers les gens qui dînent ont acquis une tranquillité fort agréable pour ceux avec qui ils vivent. J'ai vu, en vérité, plus de dîners que de soupers gais; j'ai fait souvent à ces dîners la réflexion, que

puisque la gaîté est le partage de ceux qui pour leur âge ou pour leur santé ont déjà fait de grands sacrifices, on ne doit pas tant s'effrayer du moment qui amène la nécessité de les faire. De là, je suis venu aussi à penser que Montagne peut bien n'avoir pas eu raison lorsqu'il a dit que la mort de la jeunesse en nous est une essence, et en vérité plus dure que la mort naturelle. Mon ami, M. de Chambrier, dont j'ai si souvent eu l'honneur de vous parler, m'a dit plus d'une fois qu'il avait éprouvé le contraire, et qu'ayant conservé une bonne santé longtemps après avoir perdu les autres avantages de la jeunesse, il s'était trouvé, dans cette renonciation et dans la tranquillité qu'elle a à sa suite, mille fois plus heureux que dans les plaisirs et dans l'agitation du printemps de son âge. J'approche tous les jours davantage du temps où je pourrai décider cette question par ma propre expérience. J'aurai l'honneur de vous en parler alors, madame, avec autant de vérité qu'il y en avait sûrement dans ce que me disait mon ami. En attendant, je reviens au sujet dont je me suis écarté, et je vous rends mille graces de ce qu'à l'occasion de votre nouveau régime, vous avez bien voulu m'apprendre que votre santé est meilleure. Plût à Dieu que

je fusse à portée de vous en faire mes complimens de vive voix. Que j'aurais de plaisir à assister à ces dîners, où sans doute l'esprit, la liberté, la confiance et la gaîté assureront le succès de madame la Roche, que je suppose encore à vous, parce que je n'imagine pas où elle pourrait être mieux. Je me tromperais moi-même, si je me flattais de pouvoir acquérir avant deux ans d'ici la liberté qui m'est nécessaire pour aller devenir un de vos convives; mais je m'engage, ce terme passé, à vous en demander la permission et à en profiter, si vous me l'accordez. L'espérance seule de ce bonheur me garantit du désespoir, que j'aurais, sans cela, d'avoir quitté le plus agréable de tous les pays, un pays que vous habitez, madame : je ne saurais exprimer mieux combien j'ai de raisons de le regretter.

Vous avez sans doute toujours les mêmes amis, ainsi j'ose vous supplier de leur parler quelquefois de moi. Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles de M. le président Hénault; je souhaite qu'il se porte bien, et qu'il vive long-temps pour l'honneur et pour l'instruction du genre humain. Je ne doute pas que vous n'ayez vu M. de Pont de Veyle chez M. et madame de Betz : je

ne doute pas qu'il ne soit, à son ordinaire, très-gai et très-aimable.

Mon frère, qui est bien coupable d'avoir tant tardé à vous faire sa cour, vous dira, madame, plus au long combien je vous suis dévoué.

LETTRE XXIX.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 4 janvier 1754.

J'AVAIS, il y a quelque temps, madame, à me louer beaucoup des postes, qui m'apportaient de vos nouvelles presque au bout du monde, où je me trouvais alors; aujourd'hui, j'ai infiniment à m'en plaindre : vos lettres ne m'arrivent plus, ou du moins si tard, que je crains bien que vous ne soyez à la fin dégoûtée d'une correspondance si difficile à suivre. Au nom de Dieu, ne vous livrez cependant pas à ce dégoût, vous me priveriez d'un plaisir qui fait en vérité une partie très-essentielle du bonheur de ma vie. Vous êtes bien aimable d'accepter le rendez-vous que j'ai pris la liberté de vous proposer dans deux ans d'ici. Je conviens qu'il faut que cette proposition vienne de deux mille lieues pour n'être pas trop ridicule, mais je souhaite encore plus que vous ne la trouviez pas chimérique; et, pour cet effet, je vous sup-

plie d'être persuadée que ma patience et ma constance sont absolument à toute épreuve. Comme ce dernier mot pourrait peut-être vous confirmer dans l'opinion que vous paraissez avoir de quelques sentimens profanes dont vous croyez encore ma philosophie atteinte, je suis bien-aise de vous assurer, madame, que, dans le projet de mon retour en France, je n'ai point la cour en vue, mais uniquement la vie douce et tranquille d'un homme que les passions n'enivrent plus. Il n'y a certainement que les gens de cette espèce qui sont faits pour la société, et j'ai déjà la plus haute opinion de celle dans laquelle vous me promettez de m'introduire. Permettez-moi néanmoins, dès aujourd'hui, de vous demander qui sont les nouvelles connaissances que vous avez faites depuis mon départ. Je croirai vivre en quelque sorte avec vous quand je saurai avec qui vous vivez, et quand vous me mettrez à portée de prendre part à tout ce qui vous occupe. En attendant, j'admire très-sincèrement votre courage en perdant la vue. J'espère que vous ne ferez jamais cette perte dans le sens littéral et absolu ; mais je sens combien il est malheureux d'en avoir seulement l'appréhension, et il faut estimer heureux ceux qui peuvent la supporter.

M. de Formont sera donc avec vous, madame, lorsque vous recevrez cette lettre! Je devrais être effrayé de la menace que vous me faites de lui montrer toutes les miennes; mais comme je les ai écrites sans prétentions, le meilleur juge ne peut pas me faire peur. Les lettres que l'esprit enfante sont souvent sans esprit; celles que le cœur dicte ne peuvent point être sans sentiment, et elles ont alors tout le mérite que leur demande celui qui les reçoit; du moins, je sais que vous avez la bonté de ne m'en pas demander davantage: c'est aussi ce qui fait que je ne crains pas de manquer jamais de ressources pour ce commerce, tant que vous agréerez des hommages aussi simples et aussi sincères que les miens. Au reste, je vous supplie de dire à M. de Formont que j'ai été fort sensible à la perte que j'apprends qu'il a faite d'un de ses parens, employé ci-devant à Berlin avec tout le succès possible. Le ministre de Prusse, qui est ici, me dit l'autre jour que la nouvelle de sa mort a causé des regets à tout Berlin: c'est, ce me semble, le meilleur éloge qu'il eût pu en faire.

Comment se consolera madame du Châtel de l'absence de sa fille, qui sans doute va suivre son mari à Rome, et comment se consoleront

de ce voyage d'autres belles dames de Paris, à qui il ne pourra pas être indifférent ? Je m'attends que vous me répondrez qu'elles ne seront point inconsolables, et il est vrai que j'aurais dû le supposer, par la raison seule que le voyage a lieu. Des gens qui s'aiment beaucoup ne cherchent pas des occasions de se quitter.

Adieu, madame; il n'est pas possible de vous être plus sincèrement et plus respectueusement attaché que je le suis. Je souhaite fort que l'hiver soit plus traitable à Paris qu'il ne l'est ici.

LETTRE XXX.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 19 mars 1754.

Vous faites sans doute, madame, le bonheur et les délices de ceux que vous voyez; mais j'ose vous assurer que vous me rendez encore plus heureux lorsque vous me faites la grace de m'écrire. Cela ne veut pourtant pas dire que je sois assez injuste pour prétendre que vous leur dérobiez des momens pour me les donner; je sens bien la différence qu'il y a pour vous, de parler à quelqu'un qui ne vous répond qu'au bout de deux mois, et qui vous fait peut-être alors une assez mauvaise réponse, ou de vous entretenir avec ceux qui animent et égaient votre esprit par celui qu'ils mettent dans leur conversation. Mais comme vous êtes juste et que vous avez quelques bontés pour moi, je dois me flatter que l'intérêt de ma satisfaction et de mes plaisirs vous touchera assez pour m'accorder du moins les momens qui sont perdus

pour les autres. Vous me confierez alors vos réflexions et vos pensées; vous aurez une espèce de compagnie dans la solitude même, et il n'y aura plus un seul instant de votre vie qui ne soit employé à faire des heureux.

Il est vrai, madame, je ne suis plus ivre de la manière que vous prétendiez que je l'étais à Paris; mais l'ivresse me paraît si nécessaire pour s'étourdir sur les misères de cette vie, que je me suis abandonné à la fumée du patriotisme, qui porte à la tête tout autant que l'amour et les autres passions. La liberté est devenue mon idole, c'est sur son autel que je brûle aujourd'hui tout mon encens. Les Anglais, libres par leurs lois, sont réellement esclaves par la corruption de leurs mœurs, et leur ineptie est si grande, qu'ils se vendent à leur roi pour l'argent qu'ils lui ont eux-mêmes donné. Les Français paraissent aujourd'hui connaître le prix de la liberté, ils en adoptent les principes et les suivent; mais les lois de l'Angleterre leur manquent, et ce défaut rendra vraisemblablement leurs efforts inutiles. La Suède est encore libre par les lois et par les mœurs tout ensemble; mais, comme le premier magistrat de la république porte le titre de roi, et que, par la nature des choses, ces trois lettres ont toujours à

leur suite une tendance continuelle à l'accroissement du pouvoir, il faut, dans un état ainsi constitué, des citoyens vigilans et toujours occupés à diriger les esprits vers la défense de la conservation de la liberté. Si vous croyez, madame, m'avoir mandé des choses obscures, vous m'avouerez, je crois, que je n'ai pas mal su prendre le ton que vous m'avez donné.

On m'écrit que le voyage du prince de Beauvau en Lorraine, dont vous me faites l'honneur de me parler, est un voyage de désespoir. Je voudrais savoir si celui du comte d'Estrées en Saxe a été entrepris par les mêmes motifs.

Je vous félicite beaucoup de l'acquisition de madame de Clermont à vos soupers : je me suis trouvé quelquefois en société avec elle, peu de femmes m'ont paru plus aimables à tous égards. Si mon bonheur me ramène encore chez vous, comme je l'espère, je tâcherai d'y apporter tout le froid de mon climat, afin de ne pas courir le risque de voyager de nouveau malgré moi. J'ai l'honneur de joindre ici un ouvrage du roi de Prusse, qui n'est point encore imprimé : vous ne le trouverez pas fort intéressant quant au sujet qu'il traite; mais tout ce qui sort de la plume d'un auteur roi me semble au moins digne de la curiosité de ceux

qui aiment à lire. Peut-être a-t-on eu tort de me recommander de ne pas donner des copies de cet écrit : cependant, puisque je l'ai promis, je vous supplie de me faire accuser d'avoir manqué à ma parole. Le dernier trait semble adressé à M. de Voltaire, dont je vous demande en grace de m'apprendre quelque nouvelle : on l'a dit mort, et il faut bien qu'il se meure, puisqu'on n'en parle pas davantage.

Adieu, madame ; rien ne peut exprimer mon tendre et respectueux attachement pour vous.

LETTRE XXXI.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 17 mai 1754.

Je regarde en vérité comme un miracle que vous daigniez, madame, vous souvenir de quelqu'un qui malheureusement est devenu aussi inutile pour vous que je le suis. Il faut bien qu'avec toutes les qualités qui vous distinguent du commun des hommes, vous ayez encore l'avantage d'être exempte de leurs défauts. Plût à dieu qu'il me fût permis de vous aller retrouver dès demain : vous verriez, par mes assiduités, combien j'ai appris à connaître Paris depuis que je n'y suis plus. S'il est vrai que la réputation soit toujours incertaine jusqu'à la mort, il est du moins vrai aussi que l'amitié est incertaine jusqu'à l'absence.

A juger par tout ce que vous me faites l'honneur de me dire dans votre dernière lettre, votre vue est donc totalement perdue? J'admire, madame, le courage avec lequel vous soutenez une perte si sensible : c'est là que l'on connaît

la force de l'ame, bien plus que dans ces entreprises appelées grandes et courageuses, où cependant toutes les passions des hommes concourent à inspirer du courage. Je souhaite du fond de mon cœur que vous conserviez toujours le vôtre, et je dois l'espérer, puisqu'en pareil cas il est bien moins difficile de conserver que d'acquérir. Vous m'avez fait faire, à cette occasion, une réflexion sur l'effet du regard dans la conversation, qui me paraît extrêmement juste et que je n'avais pourtant jamais faite.

La mort de M. de Cereste m'a infiniment touché. Quand je pense au grand nombre de gens de connaissance qui sont morts depuis mon départ de Paris, je serais tenté de croire que vous avez été ravagés par la peste ou par quelque autre fléau public : je sais bien du moins que pendant les neuf années que j'ai demeuré avec vous, la mort n'a pas fait un si grand dégât que pendant les dix-neuf mois qu'il y a à présent que je vous ai quittées. Pour revenir à M. de Cereste, il est certain qu'il était estimable et aimable autant qu'on peut l'être. Je vous supplie cependant de remarquer qu'en rassemblant toutes les qualités qui font les hommes supérieurs, il ne possédait aucune de

ces qualités à un degré éminent. Duclos, si je m'en souviens bien, a déjà fait cette observation dans le portrait qu'il nous en a donné; mais il me semble qu'il n'a pas assez appuyé sur la rareté de cet assemblage, qu'en effet je n'ai jamais vu en aucun autre homme. Il est si ordinaire qu'on s'abandonne au désir de briller! enfin, on s'aperçoit que ce n'est pas par là qu'on arrive au bonheur, ni même à la considération, qu'on obtient plus surement en excitant moins de jalousie.

Si Voltaire avait jamais pu être frappé de cette vérité, il ne serait pas aujourd'hui dans la situation trop déplorable où nous le voyons. Ce qui m'afflige le plus est de le voir si près de tomber en mépris : un génie de cet ordre devait du moins être à l'abri de ce malheur; mais il fallait sans doute un exemple si éclatant pour mettre l'imperfection humaine dans tout son jour. Je n'ai pas vu encore cette Histoire Universelle qui lui fait tant de tort. La Lettre au Père de Menou est bien misérable. je sais qu'elle a fait beaucoup de plaisir à Berlin, où l'on commence à ne plus craindre une plume déjà si fort avilie. Il est pourtant bien vrai que Maupertuis ne s'honore guère plus par les écrits qu'il nous donne aujourd'hui. J'ai

trouvé dans ses dernières lettres des choses qui m'ont paru tout à fait insoutenables.

Je vous supplie, madame, de me rappeler quelquefois dans le souvenir de M. le président Hénault; je serais au désespoir d'en être oublié : c'est l'homme du monde que j'aime et que je respecte le plus : vous le voyez sans doute peu quand vous n'êtes point à Versailles, où je m'imagine qu'il passe sa vie.

Je plains beaucoup madame de Lambert : elle n'aura plus une si bonne maison, et il lui sera plus difficile qu'à une autre de s'en passer : elle restera pourtant, je crois, fort aisée. Avant de finir, permettez-moi, madame, de vous remercier de tout le bien que vous me dites de mon frère; il faut que je l'aime autant que je le fais, pour ne lui point envier le bonheur qu'il a de vous faire sa cour.

LETTRE XXXII.

LE MÊME A LA MÊME.

Stockholm, 17 septembre 1754.

Vous conviendrez, madame, que je ne suis pas né pour être heureux. Vous m'avez vu perdre en France le meilleur de mes amis ; vous m'avez vu obligé de quitter un pays à qui j'étais attaché par mille liens : aujourd'hui la mort m'enlève une mère, qui depuis mon retour ici était ma seule consolation. Les premiers mouvemens ne dépendent jamais de nous. J'avoue que cette dernière perte m'a affligé au delà peut-être de ce qui était raisonnable, quand on a eu le bonheur de conserver sa mère jusqu'à l'âge que j'ai, et jusqu'à celui qu'elle avait. Ces réflexions commencent à me rendre un peu plus tranquille. J'ai été surtout honteux de mon abattement, à la vue du courage avec lequel vous supportez votre situation. Mais ce qui achève de m'en donner, c'est l'amitié que vous daignez toujours me conserver, et l'intérêt

que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde : il est très-vrai , madame, que j'y suis sensible au-delà de toute expression. Je vois de plus en plus que tous les autres plaisirs sont moins purs et infiniment moins durables que celui de l'amitié. Je sens que je serais capable de voir de sang-froid, jusqu'à un certain point, tous les autres revers de la vie, pourvu que je ne me visse point abandonné de mes amis. Vous me faites donc un plaisir extrême de m'assurer qu'on ne m'oublie point chez vous. Quant à moi, je ne perds jamais de vue mon retour dans un pays à qui je suis tendrement attaché , et je suis persuadé qu'avec de la constance, avec de la suite dans sa conduite, avec quelques connaissances des hommes et du monde, on ne forme jamais sans succès des projets qui sont dans l'ordre des choses possibles et raisonnables. J'espère qu'on ne trouvera pas qu'un voyage en France soit impossible ni déraisonnable, de quelque côté qu'on l'envisage.

Vous avez eu bien du remuement dans votre ministère : vous avez rappelé votre parlement, vous voyez votre maison royale affermie par un prince nouveau-né. Vous n'avez pas à vous plaindre de manquer d'évènemens heureux et agréables. Cependant je m'imagine, madame,

que ce qui arrive dans l'intérieur de votre société vous touche infiniment davantage, et, par cette raison, je prends la liberté de vous demander si c'est de votre aveu que M. d'Alembert est allé en Prusse. Il me semble que le caractère de ce savant et sa bonne philosophie devaient le détourner de ce voyage, non pas que je ne sois persuadé qu'il en reviendra tout autrement que Voltaire. Sa bonne tête sera à l'épreuve des caresses qui la tournent à tant d'autres, tout comme son ame sera à l'épreuve de l'intérêt par lequel on cherchera à le tenter; mais je suis fâché de voir courir après les grands un philosophe qui a si justement censuré le commerce des savans avec eux; je suis fâché de voir le plus illustre des gens de lettres de notre siècle, assis, à Potzdam, à côté du marquis d'Argens et de ses pareils.

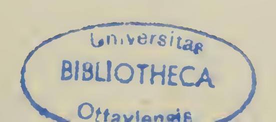
Je n'ose plus guère espérer, madame, que vous me fassiez quelquefois l'honneur de me donner de vos nouvelles. Il est pourtant vrai que je désirerais fort cette faveur, si elle pouvait ne vous rien coûter, et que vous ne sauriez rien accorder à personne qui en fût plus reconnaissant que je ne le serais. Tant que je vivrai, je serai occupé à mériter la continuation de votre souvenir et de vos bontés.

LETTRE XXXIII.

M. DE VOLTAIRE A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est jamais démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et vous envoyer ma lettre. Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a les siens. Il vous paraît étonnant peut-être que je me vante d'être dans la retraite quand je suis à la cour d'un grand roi; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée-blanc, que j'aille de là à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans la gazette que j'ai les grandes entrées, et qu'après dîner

je compose des cantiques ou des romances. Ma vie n'a pas ce brillant. Je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison, et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les inutilités générales, ni sur les tracasseries particulières, mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que Locke enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix dans un royaume par des billets de confession; enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire. Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade; car n'ayant aucune visite à faire, aucun devoir à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise : je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules



que j'ai essuyés à Paris. M. le président Hénault m'écrit quelquefois ; mais M. le comte d'Argenson, comme de raison, m'a totalement oublié : s'il s'était un peu plus souvenu de moi lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant on aime toujours sa patrie; malgré qu'on en ait, on parle toujours de l'infidèle avec plaisir. Je vous rends un compte exact de mon ame, et vous pouvez me donner mon billet de confession quand vous voudrez ; mais il faudrait aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du Siècle de Louis XIV, où vous trouverez un tiers de plus tout plein de vérités singulières. Je me suis donné un peu carrière sur l'article des écrivains; j'ai usé de toute la liberté que prenait Baile ; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de Louis XIV : c'était, avec ses défauts, un grand roi, et son siècle un très-grand siècle. Mais

n'avons - nous pas aujourd'hui la Duchappe? Portez-vous bien, madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

A Potzdam, ce 23 septembre 1752.

LETTRE XXXIV.

M. D'ALEMBERT A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Paris, 10 mars 1753.

Je viens d'apprendre, madame, dans le même moment votre maladie et votre convalescence. M. de Lacroix m'a dit que vous aviez eu un accès de fièvre très-fort qui vous avait fort agitée et fort inquiétée, mais que cet accès n'avait pas eu heureusement de suites fâcheuses.

Savez-vous bien que l'abbé de Canaye, à qui j'ai lu quelques-unes de vos lettres, raffole de vous, de votre esprit et de votre manière de penser? Cela est au point que je ne désespère pas de l'engager à vous voir; et je puis vous assurer que cela serait bientôt fait, sans les obstacles insurmontables que son genre de vie y mettra toujours.

Je vous suis très-obligé des remarques que vous m'avez envoyées, et je vous supplie d'en faire mes remercîmens à l'auteur. Toutes ces remarques sont certainement d'un homme d'esprit; quelques-unes m'ont paru très-justes : il

me semble qu'on pourrait en chicaner quelques autres; mais, sur cet article, un auteur doit toujours être suspect. J'attends avec impatience le jugement de Formont : ce n'est pas la peine de lui écrire pour cela, et d'ailleurs il vous écrira encore plus librement qu'à moi. Je suis bien surpris que le président lui ait mandé tant de bien de mon livre. Il n'a pas tenu le même langage à tout le monde; mais, au fond, qu'importe ? Me voilà claquemuré pour long-temps, et vraisemblablement pour toujours, dans ma triste, mais très-chère et très-paisible géométrie. Je suis fort content de trouver un prétexte pour ne plus rien faire, dans le déchaînement que mon livre a excité contre moi. Je n'ai pourtant ni attaqué personne, ni même désigné qui que ce soit, plus que n'a fait l'auteur du Méchant, et vingt autres, contre lesquels personne ne s'est déchaîné. Mais il n'y a qu'heur et malheur. Je n'ai besoin ni de l'amitié de tous ces gens-là, puisque assurément je ne veux rien leur demander, ni de leur estime, puisque j'ai bien résolu de ne jamais vivre avec eux : aussi je les mets à pis faire.

J'ai déjà tiré de mon livre 500 liv. de profit net et quitte : cela pourra aller à 2,000 liv. en

tout quand l'ouvrage sera vendu; mais il n'est encore qu'à moitié. Adieu, madame; hâtez votre retour. Que ne savez-vous de la géométrie! qu'avec elle on se passe de bien des choses!

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

Si vous avez jamais entendu parler du greffier de Vaugirard, faites-m'en l'application. Vous vous avisez de me dire que vous avez fait voir de mes lettres à l'abbé de Canaye, et qu'il en a été content. Comment voulez-vous que je continue à vous écrire? cela me dérange l'imagination. Mais comme vous ne lui montrerez pas ma lettre, si vous trouvez qu'elle n'en vaut pas la peine, je me dis qu'il ne verra pas celle-ci, et cela me met à mon aise. Je serai ravie, si vous pouvez engager cet abbé à faire connaissance avec moi; mais vous n'en viendrez point à bout: il en sera tout au plus comme de Diderot, qui en a eu assez d'une visite: je n'ai point d'atomes accrochans.

J'ai écrit à Formont qu'il vous mandât lui-même son avis sur vos ouvrages. Il pense à peu près comme moi: il trouve votre Essai sur les

Grands, les Mécènes, etc., traité un peu trop longuement; mais il est enchanté du style : il prétend que le genre de la Bruyère aurait été plus convenable; il convient que vous n'avez pas eu tort de ne le point suivre, parce que trop de gens s'en sont mêlés. Il serait désespéré, ainsi que moi, que vous vous claquemurassiez dans votre géométrie : c'est tout ce que les prétendus beaux-esprits et les petits auteurs désirent, et à quoi ils cherchent à parvenir, en déclamant contre vous. Soyez philosophe jusqu'au point de ne vous pas soucier de le paraître; que votre mépris pour les hommes soit assez sincère pour pouvoir leur ôter les moyens et l'espérance de vous offenser.

Je compte vous revoir bientôt, c'est-à-dire, plus tôt que je ne le prévoyais, à moins qu'il ne me survienne quelque accident que je ne saurais prévoir. Je serai à Paris dans le courant du mois de juin : je serai fort fâchée si, en y arrivant, j'apprends que vous soyez à la campagne. J'ai une véritable impatience de vous voir, de causer avec vous; la vie que je menerai vous conviendra, à ce que j'espère; nous dînerons souvent ensemble, tête-à-tête, et nous nous confirmerons l'un et l'autre dans la résolution de ne faire dépendre notre bonheur que

de nous-mêmes ; je vous apprendrai peut-être à supporter les hommes, et vous, vous m'apprendrez à m'en passer. Cherchez-moi quelque secret contre l'ennui, et je vous aurai plus d'obligation que si vous me donniez celui de la pierre philosophale. Ma santé n'est pas absolument mauvaise, mais je deviens aveugle. Je compte aller la semaine prochaine à Lyon ; j'y verrai le cardinal. Je doute que la pourpre qui l'environne le rende aussi heureux que l'est dans son tonneau un certain neveu qu'il a par le monde. Que ce voyage que je vous annonce ne vous empêche pas de m'écrire ; il sera fort court, et je recevrai également vos lettres. Adieu. Travaillez de votre mieux auprès de l'abbé de Canaye pour l'engager à faire connaissance avec moi : je ne sais d'où vient sa nièce et lui m'ont toujours donné l'idée de *Thérèse Philosophe*. Vous ne connaissez peut-être pas ce livre-là : si vous vous en informez, n'allez pas dire que c'est parce que je vous en parle.

Mâcon, 22 *mars* 1755.

LETTRE XXXV.

LE PRÉSIDENT HENAULT A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Paris, 5 avril 1753.

J'ATTENDAIS votre lettre de Lyon avec une grande impatience, et je prévoyais que tout ce que vous m'en écririez me serait agréable. J'avoue que je ne concevais pas les obstacles que l'on voulait y mettre, et que les scrupules de Pont de Veyle me semblaient trop délicats; enfin, tout cela a disparu, et ce qui devait être a été. Vous me recommandez de vous écrire encore à Lyon, et en même temps vous me mandez que vous en repartez samedi ! Jamais ma lettre n'aurait eu le temps d'arriver; elle aurait peut-être couru risque d'être perdue : ainsi je prends le parti de vous écrire à Chamron.

Mon rhume est toujours dans le même état, et me défend des sollicitations fréquentes d'aller à la cour qui m'est devenue à charge, sans qu'assurément aucune des raisons qui m'y attiraient ait changé; mais les choses qui ne font que flatter n'ont pas assez de ressort, et

il n'appartient qu'aux passions de l'emporter sur la paresse et les commodités journalières. M. d'Argenson m'a répété les mêmes choses, il ne vous trompe point : mais sa volonté n'est pas en proportion avec son pouvoir : nous en dirons davantage à votre retour. Votre cardinal a au moins autant de considération qu'il en a eu, si c'était le temps de la considération ; mais elle est réunie dans un seul point, et au-delà tout est compliment, bontés, puissance, désirs inutiles : voilà le beau ; et puis cabales, intrigues, entreprises, etc.

Je ne crois pas que l'on puisse être heureux en province quand on a passé sa vie à Paris ; mais heureux qui n'a jamais connu Paris, et qui n'ajoute pas nécessairement à cette vie les maux chimériques, qui sont les plus grands ! car on peut guérir un seigneur qui gémit de ce qu'il a été grêlé, en lui faisant voir qu'il se trompe, et que sa vigne est couverte de raisin ; mais la grêle métaphysique ne peut être combattue. La nature, ou la providence n'est pas si injuste qu'on le veut dire ; n'y mettons rien du nôtre, et nous serons moins à plaindre : et puis regardons le terme qui approche, le marteau qui va frapper l'heure, et pensons que tout cela va disparaître.

Ah! l'inconcevable Pont de Veyle! il vient de donner une parade chez M. le duc d'Orléans : cette scène que vous connaissez du vendeur d'orviétan. Au lieu du Forcalquier, c'était le petit Gauffin qui faisait le Giles; et Pont de Veyle a distribué au moins deux cents boîtes avec un couplet pour tout le monde : il est plus jeune que quand vous l'avez vu la première fois; il s'amuse de tout, n'aime rien, et n'a conservé de la mémoire de la défunte que la haine pour la musique française.

Madame du Châtel est véritablement une excellente compagnie : je l'ai vue souvent à l'occasion de la maladie de sa fille. Elle a bien de l'esprit; mais elle sera toujours malheureuse, pendant que madame d'Aubercourt et madame d'Armenonville ne le sont pas. Pour d'Ussé, il est plus d'Ussé qu'il ne l'a jamais été, et moins lui, de beaucoup, que quand vous l'accusiez de ne l'être pas. Caylus vient de donner un bien bel ouvrage; c'est un recueil d'antiquités : cela est curieux, philosophique et savant. Vous ne me dites pas ce que la mission de M. de Mâcon a fait sur vous. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXXVI.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A M. DE VOLTAIRE.

Sans date.

Je croyais que vous m'aviez oubliée, monsieur : je m'en affligeais sans m'en plaindre; mais la plus grande perte que je pouvais jamais faire, et qui met le comble à mes malheurs, m'a rappelée à votre souvenir. Nul autre que vous n'a si parfaitement parlé de l'amitié : la connaissant si bien, vous devez juger de ma douleur. L'ami que je regretterai toute ma vie, me faisait sentir la vérité de ces vers qui sont dans votre discours *de la Modération :*

O divine Amitié ! félicité parfaite! etc.

Je les disais sans cesse avec délices, je les dirai présentement avec amertume et douleur ! Mais, monsieur, pourquoi refusez-vous à mon ami un mot d'éloge? Surement vous l'en avez trouvé digne : vous faisiez cas de son esprit, de son goût, de son jugement, de son cœur et de son

caractère. Il n'était point de ces philosophes in-folio qui enseignent à mépriser le public, à détester les grands, qui voudraient n'en reconnaître dans aucun genre, et qui se plaisent à bouleverser les têtes par des sophismes et par des paradoxes fatigans et ennuyeux ; il était bien éloigné de ces extravagances : c'était le plus sincère de vos admirateurs et, je crois, un des plus éclairés. Mais, monsieur, pourquoi ne serait-il loué que par moi ? Quatre lignes de vous, soit en vers, soit en prose, honoreraient sa mémoire et seraient pour moi une vraie consolation.

Si vous êtes mort, comme vous le dites, il ne doit plus rester de doute sur l'immortalité de l'ame : jamais sur terre on n'eut tant d'ame que vous en avez dans le tombeau ! Je vous crois fort heureux. Me trompai-je ? Le pays où vous êtes semble avoir été fait pour vous : les gens qui l'habitent sont les vrais descendans d'Ismaël, ne servant ni Baal ni le Dieu d'Israël. On y estime et admire vos talens sans vous haïr ni vous persécuter. Vous jouissez encore d'un fort grand avantage : beaucoup d'opulence, qui vous rend indépendant de tout et vous donne la facilité de satisfaire vos goûts et vos fantaisies. Je trouve que personne n'a si habilement

joué que vous : tous les hasards ne vous ont pas été heureux, mais vous avez su corriger les mauvais, et vous avez tiré un bien bon parti des favorables.

Enfin, monsieur, si votre santé est bonne, si vous jouissez des douceurs de l'amitié, le roi de Prusse a raison : vous êtes mille fois plus heureux que lui, malgré la gloire qui l'environne et la honte de ses ennemis.

Le président fait toute la consolation de ma vie; mais il en fait aussi tout le tourment, par la crainte que j'ai de le perdre. Nous parlons de vous bien souvent. Vous êtes cruel, de nous dire que vous ne nous reverrez jamais ! Jamais ! C'est effectivement le discours d'un mort; mais, Dieu merci, vous êtes bien en vie, et je ne renonce point à l'espérance de vous revoir.

Je me rappelle peut-être un peu trop tard que vous avez été dégoûté d'entretenir un commerce de lettres avec moi; la longueur de celle-ci va m'exposer aux mêmes inconvéniens.

Adieu, monsieur. Personne n'a pour vous plus de goût, plus d'estime, plus d'amitié : il y a quarante ans que je pense de même.

LETTRE XXXVII.

LE CHEVALIER D'AYDIE A MADAME DU DEFFAND.

Mayac, 29 décembre 1753.

Que je ne réponde pas, madame, à la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire! Oh! madame, cela vous est bien aisé à dire : je ne vous ferais pas grand tort; mais cela m'est impossible. S'il n'y avait dans cette lettre que les choses agréables dont elle est remplie, encore ne sais-je si je pourrais m'en tenir; car, quelque stupide que je sois et que je veuille être, je ne crois pas que je devienne insensible au plaisir qu'elle donne, et inaccessible à l'activité que communique un genre d'esprit si piquant. Mais, madame, pour me réveiller, vous faites agir un ressort bien plus puissant, lorsque vous m'assurez d'une manière si touchante que vous avez de l'amitié pour moi. A ce mot me voilà pris; car vous qui devez me connaître, vous savez bien, madame, que personne ne m'a jamais aimé que je ne le lui aie bien rendu.

C'est un sentiment auquel je ne résiste point : c'est la chaîne qui me retient ici ; c'est l'appât avec lequel vous me conduirez, où, quand, et comme il vous plaira, d'autant plus infailliblement, qu'assurément on ne vous a jamais refusé d'avoir tous les charmes qui sont propres à soumettre les cœurs les plus rebelles, et à fixer les goûts les plus délicats. Pourquoi ne m'avez-vous pas donné plus tôt, madame, l'espérance dont vous me flattez aujourd'hui ? car j'ai bien été toujours un de vos adorateurs ; mais je n'osais présumer que je pourrais m'élever au premier rang de vos amis : je me trouvais trop lourd. Cette considération arrêtait les mouvemens de mon cœur, et me jetait, contre mon inclination, dans des distractions dont je me repens aujourd'hui, puisqu'enfin je puis m'assurer que vous avez véritablement de l'amitié pour moi ; car vous me le dites, madame, et je sais que vous êtes sincère. De ma part, je me promets de vous être attaché, toute ma vie, avec le respect et la fidélité dont je suis capable.

Je suis très-fâché de la maladie du président Hénault ; car je l'aime beaucoup, peut-être gratuitement. En effet, je n'ignore pas qu'un homme de cour, si fêté, si recherché, n'a guère le temps de penser à un provincial enseveli dans l'obscu-

rité. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours raison de l'aimer, puisqu'il est très-aimable. Quand ce point est une fois accordé, on ne doit plus regimber contre son penchant, et chercher, par de vains sophismes que l'amour-propre inspire, à se détacher des sentimens que nous concevons pour les gens qui nous plaisent. Je garde donc sans scrupule tous ceux que j'ai pour notre président.

Le tour qu'on a joué à Bouquainville est très-plaisamment imaginé. Mais pourquoi donner ce ridicule à ce pauvre prince (1)? N'eût-il pas été plus décent et plus honorable pour l'Académie, sans recourir à cette espièglerie, de suivre l'esprit de son institution, et de donner avec fermeté la préférence à d'Alembert sur tous les autres, puisque c'est celui qui en est, sans comparaison, le plus digne, et que le cri public le désignait. Il ne s'en soucie guère. Vraiment! je le crois bien. Comment l'émulation subsisterait-elle en voyant le choix que l'on fait en tout genre? Je voudrais pourtant qu'il n'achevât pas de se dégoûter : premièrement, pour l'honneur de l'Académie et de la nation;

(1) Le prince de Clermont, qu'on fit élire à l'Académie.

et en second lieu, parce que je souhaite à notre ami d'Alembert des désirs qui ne peuvent manquer d'être bientôt satisfaits, si l'Académie cesse de vouloir se faire siffler par tous les gens raisonnables.

Le jugement que prononcera la commission qui doit examiner le Testament du père Berruyer, fera sans doute sur le public une belle impression, et proportionnée à l'opinion qu'on a du mérite et de la capacité des membres qui la composent. Au reste, je n'ai point lu ce livre, et ne sais ce que c'est. Le brave Julien m'a totalement abandonné : il ne m'envoie ni livres, ni nouvelles, et il faut avouer qu'il me traite assez comme je le mérite; car je ne lis aujourd'hui que comme d'Ussé, qui disait qu'il n'avait le temps de lire que pendant que son laquais attachait les boucles de ses souliers. J'ai vraiment bien mieux à faire, madame; je chasse, je joue, je me divertis du matin jusqu'au soir avec mes frères et nos enfans, et je vous avouerai tout naïvement que je n'ai jamais été plus heureux, et dans une compagnie qui me plaise davantage. Pour vous acquérir tout d'un coup le cœur de mon frère aîné, je me suis servi d'un expédient très-prompt et très-sûr : je lui ai fait lire votre lettre; il en a été charmé, et il me

charge, madame, très-expressément de vous présenter ses respects. L'abbé est enchanté de votre souvenir. Madame de Nanthia, toute glorieuse d'avoir quelque part à votre bienveillance; et moi, très-touché, très-attendri des graces que vous nous faites à tous, je vous souhaite donc, madame, la bonne année, et à tous vos bons amis, entre lesquels je compte bien distinctement madame la duchesse de Mirepoix et madame du Châtel.

Que direz-vous de la longueur de ce barbouillage, auquel je me suis livré sans miséricorde pour vos pauvres yeux, et sans penser à l'ennui qu'il doit vous causer? Excuserez-vous mon indiscrétion en faveur du plaisir que j'ai trouvé à vous entretenir? Pardonnez-moi, madame, ce premier accès: je serai plus circonspect, s'il m'est possible, une autre fois.

Mon frère aîné dit que, puisqu'on fait M. le comte de Clermont académicien, on devrait au moins faire d'Alembert prince du sang, et que cela serait plus juste et plus à propos.

LETTRE XXXVIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Mayac, 28 janvier 1754.

Je vous félicite, madame, du plaisir que vous avez de revoir M. de Formont et M. de Montesquieu : vous avez sans doute beaucoup de part à leur retour; car je sais l'attachement que le premier a pour vous; et l'autre m'a souvent dit avec sa naïveté et sa sincérité ordinaire : J'aime cette femme de tout mon cœur; elle me plaît, elle me divertit; il n'est pas possible de s'ennuyer un moment avec elle. S'il vous aime donc, madame, si vous le divertissez, il y a apparence qu'il vous divertit aussi, et que vous l'aimez, et le voyez souvent. Eh! qui n'aimerait pas cet homme, ce bon homme, ce grand homme, original dans ses ouvrages, dans son caractère, dans ses manières, et toujours ou digne d'admiration, ou admirable? J'aime aussi beaucoup M. de Formont : il joint, ce me semble, à beaucoup d'esprit une simplicité charmante, sans prétentions; celles des autres ne le

blessent ni ne l'incommodent ; il paraît à son aise avec toute le monde, et tout le monde y est avec lui. Quand je pense donc à vous premièrement, madame, et à tout ce que vous rassemblez chez vous, mesdames de Mirepoix, du Châtel, le président Hénault, MM. de Bulkley, d'Alembert, etc., j'enrage d'être à cent lieues de vous ; car je n'ai ni l'ambition, ni la vanité de César : j'aime mieux être le dernier, et seulement souffert dans la plus excellente compagnie, que d'être le premier et le plus considéré dans la mauvaise, et même dans la commune ; mais si je n'ose dire que je suis ici dans le premier cas, je puis au moins vous assurer que je ne suis pas dans le second : j'y trouve avec qui parler, rire et raisonner autant et plus que ne s'étendent les facultés de mon pauvre entendement, et l'exercice que je prétends lui donner. Il est vrai que nous ne traitons point les mêmes questions qu'on agite à Paris. Nous ignorons les démarches du gouvernement, du parlement, du châtelet, les querelles de l'Académie, etc. ; mais, madame, est-ce un si grand malheur ? A propos de cela, Julien est-il mort ? Il m'a bien averti que les ministres lui ont fait défendre d'écrire les nouvelles ; mais il m'avait promis de me mander celles qui regardent la santé de madame

du Châtel et de ses amis, et de continuer à m'envoyer le Mercure, auquel je comptais qu'il joindrait un almanach, suivant sa coutume. Or, les ministres ne peuvent pas s'opposer à cela ; car encore faut-il que nous sachions si ce sont les mêmes ; non s'ils sont les mêmes, nous ne sommes point en peine de cela, mais s'ils sont à la même place.

Je ne vous dis rien de mon retour, madame ; parce que je n'ai encore aucun projet arrêté sur cet article. Je puis seulement vous assurer qu'en quelque lieu que le sort m'arrête ou me conduise, je vous aimerai et vous respecterai partout, madame, et de tout mon cœur.

Voilà encore une lettre immense : je ravale pourtant mille choses que je voudrais vous dire, et dont je vous fais grace, pour ne pas trop vous aviser combien il est dangereux d'attaquer un provincial oisif, qui ne finirait jamais, s'il se laissait entièrement aller aux effusions de son cœur et à son babil, quand quelques marques de vos bontés viennent le réveiller. Il faut cependant que j'ajoute, madame, que j'ai l'honneur de vous envoyer un pâté, et que mon frère et madame de Nanthia vous présentent leurs très-humbles respects.

LETTRE XXXIX.

LE MÊME A LA MÊME.

Mayac, 27 février 1754.

Je serais, madame, bien ingrat et bien stupide, si je ne recevais pas avec beaucoup de reconnaissance et de plaisir les lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire. Je vous dirai plus, madame, j'y réponds sans peine. La crainte de me priver des témoignages que vous me donnez de la continuation de vos bontés, me guérit de ma paresse, et l'emporte aussi sur les réflexions que mon amour-propre devait m'engager à faire; ainsi, notre commerce durera tant que vous voudrez.

Je ne retournerai vraisemblablement à Paris que dans la belle saison. Je vous avoue même que, vieux et goutteux comme me voilà, et par conséquent peu agréable à la société, et parfaitement inutile, à tous égards, je pense souvent que je ferais très-sagement d'achever ici ma carrière; mais le désir de revoir les amis qui me restent à Paris, et l'opinion que j'ai de leur

indulgence en ma faveur, me soutiennent encore, et m'empêcheront apparemment de prendre résolument ce parti.

Le pauvre M. de Châtillon est donc mort! Si la fin de sa disgrace n'a pu prolonger ses jours, elle aura au moins commencé à lui faire sentir les joies du paradis, et je doute même qu'il ait imaginé de trouver rien de plus délicieux dans l'autre monde; car, pour un courtisan, le retour de la faveur a des attraits plus touchans que tout ce que nous promettent la loi et les prophètes.

Je suis fâché que l'état de la santé de M. d'Argenson exige de notre président des soins si assidus et si pénibles; mais il a raison, madame, de dire qu'il ne peut pas s'en dispenser. Il est en effet inoui que les ministres, tandis qu'ils sont en place, soient négligés de leurs amis : ils ont cet avantage, et tant d'agrémens d'ailleurs, qu'ils seraient trop heureux s'ils pouvaient obtenir le privilége que je leur souhaite, d'être exempts de la goutte et de la v.....

Je vous remercie très-humblement, madame, de la bonté que vous avez de faire mention de moi avec vos amis. Je les honore tous : il me semble que ce n'est qu'avec vous et avec eux qu'on goûte véritablement les délices de Paris,

et qu'on sent la supériorité de ce séjour sur tous les autres lieux du monde. Je ne me croirai donc bien heureux que lorsque j'aurai l'honneur de vous faire ma cour, et de vous assurer sans cesse, madame, de mon respect et de mon attachement.

LETTRE XL.

LE MÊME A LA MÊME.

Mayac, 27 juin 1754.

VOTRE dernière lettre, madame, m'a fait encore plus de plaisir que les autres : elle est plus longue ; elle remet sous mes yeux les allures et l'image de presque toutes les personnes qui composent votre société. Elle vous représente si parfaitement vous-même, qu'à tout moment je mourais d'envie de vous embrasser. Il faut pourtant, madame, passer légèrement, et ne pas faire semblant d'entendre quelques articles où vous me paraissez avoir toujours un peu le diable au corps, n'en déplaise à vos prétendues réticences. Je vous avertirai seulement qu'une personne comme vous qui a voulu être dévote et qui (soit dit sans reproches) n'a jamais pu le devenir, doit juger et parler des gens de Dieu avec modestie et révérence ; et qu'enfin votre pénétration sur leur compte et sur les sentimens qu'ils m'inspirent, est toujours en défaut.

Je ne suis pas surpris que madame de Mirepoix aime la cour : c'est son élément; et si je voulais représenter ce qu'est et ce que doit être une dame de la cour, je la dessinerais sur ce modèle. Nous la verrons donc marcher légèrement et avec dignité dans un chemin où les personnes dont ce n'est pas le métier broncheraient à chaque pas, se rendraient ridicules ou s'aviliraient, sans peut-être arriver à leur but. Elle aura toujours l'air d'être immédiatement la compagnie du maître, parce qu'elle est faite pour cela.

Le bien, madame, que vous dites aussi du prince, son frère, me fait beaucoup de plaisir. J'ai naturellement du goût pour lui; et si aux qualités que personne ne lui refuse, et aux agrémens qu'il a, il joint encore les vertus consciencieuses, il faut avouer que c'est un homme rare et très-accompli.

J'imagine que la maison que va prendre madame du Châtel, en la rapprochant de vous, cette facilité de vous voir, jointe aux autres convenances, réchauffera encore votre commerce. Est-il bien vrai, madame, qu'elle me fait quelquefois l'honneur de penser à moi ? Voilà encore une de ces amorces auxquelles ma modestie ne peut résister; car je désire avec passion d'avoir

quelque part à l'estime et à la bienveillance de madame du Châtel.

Que prétend madame de Betz, en se vouant au blanc? en est-elle là? est-ce le dernier remède qu'on lui a conseillé? Je serais, en vérité, bien fâché que les médecins n'en trouvassent pas de plus efficace; car c'est une très-bonne femme et que je regretterais beaucoup.

Le président Hénault fait, à mon sens, très-bien de beaucoup se remuer : ce mouvement est utile à sa santé; d'ailleurs il est sûr de marcher de *conquête en conquête*, et ceux qui ont, comme lui, le talent de s'accommoder de tout et de plaire à tout, ne doivent pas être insensibles aux louanges que méritent la facilité de leurs mœurs et la flexibilité de leur esprit. Mais je suis sûr qu'il revient toujours chez vous, madame, avec empressement, et que c'est là qu'il goûte le plus vivement ce qu'a de vrai la maxime que vous établissez : Qu'il faut changer de plaisirs et d'objets. Oui, madame, cela est bon pour quelqu'un qui a beaucoup de jambes et point d'humeurs; mais que feriez-vous d'un homme que la goutte rend si souvent impotent et refrogné? Nous verrons cela, s'il plait à Dieu, quelque jour; car n'imaginez pas que je renonce, tant que je respirerai, au dessein d'aller

vous faire ma cour. Mais je ne me consolerai point d'avoir manqué l'occasion de passer un été avec notre ami Formont : je partagerais de si bon cœur avec vous le plaisir que donnent sa compagnie, ses rires, ses bons mots! Je n'aurais pas été, entre vous et lui, un personnage inutile. N'est-ce donc rien que d'écouter avec intérêt, de goûter et de rire ?

Cette pauvre douairière sans douaire me fait pourtant pitié. Ah que vous allez trouver cela bien provincial! car l'usage de Paris est de ne point s'arrêter à l'objet principal, quand il est lamentable, et de tourner sa vue sur quelques accessoires, quelques circonstances plaisantes, et de finir toujours par rire de tout. Heureux pays! ce n'est point la misanthropie qui me dicte cette réflexion, c'est au contraire une raison de plus pour désirer de te revoir.

Ce n'est pas sans effort, et sans regret apparemment, que M. d'Alembert a quitté son cabinet, et surtout le vôtre, pour aller à Wesel. Cet acte de reconnaissance, qu'il doit au roi de Prusse, ne peut manquer de confirmer ce monarque dans les préjugés qu'il a déjà conçus en faveur de notre philosophe. Je souhaite qu'il lui donne de nouvelles marques de son estime et de sa bienveillance.

Voilà une lettre, je pourrais dire une brochure, qu'il faut pourtant finir : elle pourrait vous coûter plus à lire qu'elle ne m'a coûté à écrire; car je ne trouve rien de si doux et de si aisé que de causer avec vous, madame : on n'a besoin ni d'esprit ni d'imagination : il n'y a qu'à répondre ou qu'à suivre le texte intéressant que vous fournissez, et c'est encore plus naturellement, et par un mouvement qui part de mon cœur, que j'ai l'honneur de vous assurer que je vous aime passionnément et que je vous respecte infiniment.

LETTRE XLI.

LE MÊME A LA MÊME.

Mayac, 29 juillet 1755.

Je l'avais toujours bien ouï dire, madame, qu'il est très-agréable d'être loué par une personne d'esprit, et sur un article où elle est elle-même très-louable. Je vous remercie, madame, de m'avoir fait sentir ce plaisir. Je le trouve en effet délicieux; et c'est avec beaucoup de regret que je pense qu'il me rendrait ridicule, si je le goûtais avec confiance, et sans faire réflexion que je ne dois ce que vous me dites de flatteur qu'à l'excès de vos bontés pour moi.

Je suis très-fâché d'apprendre que M. de Formont est retourné en Normandie. Je conçois le chagrin que vous cause son éloignement, et combien un homme de si bonne compagnie, et si assidu à profiter de la vôtre, mérite que vous le regrettiez. Je le plains, lui, doublement de vous avoir quittée, et d'être rappelé par la maladie de sa mère. Dieu vous devait la conso-

lation que vous donnent les soins de mademoiselle de Lespinasse. Voltaire a très-bien dit que l'amitié multiplie notre être, et supplée à tous nos besoins.

Par mademoiselle de Lespinasse vous retrouvez des yeux; et, ce qui vous est encore plus nécessaire, madame, elle exerce la bonté et la sensibilité de votre cœur. Je me sais bon gré de l'opinion que j'ai d'abord conçue d'elle, et je vous supplie de continuer à me ménager quelque part à sa bienveillance.

Mon bailli m'a mandé la bonne fortune qu'il a eue de trouver M. d'Alembert à Wesel, et de le recevoir après à Vaillempont. J'étais bien sûr que le roi de Prusse, en le voyant, prendrait autant de goût pour sa personne qu'il en avait déjà pour ses ouvrages; mais je suis fâché que S. M., dans cette occasion, ait oublié que c'est au poids de l'or que les rois donnent aux philosophes qu'on mesure le cas qu'ils font de la philosophie. Nous serions, de notre part, des ingrats, si nous ne le récompensions pas de la constante préférence qu'il nous a donnée, et de la résistance qu'il a faite aux invitations du monarque.

Je crois, comme vous, madame, que le voisinage n'est pas un droit dont on doive abuser

avec madame du Châtel; mais vous avez tant d'autres titres auprès d'elle! son indépendance même doit tourner à votre profit. Vous aurez donc le plaisir de la voir souvent, et tout à la fois celui de sentir que c'est autant par son choix que par le vôtre. Il ne m'appartient pas d'avoir les mêmes prétentions que vous : je ne puis néanmoins m'empêcher de me réjouir, en imaginant que quand je serai, à Paris, logé si près d'elle, je pourrai lui rendre plus souvent mes respects; car j'ai au moins cela de commun avec vous, j'aime passionnément madame du Châtel, et j'ose aussi me flatter qu'elle a de l'amitié pour moi.

Mon goût et mes vœux pour madame de Mirepoix sont d'accord avec les vôtres. Il me semble qu'elle danse actuellement sur la corde; et, quoique je sois bien persuadé qu'elle ne perdra pas l'équilibre, j'ai beaucoup d'impatience de la voir dans une assiette plus tranquille, mais peut-être serait-elle moins à son aise. Les ames d'une certaine trempe ne jouissent jamais si heureusement d'elles-mêmes que dans l'agitation et le danger. Le grand Condé n'était de sang-froid qu'au milieu des batailles.

Quant à notre président, madame, c'est l'aide-de-camp général des ambitieux : il aime

à voir de près leurs passions, leurs manœuvres, leur gloire. C'est un spectacle très-digne des considérations d'un philosophe, assez sage pour ne pas entrer trop avant dans la mêlée, et si aimé et si considéré de tous les partis, qu'il est toujours sûr d'être bien traité des vainqueurs.

J'avais fait mon plan, moi, madame, de m'enfoncer dans une vie si obscure, que je pourrais désormais ne songer qu'à manger et à dormir sans souci; mais je m'aperçois que c'est un projet chimérique : il n'y a point d'asile sûr et inaccessible aux peines et aux chagrins. Me voilà aussi troublé par les procès de ma famille, que je l'étais par les miens. J'ai avec cela actuellement deux de mes frères malades, et il faut que je coure continuellement de l'un à l'autre.

En vérité, j'abuse de la permission. Je défie toute votre politesse et toute votre patience, de résister à l'ennui que doit vous causer l'excès de ma bavarderie. J'en rougis quand je pense que mademoiselle de Lespinasse va s'épuiser à lire tout ce barbouillage. Pardonnez-moi, mademoiselle, c'est la faute de madame, et en votre faveur je vais finir, sans écouter l'envie que je me sens de l'entretenir encore deux autres heures du respect et de l'attachement que j'ai pour elle.

Ah! il faut que je vous assure, madame, qu'en vérité vous vous trompez dans les jugemens que vous faites de l'abbé : il n'est retenu à Paris que par un maudit procès qu'il a contre ses moines. Si j'étais vindicatif, j'userais de représailles, et rirais à mon tour des ennuis qu'ils lui donnent, mais je n'en ai pas le courage, et je le plains surtout s'il ne lui laisse pas le temps de vous faire sa cour aussi souvent qu'il le désire.

LETTRE XLII.

M. DE BULKLEY A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

30 avril 1753.

Je vous demande mille pardons, madame, si je réponds si tard à la dernière lettre dont vous m'avez honoré, mais, outre que j'ai passé plusieurs jours à la campagne, j'ai été si occupé du funeste accident qui nous a enlevé ce pauvre lord Hide, qu'il ne m'a pas été possible d'écrire plus tôt. Vous aurez sûrement appris sa chute de cheval et même sa mort. Rien n'a pu le sauver : on lui a trouvé la table intérieure du crâne fêlée ; il en sortait même des esquilles et un épanchement de sang caillé sur le devant de la tête, dont il se plaignait le plus dans sa maladie, mais bien confusément, car il n'a presque point eu de connaissance, et il est mort sans souffrir, fort tranquillement. Je ne saurais vous exprimer à quel point j'en suis touché, et je le regretterai toute ma vie. Quelle cruelle destinée, madame, pour un homme de tant de mérite, de candeur et de toutes les vertus so-

ciales ! Personne ne pensait plus noblement, et ses talens étaient bien supérieurs à l'usage qu'il en a fait; mais la malheureuse qualité de son sang le rendait distrait et inquiet : il n'a jamais été heureux quatre heures de suite, et s'il avait vécu, il serait surement tombé dans le malheur de sa famille, par la seule crainte qu'il en avait. Voilà donc les Clarendon éteints ! Belle leçon pour les ambitieux et pour ceux qui travaillent pour leur postérité. Mais quittons un si triste sujet pour parler de vous, madame. J'espère que vous êtes bien rétablie de l'incommodité que vous avez eue à Lyon, et que les beaux jours vous mettront en état de faire gaîment le voyage de Paris, où vous êtes bien désirée. Je suis encore dans mon couvent; mais le mois d'octobre m'en chassera. Dieu sait où je pourrai me mettre à couvert; mais je serais très-fâché de quitter ce quartier où sont presque toutes mes connaissances, et où j'ai la commodité de vous faire plus souvent ma cour. Partout où je serai, ce sera pour moi l'objet le plus agréable, et de vous prouver de plus en plus, madame, le sincère respect et attachement avec lesquels j'aurai l'honneur de vous être dévoué toute ma vie.

LETTRE XLIII.

M. DE FORMONT A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Rouen, ce mardi.

Vous vous établissez donc à Seaux, madame, avec d'Alembert? Je suis fâché que madame de Staal n'y puisse être en tiers : vous trois en vaudriez bien d'autres; vos conversations n'auraient surement pas le tour de celles des Br.... Vous avez grande raison dans le jugement que vous en portez, ils sont toujours occupés à être fins, et les choses les plus rondes ils les rendent pointues par les paroles; ce qui, comme vous dites, est de très-mauvais goût, et de plus fort aisé. C'est le tour d'esprit du temps, et surtout de leur petite académie, où l'on regarde le siècle passé comme n'étant qu'à l'enfance de l'esprit. Madame de R... reviendrait aimable entre vos mains, parce que la nature l'a faite pour l'être, et qu'elle est assez bien née pour suivre de bons guides; mais elle n'a pas d'elle-même assez de lumières pour reconnaître le

mauvais. Je conçois que vous vous êtes laissé aller au premier mouvement; mais je ne comprends pas comme elle y a résisté. Il faut que ceci soit la suite de quelque grand système de conduite; car ce sont encore de grands philosophes en fait de conduite, comme il y a assez paru : quoi qu'il en soit, il faut attendre et très-tranquillement.

J'aurais été charmé de vous voir cette année : madame Formont s'en faisait une fête; mais si vos arrangemens ne s'ajustent pas avec ce voyage, il faut remettre ce plaisir à l'année prochaine, d'autant plus que, depuis quelque temps, mon beau-père ne va pas bien : je ne crois pas qu'il puisse aller bien loin, et si cela arrivait pendant notre voyage, ce serait un contre-temps. Adieu, madame. Je viens de me lever avec un soupçon de migraine : elle se confirme assez fortement, et je vais me renfermer dans mes quatre rideaux.

LETTRE XLIV.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, vendredi au soir.

J'aurais été charmé, madame, d'aller mardi à la cour pour vous faire la mienne; mais j'espère que ce qui est différé ne sera pas perdu, au moins pour moi. J'aurai un vrai plaisir de me trouver à Versailles, d'être un provincial, et de n'y être curieux que de vous : je braverai le trône et le plus superbe lieu du monde en faveur du mérite et de l'amitié. Voilà sans doute du beau style, et ce que je vous écris ressemblerait assez à des fadeurs, s'il ne vous était pas adressé. Si vous me connaissiez moins, vous n'en croiriez pas un mot; car vous ne respirez guère l'air où vous vivez : vous n'aimez à dire et à écouter que la vérité.

Dans le pays des complimens
Vous portez votre humeur sincère;
Au milieu des déguisemens,
Jamais votre langue n'altère
Le fond pur de vos sentimens :
Par le vrai seul, vous voulez plaire.

Vous l'embellissez d'agrémens,
De crainte que son ton sévère
N'effarouchât les courtisans;
Mais vous préférez le grand sens,
Qui, brillant peu, toujours éclaire,
A ces frivoles ornemens
Dont on enchante le vulgaire.

Le faux règne en tout à présent.
Si l'on veut louer, on encense;
La critique a le ton pédant;
Et quand on badine on offense:
Le goût, l'esprit, le cœur, tout ment.
L'œil n'aperçoit plus la nuance,
Qui, séparant chaque talent,
Par un seul trait borne souvent
D'un genre à l'autre la distance.

A l'Opéra, d'une cadence
On orne un tendre sentiment;
Melpomène a le tour brillant,
Et les successeurs de Térence
Font parler Thalie en pleurant.
Qui ne croirait que la nature
Eût au moins conservé l'amour?
Mais le faux air et l'imposture
Le bannissent de ce séjour.
On prend pour lui ce goût volage
Qui ne sait courir qu'aux plaisirs;
On parle, un coup-d'œil encourage,
Et, sans attendre les désirs,
L'amant jouit et se dégage.

Grands Dieux ! arbitres de nos jours,
Livrez-nous à notre ignorance,
Laissez-nous fuir les vains détours
Où guide une fausse éloquence,
Mais rendez-nous les vrais amours.

Aussitôt que je vous ai eu quittée, le hasard m'a fait avoir un billet de madame le Marchand : j'y ai vu jouer l'Auteur, et vous voyez bien que j'y ai gagné son mal. Je suis revenu à mon triste coin du feu, et j'ai cru que vous me permettriez de dissiper deux heures d'ennui par tout ce fatras qui ne vous ennuiera que quatre minutes. J'étais si bien en train, que cela n'aurait pas fini sitôt; mais j'ai eu pitié de vous : moquez-vous donc de moi et jetez-moi au feu. L'Auteur est ingénieux et neuf; mais il n'y a pas de ces foux-là. Je trouve, en général, aux comédies de Coipel que ses caractères sont chargés, et que son comique ne l'est pas assez. Leur jeu est d'un naturel admirable, mais si naturel, que le plaisir qui naît de l'imitation en diminue un peu. Vous serez encore de mardi en huit à Versailles, et je compte y aller vous voir.

Adieu, madame. Vous savez, etc.

LETTRE XLV.

LE MÊME A LA MÊME.

Rouen, 12 juillet.

Je reçois, madame, votre lettre dans le moment, et j'y réponds sur-le-champ : elle est fort noire, comme vous dites; mais je suis bien-aise que cette noirceur ne vienne pas de votre mauvaise santé. Les maladies de l'ame se guérissent souvent par un tour d'imagination, et toujours par le temps et l'habitude, qui apprivoisent tout. Pour le corps, il n'en est pas de même; car le temps est son plus cruel ennemi. Il est vrai que quand ce dernier est malade on travaille à le guérir, et que les maladies de l'esprit consistent en partie à se livrer à son mal et à ne pas vouloir chercher des remèdes; mais enfin on guérit tout seul, et, en parlant un peu extraordinairement, on peut dire que la jouissance du chagrin l'use, comme elle use le plaisir. Vous ne faites point assez d'usage des forces et des lumières de votre esprit; vous ne songez qu'à

vos pertes, sans penser aux ressources qui sont en votre pouvoir. Il faut tenir tête à ses ennemis, dissimuler avec de faux amis, et regarder les hommes comme une fausse monnaie, mais avec laquelle on ne laisse pas d'acheter de l'amusement et de la distraction. Je suis aussi troublé que vous lorsque je crains un malheur; mais quand il est arrivé, je me soumets à la nécessité, et je ne songe qu'à y remédier ou à ne le pas sentir; car il n'y a point de plus grande folie que.... d'être malheureux. C'est une perte irréparable que celle d'un ami de vingt ans, et c'est à cause qu'elle est irréparable qu'on doit s'évertuer et tâcher, non de la réparer, mais d'y suppléer. Vous me direz que tout cela se dit, s'écrit, mais reste court dans la pratique. Je soutiens que non, et qu'en s'imprimant fortement cette résolution dans l'esprit, on parvient à effacer les anciennes traces. Vous m'avez envoyé des jérémiades, je vous renvoie des sermons : l'un est aussi triste que l'autre. Au reste, vous avez bien raison de dire que vous seriez folle et injuste de ne pas compter sur moi : oui, madame, je vous serai attaché toujours, toujours, soyez-en sûre.

Rien ne prouve plus que M. D... ne trouve pas les procédés, que de ne vouloir pas entrer

en éclaircissemens. Je le crois un des hommes du monde le plus disposé à se servir de la fausse monnaie, s'il ne l'est pas à en faire.

J'ai reçu une lettre de M. de Stainville de Plombières avec force amitiés.

Adieu, madame, votre lettre m'a touché; j'espère que cela se passera.

LETTRE XLVI.

LE MÊME A LA MÊME.

Rouen, 4 décembre.

Non, madame, je n'ai point été paresseux; je ne vous ai point oubliée. Mais depuis quinze jours j'ai été sans cesse de ma campagne à Rouen pour une petite affaire; ensuite il a fallu déménager pour venir nous établir à Rouen, où je suis arrivé hier.

Je suis enchanté de l'élection de d'Alembert : il semble qu'il ne fallait que le montrer, et que c'était une chose faite. Cependant vous avez eu besoin de tous les talens que vous avez pour la négociation ; mais on n'est plus surpris quand on fait réflexion que vous aviez affaire à l'illustre, à la savante D. de Ch.... Après avoir eu le succès que chacun sait en Bretagne, elle s'est donnée en spectacle à la Normandie, où elle a acheté une terre : elle s'y est montrée fort grande dame, fort impertinente, et encore plus ce que vous savez. L'abbé de Boismont commence à trouver qu'il est bien plus aisé de prê-

cher un carème, que de faire long-temps sa cour à madame la duchesse. Il a senti le besoin de troupes auxiliaires; il a donc fait venir un chanoine de Rouen de ses amis, qui a été parfaitement bien reçu et *à bras ouverts :* il en est revenu avec une belle boîte. Celui-ci ne vise point au bel esprit; et si elle se donne des mouvemens en sa faveur, ce ne sera point pour le faire entrer à l'Académie. Voilà ce que j'ai appris du public, son confident ordinaire.

Puisque d'Alembert est bien-aise d'être de l'Académie, il faut qu'il fasse à présent des ouvrages intelligibles au vulgaire. Il a assez travaillé pour être admiré des calculateurs : il est temps qu'il songe à plaire aux ignorans aimables, pour qui il est fait autant que pour les autres. Je lui ai écrit aujourd'hui, et j'écrirai demain au président.

LETTRE XLVII.

LE MÊME A LA MÊME.

Rouen, 29 décembre.

Oui, madame, je serai très-sincère en vous disant que le discours de d'Alembert mérite le succès qu'il a eu. Son morceau sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier est très-beau. Il évite, autant qu'il est possible, ces lieux communs dont on ne se lasse point, depuis quatre-vingts ans, de lasser le public; il va droit et vite à ce qu'il faut dire. Mais ce qui me charme, c'est son ton fier et mutin. A la face du public et de la cour, il prêche la tolérance, et contre les inquisiteurs des incrédules; il parle contre les procédés lâches et les basses intrigues des gens de lettres, en présence des donneurs de boules noires; il peint l'éloquence comme un sentiment profond du vrai et du grand, aux yeux de tous les faiseurs d'épigrammes dont l'Académie est farcie; et enfin, pour marquer sa reconnaissance à l'Académie, il dit qu'il a tant de choses

à dire, qu'il ne lui dira rien. Je ne sais point à quoi la menue critique s'attachera ; peut-être aux transitions, qui sont brusques. Il faudra la laisser faire; mais tous les gens de goût conviendront, à ce que je crois, que dans ce discours la raison parle sa vraie langue, c'est-à-dire avec vérité.

LETTRE XLVIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Rouen, 17 juin.

Vous m'avez fait un plaisir inexprimable, madame, en ayant eu la bonté de m'apprendre sur-le-champ la pension de d'Alembert. Je serais charmé de voir les lettres et les réponses. J'aime à voir tout ce qui vient de lui et qui a rapport à lui; car c'est toujours une raison de plus pour l'aimer. Je serais bien fâché, comme vous, s'il prenait fantaisie à la cour d'avoir la dignité d'ordonner qu'il refusât cette pension; mais, si j'étais le roi, pour m'apprendre à m'en aviser le premier, je défendrais de la recevoir, et j'en donnerais une double.

Je suis ravi que vous vous soyez si bien divertie à votre dernier mercredi : cela prouve que votre santé va bien. Vous n'aviez pas besoin de moi à un pareil souper; mais moi et bien d'autres auraient grand besoin d'en trouver quelquefois qui y ressemblassent. Au reste

je suis bien déchu de ma gloire pour la santé : en moins de huit jours j'ai eu deux migraines; la dernière a été une des plus fortes que j'aie eues depuis un an. L'appétit ne va point. Je vais reprendre les eaux de Cauteret. Comme je n'ai pas eu trop de confiance dans la prospérité, ainsi je ne me décourage pas : tout cela se remettra.

Permettez-moi de faire mille remercîmens ici à madame de Clermont (1), de la bonté qu'elle a de se souvenir de moi. Je lui demande, un mercredi par mois, de se rappeler que je suis encore au monde, et je lui promets de penser qu'elle en est l'ornement, tous les jours de ma vie.

Madame de Mirepoix était donc de semaine, puisqu'elle n'était point là ? M. de Beaukley est-il à Calais ? vous écrit-il souvent? Faites-lui mention de moi. Permettez-moi de faire ici un petit mot à d'Alembert. Qu'est-ce donc que cette nouvelle péronnelle ?

« Madame du Deffand, mon cher ami, vous montrera ce que je pense et ce que je sens sur la pension que vous accorde le roi de Prusse.

(1) Depuis princesse de Beauveau.

Tant que vous recevrez ses pensions à Paris, je serai bien content de lui et de vous. Madame du Deffand vous fait une très-mauvaise querelle sur ce que vous me parlez des succès de M. l'abbé de Canaye auprès d'elle, sans dire un mot des siens auprès de lui : cela n'allait-il pas sans dire? et n'aurait-ce pas été me traiter trop en provincial, que de se croire obligé de m'en informer? Si elle avait bien rencontré, en trouvant que je ressemble un peu à l'abbé de Canaye, tout le bon marché est de mon côté. Quand ce ne serait que ce bon rapport, cela me fait espérer que vous continuerez à m'aimer un peu. Adieu. Vous avez beau être un grand homme que les Salomon du nord viennent chercher, je ne vous en aimerai pas moins familièrement. Vous avez beau être un chat moral, un chat sauvage, si l'on veut, un chat-huant, je ne vous en aimerai pas moins tendrement. »

LETTRE XLIX.

M. DE FORMONT A M. D'ALEMBERT.

4 décembre.

Sous prétexte que vous êtes un des premiers hommes de l'Europe, vous vous donnez donc les airs, monsieur, de l'emporter sur un Normand, sur notre Bourdaloue? Vous vous imaginez qu'il n'y a qu'à se présenter à l'Académie pour y être admis; mais il faudrait pour cela qu'il n'y eût pas de duchesse de Chaulnes au monde. Apprenez que, malgré tous vos talens, vous n'auriez pas été reçu seulement à sa cour. Elle pense peut-être qu'il vous en manque quelques-uns qu'elle regarde comme indispensables à un grand homme. Elle a dit que vous n'étiez qu'un enfant : on entend cela; elle croit que, même dans un sérail, vous traîneriez une éternelle enfance. Je ne le crois pas, au moins; et je suis persuadé que vous vous tirerez toujours très-bien de ce que vous entreprendrez, même du compliment que vous allez faire à l'Académie : ce qui me paraît une opération encore plus dif-

ficile que celle de contenter une duchesse. Et ces six boules noires? qui sont ces gens-là? Six dévots apparemment, à qui les philosophes font peur : comme si Newton n'avait pas commenté l'Apocalypse, et Locke l'Epître aux Galates! Le pauvre Trublet va donc retourner à Saint-Malo? Jamais de l'Académie, toujours archidiacre: voilà assurément de quoi empoisonner la vie; et c'est là le cas du refrein de madame du Deffand.

Sérieusement, mon cher ami, je suis ravi qu'on vous ait rendu justice. Je suis fâché, pour l'Académie et pour la nation, que vous n'ayez pas été élu par acclamation; mais celle de toute la France et de toute l'Europe vous en récompensera bien. Je vous embrasse mille et mille fois.

LETTRE L.

Mme DE STAAL A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Sorel, samedi 20 juillet 1747.

Je lus avant-hier votre lettre, ma reine, à S. A. Elle était dans un accès de frayeur du tonnerre, qui ne fit pas valoir vos galanteries. J'aurai soin une autre fois de ne vous pas exposer à l'orage. Nous nagions ces jours passés dans la joie, nous nageons à présent dans la pluie. Nos idées, devenues douces et agréables, vont reprendre toute leur noirceur. Pardessus cela est arrivé, depuis deux jours, à notre princesse un rhume avec de la fièvre : ce nonobstant et malgré le temps diabolique, la promenade va toujours son train. Il semble que la Providence prenne soin de construire pour les princes des corps à l'usage de leurs fantaisies, sans quoi ils ne pourraient attraper âge d'homme. Je suis réduite, comme vous voyez, ma reine, à vous entretenir du beau temps et de la pluie; mais que faire de tout ce que nous avons ici? Une Riberac, trois Castelanne, deux Caderousse,

deux Malezieux, un Villeneuve et sa femme, puis les gens de la maison. Vous tireriez peut-être quelque chose de tout cela : pour moi, les bras me tombent, et je ne trouve rien à ramasser. Je fis pourtant, ces jours passés, une promenade avec Gruchet, qui me dit grossièrement des choses assez fines : cela me fit remarquer combien les moins clairvoyans pénètrent avant dans le caractère de leurs maîtres.

Nous avons appris avant-hier la mort du chevalier de Belle-Isle. J'ai peur que cet accident ne soit fort nuisible aux affaires d'Italie. Je ne sais ce que sera le maréchal sans son frère. Je suis ravie que le neveu du président soit sauvé : je le regarde comme tel, puisqu'on a trouvé la balle. Parlez-lui de moi et à M. de Cereste le plus souvent que vous pourrez. J'aime à être en bonne compagnie : c'est une façon de m'y mettre.

Qu'est-ce qui retarde votre voyage de Montmorency? Je me flatte que cela n'a pas rapport à votre santé, dont vous ne dites rien. Si vous trouvez l'occasion, lorsque vous y serez, de dire aux du Châtel combien j'ai été touchée de leur malheur, vous me ferez plaisir. Je me proposais de tâcher de les voir dans mon voyage manqué de Gennevilliers.

Madame de Saint-Maur est fort aise que vous vous souveniez d'elle : elle vous dit cent choses, toutes mieux les unes que les autres. Elle prospère toujours au cavagnole; mais sa faveur est en raison inverse de son gain.

En dépit d'un troisième orage plus violent que les deux précédens, nous arrivons d'une chasse : nous avons essuyé la bordée au beau milieu de la forêt. J'espérais éviter, comme à l'ordinaire, cette belle partie; mais on a adroitement tiré parti des raisons que j'avais alléguées pour m'en dispenser ; ce qui m'a mis hors d'état de reculer. C'est dommage qu'un art si ingénieux soit employé à désoler les gens.

Dimanche 30.

Je reçois dans ce moment vos deux lettres, ma reine. Me voilà bien dédommagée de n'en avoir pas eu assez tôt; mais je vous prie de n'avoir nul égard à mes plaintes, et de vous laisser aller à la paresse quand elle s'empare de vous. J'aime vos lettres passionnément, mais je ne veux pas qu'il vous en coûte rien pour m'écrire. Le récit de votre conversation m'a fort divertie, et vos réflexions sur la vanité sont excellentes. Quant à ce que vous dites sur les distributions de la fortune, je vous renvoie

à Pope, qui, me semble, apaise tous les murmures sur ce sujet, disant que celui qui sème des vertus ne doit pas recueillir du froment. Par les détails qui nous sont venus de l'affaire d'Italie, elle me paraît des plus fâcheuses et témérairement entreprise.

J'ai lu à S. A. S. ce qui la regarde dans votre lettre. Elle vous sera fort obligée de bien solliciter l'affaire qui l'intéresse. Elle n'a plus de fièvre, mais elle est toujours fort enrhumée; elle est bien-aise que son avis sur Gaurik ait des sectateurs de distinction: Elle a enfin achevé la pièce, et la trouve excellente. Ne lui écrirez-vous pas directement un de ces jours? Il me semble que cela est à propos.

Adieu, ma reine. Si j'avais quelque chose de bon à dire, je vous sacrifierais mon dîner; mais ce qui se présente à mon esprit est encore plus insipide que ce que je vais manger. Je perds toute idée quand je n'ai pas le temps à moi, mais non pas les sentimens; car je vois, ma reine, que je vous aime beaucoup.

LETTRE LI.

LA MÊME A LA MÊME.

1747.

S. A. S. m'ordonne de vous dire, ma reine, que puisque vous lui défendez de vous écrire elle-même, et que vous la menacez, qui pis est, de ne lui plus écrire, elle me charge pour cette fois-ci de vous répondre; ce qu'elle ne pourrait faire qu'avec peine, étant véritablement malade d'un gros rhume qui lui donne, les nuits, un peu de fièvre, et, le jour, un grand accablement. Elle est infiniment sensible aux marques d'amitié que vous lui donnez, et très-éloignée de vous oublier. Elle désire passionnément que vous puissiez venir à Anet, et vous assure que rien ne lui peut faire autant de plaisir. Elle est tout-à-fait fâchée de ne pouvoir à présent vous donner sa loge : elle est engagée pour quatre vendredis de suite; dès qu'elle sera libre, vous l'aurez. Au surplus, madame vous prie, ma reine, pour que rien ne diminue le plaisir que

lui font vos lettres, de lui écrire sur du papier non lustré; elles n'ont pas besoin de cette grace extérieure; elles en ont assez par elles-mêmes, pour se passer d'ornemens étrangers.

Ma commission faite, je vais à présent, ma reine, vous parler pour moi. Je regrette encore, plus que vous ne pouvez faire, notre séjour de Seaux. Ce que j'ai ici n'est pas propre à m'en dédommager : il n'y a que peu de jours que je commence à y dormir, par la généreuse action de Jeanneton, qui de la moitié de son grabat a fortifié le mien. Je m'y suis opposée, comme vous croyez bien, de toutes mes forces; mais elle l'a emporté : ce qui me fait voir que sa vertu surpasse de beaucoup la mienne.

Dites-moi donc pourquoi les du Châtel sont moins bien avec vous? Je suis très-fâchée que vous manquiez d'amusemens : c'est un médicament nécessaire à la santé; notre princesse le pense bien; car étant véritablement malade, elle va sans fin, sans cesse, quelque temps qu'il fasse. Au demeurant, elle me traite si excessivement bien, que j'aurais mauvaise grace de critiquer ce que j'approuve moins que sa conduite à mon égard. Je suis même dans les exercices de pénitence, qui me font faire des chansons, pour réparer le passé, et surtout la mau-

vaise humeur que je n'ai pu contenir les premiers jours.

Je suis transportée de joie que vous soyez réconciliée avec votre appartement de Saint-Joseph. Je ne craignais rien tant que votre déplaisance dans un lieu que vous n'auriez pu aisément abandonner. Il est fâcheux qu'il vous en coûte tant, mais rien n'est si nécessaire, surtout quand on est beaucoup chez soi, que d'y être commodément et agréablement.

Je suis ravie du projet que vous faites de venir passer un mois avec nous à Seaux : je ne doute pas que vous n'ayez l'appartement que vous souhaitez; mais je crois qu'il vaut mieux n'en parler qu'un peu avant le temps d'y venir, pour ne pas laisser diminuer la chaleur du plaisir qu'on se fera de vous avoir. C'est bien de cette sorte que je pourrai mettre à profit tous les momens pour vous voir: je vais par ce joli point de vue dénoircir les objets qui m'approchent. Je voudrais bien aussi, ma reine, que vous puissiez faire un tour à Anet. Faites donc accoucher cette grande la Guiche avant terme, s'il se peut; car j'ai bien de l'impatience de vous voir. Aurez-vous un voyage de champs avec notre grande dame, qui croît toujours? Il n'y a rien de pis quand on a déjà plus que la

stature ordinaire, il me semble que vous seriez mieux avec nous.

Je me garderai bien de dire que vous avez fait connaissance avec madame la duchesse de Modène; tout serait perdu : la duchesse vous a trop sacrifié à sa vanité, et perdra par son indiscrétion ce renouvellement de telle partie.

Le secret de la du Châtelet est éventé, mais on ne fera pas semblant de l'avoir découvert. Elle voulait faire jouer ici le petit Boursault, le jour de Saint-Louis, impromptu; et pour que tout fût prêt, elle était convenue avec Vanture de faire transcrire les rôles et de les lui envoyer. Ledit Vanture, peu pécunieux, est fort prudent, et considère qu'un tel paquet, par la poste, serait sa ruine. Il a fait demander, par Gaya, que certains papiers qui devaient lui être envoyés, fussent mis sous l'enveloppe de S. A. S., ce qu'elle a accordé sans information; mais le paquet étant arrivé, et le souvenir de la demande perdu, ces deux enveloppes ont été déchirées, et tout mis au jour. Cependant on ne pouvait comprendre le fond de ce mystère, que j'ai été obligé d'éclaircir, n'y ayant plus rien à ménager que la contenance de surprise qu'on se promet d'observer. La seconde enveloppe recachetée, le paquet a été remis secrè-

tement à Vanture, qui s'applaudit d'avoir si heureusement concilié l'honnête et l'utile.

Je suis folle, ma reine, de me crever les yeux pour vous conter une aussi plate histoire : en reconnaissance d'un si grand service, songez à me procurer un secrétaire. Je suis surprise que Voltaire ait donné au public ses vers sur la dernière bataille. Comment n'a-t-il pas senti qu'ils sont indignes de lui? Mais puisqu'il ne sent pas combien ces procédés le déshonorent, que peut-il sentir ? Je suis effrayée du long séjour qu'ils doivent faire ici.

Je m'étais bien trompée sur la guérison de M. d'Aubeterre : je suis très-fâchée que le président le perde. Je regrette aussi M. de Brienne, ne fût-ce que pour son courage, digne d'un Lacédémonien. On nous avait déjà mandé sa belle action.

Je n'ai rien de vous aujourd'hui, ma reine, et n'en pourrai rien avoir que dimanche. Je ne m'en plains pas; mais c'est un grand plaisir qui me manque : pensez du moins à moi qui pense si bien à vous.

LETTRE LII.

LA MÊME A LA MÊME.

Sorel, samedi 5 août 1747.

J'ESPÈRE que j'aurai demain de vos nouvelles, ma reine, et je manquerai peut-être de temps pour vous écrire; car c'est le jour de notre départ : et quoique ce voyage ne soit pas long, c'est toujours une transplantation et de nouveaux arrangemens. Sorel est bon à faire désirer Anet : aussi y vais-je avec grand plaisir. Ceci est pourtant un des jolis lieux du monde : rien n'est plus gai, plus riant que sa situation, mais rien n'est plus morne et plus triste que les habitans. La dame du château en est à désirer quelque pointe de tracasserie, pour réveiller la compagnie. Nous ferons ce soir un grand souper maigre sans poisson : cela ne sera pas plus plaisant que le reste. Enfin, depuis quinze jours que nous sommes ici, il ne s'y est passé aucune chose ni tragique ni comique dont j'aie pu vous faire part. J'ai pensé vous mander le mal de

gorge de M. Dumont (1), comme l'évènement le plus remarquable. Il voulait se faire saigner, madame ne le voulait pas. Les pleurs de sa femme, l'émotion de l'assemblée, la requête pour avoir M. Bouteille mise au néant, les mesures prises, et manquées, pour, à son défaut, introduire secrètement M. André; les plaintes d'une part, les dissertations de l'autre, tout cela s'était merveilleusement étendu dans le vide. Enfin, Dumont est guéri malgré lui sans faire de remèdes, et en est tout-à-fait humilié. Je me flatte que le séjour d'Anet, où nous aurons beaucoup de monde, pourra fournir des incidens un peu plus intéressans que celui-ci.

J'ai eu un accès de fièvre avant-hier; j'ai résisté à l'insinuation de prendre du quinquina dès le premier jour : je saurai ce soir si j'ai bien ou mal fait, je vous le dirai demain.

Du 6.

Je ne reçois que dans ce moment votre lettre du 2. Voyez la jolie poste, ma reine, et combien cela fait languir le commerce! Nous ne serons pas mieux à cet égard à Anet, où nous serons dans quelques heures. La pluie nous a quittés, la

---

(1) Valet de chambre de madame du Maine.

fièvre ne m'est pas revenue. Tout va assez bien, hors la santé de la princesse, qui est toujours fort enrhumée, et n'en fait ni plus ni moins.

Il me semble que de la façon dont du Châtel vous a écrit, vous n'avez rien à attendre de plus pour aller chez lui; il peut même s'étonner que, n'ayant rien qui vous retienne, vous différiez si long-temps, et prendre sujet de là de ne vous pas presser davantage. Ne vous laissez point abîmer dans l'ennui : j'ai cru long-temps qu'il naissait de la crainte; mais je commence à croire qu'elle en sauve plus qu'elle n'en donne : sa véritable source est l'habitude d'une vie agréable qui s'est rendue nécessaire; la mienne, toujours exempte de plaisir, me le fait trouver si étranger, que je ne songe pas à lui.

La du Châtelet m'avait déjà communiqué son projet : je crois qu'elle parviendra à jouer son opéra; mais point de récidive.

Il y a long-temps que j'ai partagé, comme vous, le monde en foux et en sots; mais gardons-nous de prétendre le privilége exclusif : si nous ne pouvons voir notre folie, soyons assez sages pour la supposer.

Je vois, par ce que vous me marquez de mon petit écrit, qu'il est impossible de faire voir aux autres comme nous voyons nous-mêmes; il

n'en est pas des yeux de l'esprit, comme de ceux du corps. Je n'entreprendrai donc pas de vous persuader ce que je pense; mais je vous dirai encore un mot sur cela à mon premier loisir. Avez-vous montré au président cette brochure? Elle pourrait lui plaire plus qu'à vous; je serais bien-aise de savoir ce qu'il en pense.

Nous avons, ce soir, la duchesse. Je n'en attends pas le moindre avantage; quelques devoirs à lui rendre qui me seront à charge, et puis c'est tout. J'en ai reçu des lettres tous les jours de poste pour savoir des nouvelles de S. A. S. Il a fallu y répondre; cela m'a désolée. Il y a des gens dont la bonne et la mauvaise humeur sont également incommodes. J'ai été ici à l'abri de toute société; cela m'a fait supporter les autres inconvéniens qui s'y trouvent: les commodités nécessaires me font désirer Anet; mais j'y jouirai moins de cette douceur. A propos de commodités, je suis bien fâchée que les vôtres vous coûtent cher: il en résulte un autre malaise. On me coupe la parole. Adieu, ma reine.

LETTRE LIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, mardi 15 août 1747.

Votre lettre du 11, ma reine, que je reçois aujourd'hui, j'aurais dû l'avoir dimanche. J'aurais écrit si j'avais eu à répondre; je n'ai de moi-même pu rien fournir : le chaud qui m'accable, l'uniformité qui ne réveille pas, tout cela m'a laissée dans l'engourdissement. Voilà un peu de nouveauté. Madame de Saint-Pierre arriva hier; elle me dit la velléité que vous avez eue de venir avec elle. Mon premier mouvement a été le regret de l'inexécution. Je me suis apaisée quand j'ai vu que n'ayant pas votre retraite assurée, en cas de malaise ou de déplaisance, vous auriez pu être désespérée. Je ne veux point acheter mon plaisir de votre peine, pas même celui d'avoir de vos nouvelles; mais si l'Assay peut venir, venez, ma reine, avec lui : vous saurez comment vous en aller.

Madame du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdus

de vue, parurent hier, sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est des lits qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avait offert son logement pour les cas pressans, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit elle l'avait fait elle-même, faute de gens, et avait trouvé un défaut de.... dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois, qui s'en va un de ces jours. Il est venu ici en même temps que nous avec sa fille et sa belle-fille : l'une est jolie, l'autre laide et triste. Il a chassé avec ses chiens un chevreuil et pris un faon de biche : voilà tout ce qui

se peut tirer de là. Nos nouveaux hôtes fourniront plus abondamment : ils vont faire répéter leur comédie; c'est Vanture qui fait le comte de Boursoufflé : on ne dira pas que ce soient des armes parlantes, non plus que madame du Châtelet faisant mademoiselle de la Cochonnière, qui devrait être grosse et courte. Voilà assez parlé d'eux pour aujourd'hui. Venons à vous, ma reine : j'approuve fort le parti que vous avez pris d'écrire aux du Châtel; leur réponse vous décidera nettement sur votre voyage. Je suis épouvantée de tous ceux du président : qu'il ne consulte pas le médecin de M. de Pourceaugnac, il augurerait mal de l'inquiétude de changer de place.

Je suis fort fâchée que vous ne vous portiez pas bien : la méthode des indigestions accumulées me semble pernicieuse, et je pense, ma reine, que vous ferez beaucoup mieux de conserver vos forces, que de prêter des graces à votre fauteuil. Vous avez écrit une lettre à notre princesse, dont elle est fort contente. Je crois que vous aurez la loge dans ses vacances, mais je n'ai pas encore la commission de vous le mander. Ce qui m'est bien recommandé, c'est de vous prier, en cas que vous voyiez jour à venir ici, d'en avertir d'avance, afin qu'on puisse

vous bien loger : vous êtes extrêmement désirée, et l'on veut que vous soyez bien.

J'ai beaucoup ouï parler des tracasseries de l'armée; mais je ne suis pas moins persuadée que vous que le ministre s'en tirera bien. L'homme d'esprit a beau jeu vis-à-vis des sots. Qu'il ait des ennemis, cela est attaché aux grandes places et suit toujours ceux qui les occupent. J'aime le bien des choses, et suis très-fâchée de cette mésintelligence, qui y nuit infiniment; j'ai peur que ce malheur soit moins grand que le cavagnole, instrument de discorde entre les esprits que vous aviez si bien raccordés. O ma reine! que les hommes et leurs femelles sont de plaisans animaux! Je ris de leurs manœuvres le jour que j'ai bien dormi; quand le sommeil me manque, je suis prête à les assommer. Cette variété de mes dispositions me fait voir que je ne dégénère pas de mon espèce. Moquons-nous des autres, et qu'ils se moquent de nous, c'est bien fait de toute part.

Mercredi.

La soirée d'hier fut orageuse. La duchesse apostrophée par Gaya, au cavagnole, fut douce comme un mouton. La paix que vous avez rétablie sera plus solide que je ne pensais. Tra-

vaillez, ma reine, à celle des puissances belligérantes, puisque vous avez la main si bonne : on en sera quitte, en effet, de la part de ladite duchesse, pour les importunités courantes, dont vous faites une exacte énumération. L'altesse en a beaucoup ri ; mais l'altercation susmentionnée l'avait replongée ce matin dans la détresse. Je lui ai fait observer la sérénité de l'air, cela en a remis dans son ame : elle est à la promenade en plein soleil, et tout va bien dans le moment présent.

Nos revenans ne se montrent point de jour, ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui ; l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton ; ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. Voici bien pis, l'apparition de ce soir a produit une déclamation véhémente contre la licence de se choisir des tableaux au cavagnole ; cela a été poussé sur un ton qui nous est tout-à-fait inoui, et soutenu avec une modération non moins surprenante : mais ce qui ne se peut endurer, ma reine, c'est l'excès de ma bavarderie. Je vous fais pourtant grace de ma métaphysique. Pour

répondre sur cet article, il faudrait que je susse plus nettement ce que vous entendez par la nature, par démontrer. Ce qui sert de principe et de règle de conduite n'est pas au rang des choses démontrées, à ce qu'il me semble, et n'en est pas moins d'usage. Adieu, ma reine, en voilà beaucoup trop.

LETTRE XLIV.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, 20 août 1747.

Vous ne vous portez pas bien, vous menez une vie triste, cela me fâche, ma reine. J'ai envie que vous fassiez votre voyage de Montmorency; quoique cela ne soit pas gai, c'est toujours une diversion : elle ne manque pas ici à nos ennuis : c'est le flux et reflux qui emporte nos compagnies et nous en ramène d'autres; les Maillebois, les Villeneuve sont partis; est arrivée madame du Four, exprès pour jouer le rôle de madame Barbe, gouvernante de mademoiselle de la Cochonnière, et, je crois, en même temps servante de basse-cour du baron de la Cochonnière. Voilà le nom que vous n'avez pu lire. Je crois en effet, ma reine, que vous avez bien de la peine à me déchiffrer. Nous attendons demain les Estillac, au nombre de quatre, car madame de Vaugué et M. de Menou en sont. Madame de Valbelle nous est aussi arrivée; la Malause s'est promise pour

demain. Le cousin Soquence, aussi fier chasseur que Nemrod, n'est pas encore venu, et toutes nos chasses sont sans succès. La duchesse parle d'aller à Navarre, et ne peut s'y résoudre : M. de Bouillon la presse, dit-elle ; si elle y va, elle n'y sera guère : c'est un prodige de douceur et de complaisance, elle ne manque pas une promenade. La pauvre Saint-Pierre, mangée de goutte, souffrant le martyre, s'y traîne tant qu'elle peut, mais non pas avec moi, qui ne vais pas sur terre, et semble un hidrophobe quand je suis sur l'eau.

Madame du Châtelet est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi ; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes : c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle pré-

fère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galans, qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée.

Je suis ravie que vous soyez plus tranquille pour votre appartement ; je voudrais bien plus encore que vous le fussiez sur votre santé. Vous êtes trop bonne d'avoir été en peine de la mienne : soyez sûre, ma reine, qu'il mourrait plutôt un bon chien de berger.

S. A. S., que vous n'avez pas voulu qui vous écrivît elle-même, me charge de vous dire des choses fort tendres de sa part, et surtout combien elle désire vous voir. Que j'ai d'impatience, ma reine, que cette femme accouche heureusement, que l'Assay puisse vous amener, et que nous vous ayons au moins quelques jours avec nous !

J'ai distribué vos complimens en partie, j'acheverai ; ils ont été reçus avec grace et reconnaissance. Si vous n'êtes pas contente de tous vos amis, je suis fort aise, ma reine, qu'il y en ait au moins quelques-uns qui fassent bien. Pour ceux qu'on ne peut attraper qu'en volant, c'est bien fait de se consoler quand on les manque, et de ne pas gâter sa physionomie.

Je garde vos lettres, ma reine, non pour disputer, mais pour me régayer au besoin. Croyez-moi très-persuadée que vous entendez parfaitement tout ce que vous voulez entendre, et si vous jouez aux échecs comme aux dez, c'est que le jeu ne vous plaît pas. Adieu, ma reine, portez-vous bien, amusez-vous, pensez à moi, et soyez sûre que je vous le rends au centuple.

LETTRE LV.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, 24 août 1747.

J'espérais quelque chose de vous aujourd'hui, ma reine! je n'ai rien. Je vous crois à Montmorency; vous n'aurez aussi presque rien de moi, car le temps me manque. Vous saurez seulement que nos deux ombres, croquées par M. de Richelieu, disparaîtront demain; il ne peut aller à Gênes sans les avoir consultées : rien n'est si pressant. La comédie qu'on ne devait voir que demain sera vue aujourd'hui, pour hâter le départ. Je vous rendrai compte du spectacle et des dernières circonstances du séjour; mais, je vous prie, ne laissez pas traîner mes lettres sur votre cheminée. Madame la duchesse du Maine en a écrit une très-pressante à l'Assay pour l'engager à venir ici avec vous tout le plus tôt qu'il pourra. Dieu veuille que cela se puisse bien vite, car j'ai grande envie de vous voir, ma reine!

LETTRE LVI.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, dimanche 27 août 1747.

Je reçois dans le moment votre lettre du 23, ma reine. Je suis extrêmement fâchée que vous ayez encore eu votre accident. Je veux toujours me flatter que vous en êtes quitte, et je vois avec chagrin que je me suis trompée; cependant je suis fort aise que vous n'ayez pas souffert.

J'ai été interrompue pour descendre. Je viens de faire vos remercîmens à S. A. S. de la loge; elle m'a montré une lettre du président, dont elle est fort contente, fort fâchée en même temps que vous ayez été malade. Elle pense, comme moi, que cet accident passé vous met en sureté pour un temps que vous devriez prendre pour nous venir voir; mais l'Assay, les couches de madame de la Guiche! c'est la mer à boire. Ne pourriez-vous point engager le président, qui chemine si volontiers, à faire ici une course légère et à vous y amener? Cela serait

charmant; faites-y tout ce qui se pourra : on ne peut être plus désiré que vous l'êtes.

Je vous ai mandé jeudi que nos du Châtelet partaient le lendemain, et que la pièce se jouait le soir : tout cela s'est fait. Je ne puis vous rendre Boursoufflé que mincement. Mademoiselle de la Cochonnière a si parfaitement exécuté l'extravagance de son rôle, que j'y ai pris un vrai plaisir. Mais Vanture n'a mis que sa propre fatuité au personnage de Boursoufflé, qui demandait au-delà; il a joué naturellement dans une pièce où tout doit être aussi forcé que le sujet. Pâris a joué en honnête homme le rôle de Maraudin, dont le nom exprime le caractère. Motel a bien fait le baron de la Cochonniere, Destillac un chevalier, Duplessis un valet. Tout cela n'a pas mal été, et l'on peut dire que cette farce a été bien rendue ; l'auteur l'a anoblie d'un prologue qu'il a joué lui-même et très-bien avec notre Dutour, qui, sans cette action brillante, ne pouvait digérer d'être madame Barbe; elle n'a pu se soumettre à la simplicité d'habillement qu'exigeait son rôle, non plus que la principale actrice, qui, préférant les intérêts de sa figure à ceux de la pièce, a paru sur le théâtre avec tout l'éclat et l'élégante parure d'une dame de la cour : elle a eu sur ce

point maille à partie avec Voltaire; mais c'est la souveraine, et lui l'esclave. Je suis très-fâchée de leur départ, quoiqu'excédée de ses diverses volontés dont elle m'avait remis l'exécution.

Le plaisir de faire rire d'aussi honnêtes gens que ceux que vous me marquez s'être divertis de mes lettres, me ferait encore supporter cette onéreuse charge; mais voilà la scène finie et mes récits terminés. Il y a bien encore de leur part quelques ridicules éparpillés que je pourrai vous ramasser au premier moment de loisir; pour aujourd'hui je ne puis aller plus loin.

Adieu, reine; je vous prie de vous guérir parfaitement et de me mander avec la plus grande exactitude comment vous vous portez.

LETTRE LVII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, mercredi 30 août 1747.

J'ESPÉRAIS apprendre hier de vos nouvelles, ma reine. Si je n'en ai pas demain, je serai tout-à-fait en peine de vous. Notre princesse a écrit au président, et l'invite à venir ici et à vous y amener : vous savez cela sans doute? J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche, qui pourra être infructueuse et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant : en tout cas, on vous garde un bon appartement, c'est celui dont madame du Châtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avait mis; car elle avait dévasté tous ceux par où elle avait passé, pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de

solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux, et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince, aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'état; et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé; je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet, qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles, et perdu le prologue; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copierait*, de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor! J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus.

Ah! voilà votre lettre de lundi, ma reine : vous avez grand tort de croire que je sois fâchée

contre vous, et qu'en conséquence je suspende mes lettres. Je vous ai écrit tous les ordinaires : souvenez-vous que ce n'est que deux fois la semaine que nos lettres vont à Dreux. Je suis véritablement affligée de l'état triste où vous êtes; tâchez d'en sortir, mais ne vous abstenez pas de m'en parler : il n'y a rien que je veuille si bien savoir que tout ce qui vous regarde. Je viens de lire votre lettre, qui est charmante, à S. A. S. : elle s'est beaucoup divertie de votre récit, et m'a paru véritablement touchée du témoignage de votre amitié; elle m'a chargée de vous donder toutes sortes d'assurances de la sienne : elle meurt d'envie de vous voir, et s'il vous est absolument impossible de venir ici, elle se fera un grand plaisir de vous trouver à Seaux. Vous me direz, ma reine, si vous êtes toujours dans le dessein de préférer, comme je le souhaite, le grand au petit château, afin que j'en parle à temps.

La duchesse vous fait mille complimens : elle a soutenu avec un grand courage l'accident de madame de Modène, et résisté avec beaucoup de fermeté aux instances de M. de Bouillon pour aller à Navarre. Vous voyez que ce que vous faites est bien fait, ma reine. Adieu : je vous aime mieux qu'à moi n'appartient, et en vérité fort tendrement.

LETTRE LVIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, jeudi matin 6 septembre 1747.

Eh bien, ma reine, vous ne voulez donc me rien dire? Aussi vous dirai-je peu, non par dépit, mais par disette. Nous faisons, nous disons toujours les mêmes choses : les promenades, les observations sur le vent, le cavagnole, les remarques sur la perte et le gain, les mesures pour tenir les portes fermées quelque chaud qu'il fasse, la désolation de ce qu'on appelle les étouffés, au nombre desquels je suis, et dont vous n'êtes pas, qualité qui redouble le désir de votre société. Les nôtres changent sans nous rien apporter de nouveau. Mais, dites donc, n'y a-t-il nulle espérance de vous voir? Vous n'irez point à Montmorency, puisque le mari part et que la femme revient : son état fait peine à imaginer. Cependant je suis bien-aise pour du Châtel qu'il ne s'enterre pas tout vivant; il se serait dévoré lui-même, comme ceux à qui

cet accident arrive réellement. Quels sont donc les beaux ouvrages que lui et ses amis ont faits?

Je suis fort aise de la bonne santé de M. de Cereste : je souhaite encore qu'il se souvienne de moi.

Irez-vous à Champs, ma reine? peut-être y êtes vous déjà : je ne sais rien de vous; mais, pourvu que vous vous portiez bien, j'approuve tout. La duchesse d'Estrées fit hier une lourde chute, ne pouvant pas en faire de légère; elle prétend que sa tête fit un bruit de tonnerre en frappant une marche du degré, dont elle dit en avoir dégringolé cinq : elle se fit saigner, vint ensuite jouer au cavagnole, et fut souper en bas : je suppose qu'elle soupa bien, et que les suites de cet accident ne seront pas fâcheuses. On a joué, la semaine passée, nos vieilles comédies; on nous en promet de toutes neuves, dont je vous rendrai compte, si compte y a à rendre.

Je reçois enfin votre lettre de dimanche, par laquelle je vois que vous n'êtes pas rétablie de votre dernier accident. Je vous avoue, ma reine, que le prologue ne m'a pas déplu, quoique je n'aie pris le compliment qu'il me fait, que comme une ironie. Le développement de leurs caractères est parfaitement bien fait

dans votre lettre, et d'une utile instruction; ils se sont fait détester ici, en n'ayant de politesses ni d'attentions pour personne.

J'ai bien jugé que le président ne se rendrait pas à l'invitation; mais s'il ne répond en aucune sorte, et ne donne pas quelque excuse, cela sera tout-à-fait malhonnête. J'approuve que vous m'écriviez sur l'appartement de Seaux, comme vous me le dites; je suis persuadée que vous l'aurez aux conditions qu'il vous plaira, si ce n'est qu'il faudra vous montrer un peu plus dans la journée. C'est avec grand regret que je perds l'espérance de vous voir ici. Adieu, reine : j'ai tout donné à mon goût, ne comptez point sur ma reconnaissance, il ne me reste rien pour elle.

LETTRE LIX.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, 10 septembre 1747.

Qu'elle accouche donc vite, cette femme, puisque vous êtes disposée à venir, ma reine ; mais si cela tarde, pourquoi n'oseriez vous pas venir ? Vos accidens sont fort adoucis, et le pis du pis, s'il vous arrivait d'y tomber ici, vous ne seriez pas plus mal qu'ailleurs ; vous ne recourez point aux médecins dans ce cas-là, et vous ne manqueriez pas des autres choses : on trouve partout de quoi faire diette, qui est votre remède unique ; vous verriez ou ne verriez pas qui il vous plairait. J'ai dit à S. A. S. ce que vous me mandez sur son retour à Seaux : elle m'a dit qu'elle est ici, qu'elle vous y souhaite, que les projets pour l'avenir ne siéent pas aux mortels ; qu'au milieu de la vicissitude des choses de ce monde, on ne peut répondre de ce qu'on fera ; que cependant, s'il n'arrive pas d'évènemens contraires, elle reviendra à

Seaux, à peu près dans le temps que vous désirez. Je vous dirai, moi, qu'elle y sera avant le 15 octobre; elle partira plus tôt, mais vraisemblablement elle ira passer deux ou trois jours à Steuil, et cela mènera au temps que je vous marque: j'ai peur qu'alors vous n'aimiez mieux votre appartement de Paris que celui de Seaux; vous aurez envie de jouir, de goûter le fruit de vos soins, et vous nous laisserez là pour un autre temps.

Vous avez trouvé le vrai secret pour conserver ses amis : passer tout et ne rien prétendre. Toute belle et bonne qu'est votre philosophie, si en, vous détachant des autres, vous n'en tenez que plus fortement à vous, vous n'y gagnerez rien. Pour être bien en repos, il faut ne se soucier guère de soi ni des autres; je crois que cela n'est pas tout-à-fait impossible, et dans le train où vous êtes peut-être y arriverez-vous.

Je vous dirai, ma reine, que je suis si bête, que je n'ai pas remarqué dans le prologue ce qui regarde François II : mais n'y aurait-il point quelque addition depuis que je l'ai vu? Madame la duchesse du Maine ne s'en est pas aperçue non plus.

Je croyais que madame du Châtel revenait

à Paris. Comment vous êtes-vous enrhumée par le chaud qu'il a fait ?

Portez-vous bien, je vous prie, et m'aimez. Je suis ravie de ne pas entrer dans le plan de votre philosophie ; vous êtes bien exceptée de la mienne, ma reine.

LETTRE LX.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, mercredi 13 décembre 1747.

MADAME la duchesse du Maine a lu votre lettre, ma reine, et m'a dit de vous mander que si le mauvais temps vous rend incommode votre logement du petit château, vous aurez, de préférence à tout le monde, celui que vous souhaitez, à moins que madame de Sandwich, qui l'a toujours occupé, ne voulût venir passer quelque temps à Seaux. Au surplus, je vous dirai que si vos voyages à Paris doivent être longs et fréquens, je crois qu'on serait peiné de garder au grand château un appartement souvent vide : c'est à quoi on se résoud moins volontiers. Quant au moment du retour, je ne puis vous le dire précisément; mais j'ai ordre de vous marquer que ce ne sera pas plus tard que le 15 octobre, et je crois que je vous l'ai mandé.

Si madame de la Guiche voulait accoucher;

si vous vous portiez bien, ma reine, il serait charmant de vous voir à Anet. S. A. S. a reçu la lettre du président, toute agréable et point satisfaisante; il dit qu'il ne peut être plus de trois jours hors de Paris. Vous savez ce qui en est; mais on s'excuse comme on peut. Votre découverte est fort curieuse, j'en ai recommandé le secret. En vérité c'est se charger d'un digne emploi!

J'ai dit à la duchesse d'Estrées ce que vous me mandez pour elle; elle vous dit aussi cent choses, entr'autres qu'elle vous désire ici passionnément. Je ne l'ai jamais vue plus satisfaite et si complaisante; ses concurrentes dessèchent de cette heureuse paix. Madame de Saint-Pierre s'en va mardi; elle est d'un commerce doux et paisible, et vaut mieux que tout ce qui nous reste. Je n'en ai pourtant pas fait grand usage: c'est souvent ce qui conserve la bonne opinion qu'on a les uns des autres. J'ai fait une promenade si longue que j'en suis toute éperdue. Je vous dis adieu, ma reine, n'ayant rien de mieux à dire.

LETTRE LXI.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, dimanche 17 septembre 1747.

On ne peut être plus touché que je le suis, ma reine, de votre amitié; mais je suis un peu fâchée de la trop bonne opinion que vous avez de moi : elle me fait craindre que je ne sois fausse; car, si vous ne voyez pas mes défauts, il faut que je les cache : et c'est bien pis que de les avoir.

J'ai lu votre lettre à S. A. S.; depuis qu'elle croit que vous ne viendrez pas à Anet, elle vous aime la moitié moins : c'est un soupçon que j'ai, qui me paraît plus fondé que le vôtre sur le prologue de Voltaire : je l'ai reçu et je crois toujours qu'il n'en a voulu qu'à *Venise sauvée*. Quelque peu mesuré qu'il soit; se serait-il avisé de vous régaler d'une pièce offensante pour vos amis? J'ai mis votre conscience en sureté sur le séjour à Passy : j'ai cru qu'on en recevrait une grande édification; mais la dis-

position actuelle a fait passer cet article sans remarque; peut-être cela vient-il de la pluie d'hier et de la hauteur du baromètre : ce qui est de certain, c'est que l'humeur n'est pas belle. M. de l'Assay a mandé qu'il viendrait, en quelque temps que ce fût, quand même il n'amènerait personne. L'on voudrait toujours qu'il vous amenât ; car, en vous trouvant peut-être moins aimable, on ne désire pas moins de vous voir. Le désir d'être entouré augmente de jour en jour, et je prévois que si vous tenez un appartement sans l'occuper, on aura grand regret à ce que vous ferez perdre, quoi que ce puisse être. Les grands, à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour au travers : c'est une belle étude de les contempler, je ne sais rien qui ramène plus à la philosophie. Je passe bien à la vôtre de ne se pas départir des commodités ; mais je désapprouve qu'on se fasse un tourment du soin d'être à son aise, comme je le vois souvent. Je vois aussi que la délicatesse augmente à mesure qu'on la sert, et l'on est mal à force de vouloir être bien. Il faut prendre le temps et les gens, et les choses aussi, comme tout cela se trouve, et bien s'en trouve-t-on soi-même. Depuis que je ne veux plus rien, je me trouve mieux que si j'avais tout ce que j'ai ja-

mais désiré : mais si je persisterai dans cet heureux état, qui le sait ? Ce n'est pas moi : je ne m'en inquiéterai pas d'avance.

Voilà trop de morale, venons à la comédie. On joua hier *la Mode*, en vérité fort bien, et à la suite une pièce de Senneterre assez bouffonne. Duplessis, habillé en vieille, joua très - plaisamment la baronne du Goulai. La connaissez-vous ? C'est une bonne figure : son ajustement, son chant, sa danse la rendirent très-comique. Les facéties ont un succès plus sûr et bien plus général que les choses plus travaillées ; mais n'en fait pas qui veut : il me serait aussi impossible de faire une jolie farce qu'une belle tragédie.

Il faut que je finisse mon bavardage, malgré que j'en aie. Adieu, reine ; j'ai grande envie de vous voir à Seaux, s'il est impossible que ce soit ici, puis à Saint-Joseph à moitié hermite : j'y voudrais être avec vous, et ne vous quitter jamais.

LETTRE LXII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, jeudi 21 septembre 1747.

VOTRE prétendue disgrace, ma reine, n'est que le chagrin de ce que vous n'êtes pas ici. Vous n'avez pu y venir; mais peut-être croira-t-on que vous ne l'avez guère voulu, et toutes vos douceurs ne répareront pas ce démérite. Je soupçonne aussi que la crainte d'avoir un habitant de moins, en vous livrant un appartement de plus, nuit à l'affection qu'on vous porte; car notre passion dominante est la multitude : ce goût augmente et se fortifie peut-être à mesure qu'on trouve moins de ressource en soi-même. On m'a dit que vous aviez écrit une lettre fort tendre. Je ne l'ai point vue; on me la montrera ce soir vraisemblablement. Mais il faut que la mienne parte tout-à-l'heure, pour que vous soyez avertie assez tôt de m'écrire un petit mot que je puisse montrer, dans lequel vous me fassiez la proposition de la loge pour le 6 oc-

tobre ou le 13, en cas d'engagement. Je n'en puis parler sur votre lettre d'aujourd'hui, qu'on voudrait voir, et dont je me suis bien gardée de faire aucune mention. Je sacrifie mon dîner à la nécessité d'y répondre promptement : ce n'est pas grand'chose; j'aurai beaucoup plus de plaisir à vous entretenir quelques momens. Nous venons de faire une longue promenade qui m'a pris tout mon temps.

Je suis ravie de la prise de Berg-op-Zoom, et plus encore de l'espérance de la paix, que je désire de tout mon cœur.

Vous n'aurez pas, ma reine, une froide réception; on vous aimera dès qu'on vous verra. Pour moi, qui vous aime toujours, je serai transportée de joie de me retrouver avec vous; j'aurais d'ailleurs peu d'impatience de mon retour. Je ne me suis point ennuyée ici : ce sont les intervalles de plaisir qui font l'ennui; dès qu'on y est accoutumé, on ne le sent plus. Vous le prouvez. Cet exemple est bien fort de votre part; car c'était, en effet, votre poison. Si j'ai bien dit sur l'extension des grands, vous avez encore mieux répondu. Entassons-nous, replions-nous sur nous-mêmes, vous n'y perdrez rien du côté de l'esprit; en lui donnant moins de champ, il n'en a que plus de force : le feu

et les graces du vôtre ne l'abandonneront jamais. Ce que vous dites sur les gens vifs, abondans, pétulans, etc. est exquis, et toute votre lettre charmante. Pourquoi Formont se laisse-t-il engourdir au point que vous me marquez ? Il a grand besoin que vous lui rendiez l'existence. Quand sera-t-il à Paris ?

Adieu, ma reine; l'heure me presse, et ne me permet que de vous dire combien je vous aime.

Je ne soupçonne point qu'on vous ait fait aucune tracasserie.

LETTRE LXIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, vendredi 22 septembre 1747.

S. A. S., qui a plus mal aux yeux qu'à l'ordinaire, m'a ordonné, ma reine, en attendant qu'elle puisse vous écrire elle-même, de vous marquer combien elle est sensible à toute l'amitié que vous lui témoignez : elle vous assure de la sienne et de l'extrême impatience qu'elle a de vous voir. Elle sait très-mauvais gré à madame de la Guiche de n'être pas accouchée, et plus encore au président Hénault, dont c'est bien plus la faute, de n'avoir pas voulu vous amener ici : il aurait pu vous y déposer, faire ses tours à Versailles, ou ailleurs, et vous y venir reprendre, et même vous auriez pu trouver, sans lui, quelqu'un qui vous eût ramenée; enfin, l'on ne peut se consoler de ne vous avoir pas à Anet. Je compte m'en dépiquer à Seaux : j'ai grande impatience de vous y voir, ma reine. Vous ne me dites rien de votre santé : je me

flatte que vous en êtes plus contente, et je le souhaite de tout mon cœur. J'attends le petit mot que je vous ai demandé dans ma lettre d'hier, pour exécuter votre commission. C'est uniquement pour remplir celle que j'ai reçue, que je vous écris aujourd'hui, ma reine : vous n'aurez ni pis ni mieux.

LETTRE LXIV.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, dimanche 24 septembre 1747.

VOTRE lettre du 22 a bien réussi, ma reine : je viens de la lire à S. A. S., qui m'a dit de vous mander qu'elle ne s'en est point du tout prise à vous du refus du président, ni compté que vous dussiez venir à vos frais. Mais voilà madame de la Guiche accouchée : si elle se porte bien, et vous aussi, et que l'Assay soit disposé à venir vers le 1er octobre, ne pourriez-vous pas encore venir ici pour y passer une huitaine de jours ? Voyez ce que vous pourrez faire sans préjudice de votre santé. Au surplus, madame la duchesse du Maine vous assure qu'elle vous aime autant que jamais, et vous donnera l'appartement que vous souhaitez, comme je vous l'ai marqué. Voilà ce que j'ai ordre de vous dire. J'y ajoute, de vous à moi, que si au grand château vous ne paraissez que le soir, et que vous soyez beaucoup à Paris, on vous en saura très-mauvais gré, ne fût-ce que le mauvais exemple de faire sa

volonté dans cette enceinte. Ainsi je vous conseille, ma reine, malgré la commodité que j'y trouverais pour moi, de ne point accepter cette habitation, à moins que vous ne veuilliez prendre sur vous plus que vous ne faites dans l'autre.

Voilà un billet que je vous envoie pour mademoiselle d'Avranche, pour la loge : vous y verrez de quoi il s'agit à cet égard.

Adieu, reine; je n'ai pas le loisir de vous dire un mot de plus, j'en suis bien fâchée.

LETTRE LXV.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, dimanche 1er octobre 1747.

Eh bien! ma reine, malgré l'occasion pressante, vous n'êtes pas venue. On me paraît persuadé que vous ne l'avez pu; l'Assay et votre lettre ont parlé à merveille sur cela: elle me donnerait une grande inquiétude sur votre santé, si je croyais que vous n'avez pas pris soin de diminuer les inconvéniens qui vous servent d'excuse. Vous auriez pu les augmenter beaucoup en voyageant par un aussi mauvais temps, et je ne puis être fâchée que vous ne soyez pas venue nous consoler, persuadée, comme je le suis, que cet ouvrage s'achèvera bien sans vous. On enterre ici, cette après-dînée, cette pauvre duchesse d'Estrées; et puis la toile sera baissée, on n'en parlera plus. Pâris (1) était bien malade dans le temps de

(1) Son secrétaire.

cette malheureuse aventure, et n'en a su qu'hier la triste catastrophe. J'ai peur que le nouveau règne ne fasse beaucoup regretter le précédent : ceux qui veulent s'en emparer s'empressent grandement. Cela ne me fait personnellement rien, si ce n'est que le mauvais train des choses me déplaît.

Donnez-moi de vos nouvelles, ma reine, et surtout de votre chère santé, dont je suis en peine, malgré ce qui peut à cet égard me rassurer.

Je ne sais pas encore le jour de notre départ, on attend le comte d'Eu pour le fixer : je vous le manderai, ma reine, dès que je le saurai.

LETTRE LXVI.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, ce 2 octobre 1747.

J'ai reçu aujourd'hui, par la guinguette, votre lettre du 29, ma reine, par laquelle je vois que vous avez su notre déplorable aventure, le jour même qu'elle est arrivée. Je vois aussi que le coup qui nous a frappés a retenti dans votre ame, peut-être plus que sur les lieux. Je pense, comme vous, que c'est un malheur pour cette maison, et je trouve que vous en exprimez parfaitement la nature, en disant que la perte est plus grande que n'était la valeur de la chose perdue : cependant, je n'ai vu d'autres sentimens que la frayeur d'un pareil accident : ce qui peut y être de plus est absorbé par là. La distraction, prise par goût et pour remède, aura bientôt tout emporté.

Je vous mandai hier sommairement comment la chose est arrivée, et je vais vous en faire un détail plus exact, puisque vous le sou-

haitez. La chute précédente n'a eu nulle influence sur ceci ; la tête, soutenue par un bras qui a été fort meurtri, n'avait pas porté : c'était une circonstance ajoutée pour rendre le fait plus grave, et le souper que j'avais supposé, à vue de pays, immodéré, ne le fut pas : aucun signe de danger ne suivit cet accident, ni mal de cœur, ni éblouissemens, et l'on peut tenir pour certain qu'il n'a nulle part à ce qui l'a suivi, dont voici le commencement. Il y eut samedi huit jours que la duchesse d'Estrées fut prise d'une douleur dans le bras, non celui où était la contusion de sa chute : cette douleur était si vive, qu'elle faisait des cris comme une femme qui accouche. J'allai la voir ne sachant pas qu'elle fût incommodée, mais parce qu'on m'avait dit qu'elle n'était pas à la promenade, où elle allait tous les jours : je fus fort surprise d'entendre ses clameurs, et trouvant quelque chose de singulier dans cette espèce de mal, je l'exhortai et la pressai même, avec toutes sortes d'instances, de faire venir ce médecin de Dreux que vous fîtes venir pour moi l'année passée, et dont je l'assurai que j'avais été fort contente : je lui en proposai encore d'autres, estimés dans ce pays-ci, je n'y pus rien gagner. Notre

petite faculté lui proposa force lavemens, elle en prit sept ou huit, qui lui firent rendre une quantité immense de mauvaise nourriture non digérée. La douleur de son bras diminua alors beaucoup; mais des espèces de points qu'elle avait sentis en même temps dans le sein et dans la poitrine, continuèrent, et se firent sentir plus vivement qu'ils n'avaient fait d'abord; elle se plaignait aussi de maux de cœur, d'étourdissemens et de battemens de cœur, mais point de fièvre : je la pressai beaucoup de prendre médecine, que j'aurais voulu très-forte; elle se contenta de prendre de la manne, et retarda jusqu'au mardi : elle passa tout ce temps-là sans rien prendre, pas même de bouillon, et ne put se résoudre à rien boire. Enfin cette légère médecine produisit une grande évacuation, et ses douleurs cessèrent; mais il lui restait des maux de cœur, et des battemens de cœur, et elle se trouvait fort faible : elle recommença à prendre un peu de nourriture, et le jeudi, veille de sa mort, elle mangea à dîner, du potage, des œufs, et encore quelque autre chose; elle se leva le soir pour souper chez elle avec madame de Fervaquez : ce fut un léger repas, mais pourtant trop fort pour l'état où elle était; elle mangea

fort gaîment, et madame de Fervaquez l'ayant quittée à minuit, elle se prépara à se remettre dans son lit. Elle avait été si bien toute cette journée, que j'avais passée en partie chez elle, que madame la duchesse du Maine, qui l'allait voir tous les jours, lui dit en plaisantant qu'elle n'y viendrait plus, et qu'il fallait qu'elle descendît le lendemain : ce qu'elle parut très-disposée à faire. Je me suis un peu écartée : j'en étais au moment qu'elle prit sa chemise pour se coucher : elle dit à ses femmes que les jambes lui manquaient, et qu'elle ne pouvait se soutenir ; elles la traînèrent jusqu'à son lit, et la jetèrent dedans : il était à peu près une heure. A peine fut-elle couchée, que faisant une espèce de râlement, ses femmes se rapprochèrent d'elle, et la trouvèrent la tête penchée sur son sein, la bouche ouverte, et les yeux à moitié ouverts, sans mouvement et sans connaissance : on vint avertir madame la duchesse du Maine, qui monta aussitôt chez elle avec tout ce qui était dans le salon, car le jeu n'était pas fini : le chirurgien, le curé, l'apothicaire, tout se trouva en même temps dans la chambre de cette pauvre femme, qui demeura toujours dans la même situation ; on lui donna de l'illium, des gouttes d'Angleterre, on la

saigna du pied ; le sang vint bien, mais sans rappeler la connaissance ; beaucoup d'émétique qui n'opéra pas davantage ; elle fit pourtant quelques efforts pour vomir , et même vomit un peu ; cela nous donna un moment d'espérance : enfin on lui donna l'extrême-onction , sans que madame la duchesse du Maine voulût sortir de la chambre ; on l'obligea ensuite de passer dans le cabinet à côté , où nous restâmes jusqu'au dernier moment, qui fut à peu près à quatre heures du matin. S. A. S. , toute éperdue , retourna dans son appartement, et se mit dans son lit : madame de Saint-Maur et moi , nous restâmes auprès d'elle jusqu'à six heures.

Voilà , ma reine , le triste détail que vous me demandez : il est peut-être trop circonstancié pour une chose qui n'est propre qu'à fournir des idées noires , que vous n'avez que trop de disposition à saisir , comme il me paraît par votre dernière lettre. Ne vous laissez pas gagner par des pensées aussi lugubres : j'espère que vous les laisserez à la Sainte-Chapelle , au lieu de votre personne , qui jouira agréablement et long-temps de son nouveau gîte.

J'ai fait vos complimens à Pâris , qui est très-

touché de votre attention pour lui : il est encore malade : sa maîtresse lui donne mille francs de pension et ses équipages par son testament, qui est fort sage ; M. de Nevers est légataire universel. Quant à moi, ma reine, je la regrette ; elle en usait fort bien avec moi, et l'ascendant que vous aviez pris sur son esprit, nous répondait de l'avenir ; enfin je trouve qu'elle séyait bien ici : d'ailleurs, sa fin est si tragique, qu'il est impossible qu'on n'en soit pas attendri. Je suis fort contente d'avoir vu en vous le même sentiment, qui devient si rare, que c'est merveille de le trouver quelque part.

Jeudi, 5 octobre.

Ce n'est pas ma faute, ma reine, si vous n'avez pas eu plus tôt ce récit, mais celle de la poste ; il ne m'a rien coûté, parce que je l'ai fait pour vous. Ne soyez pas en peine de moi ; je n'ai eu que deux mauvaises nuits : tout a repris dès le lendemain le train ordinaire. Je ne suis pas surprise que vous ne l'ayez pas deviné : il y a des choses qu'il faut voir pour les croire. Je voudrais répondre à votre dernière lettre, et je ne le puis, car il faut que celle-ci parte.

Ce que vous dites de l'état monarchique et républicain est excellent, et me donnerait matière de jaser ; mais il faut que je sois en bas, et me voilà en haut : on va à la chasse, malgré un rhumatisme.

LETTRE LXVII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, vendredi 6 octobre 1747.

Enfin, ma reine, nous partons de demain en huit, samedi, 14 de ce mois, pour aller à Steuil; nous y serons jusqu'au mardi, qu'on va coucher à la Queue, et le lendemain à Seaux, qui sera le mercredi 18. Il n'a pas été possible de reculer davantage, et rien n'a pu, comme vous voyez, nous dégoûter d'Anet. Si je vous trouve à Seaux, comme je l'espère, cela réparera tout. Je suis en peine de vous, avec plus de raison que vous ne l'êtes de moi. Je terminai hier si brusquement ma longue lettre, que je ne pus vous dire combien je souhaite que vous me rendiez un compte exact de votre santé; marquez-moi tout ce qui vous regarde, ma reine, avec assurance que je n'y prends pas moins de part que vous-même. Je suis bien éloignée d'être aussi parfaite que vous le pensez! Je fis mauvaise mine, ne pouvant véritablement me traîner, la seconde nuit

qu'on m'envoya chercher ; j'en reçus le lendemain des reproches fort secs en présence de beaucoup de témoins : cela me déplut. J'avais prié M. de l'Assay, qui y était, d'en faire de ma part une petite plainte douce et honnête, il en manqua le moment ; je crois qu'il ne l'a pas retrouvé ; ne lui en parlez pas, si vous le voyez, car à présent cela ne serait plus bon à rien. Il en est résulté qu'on m'a laissée fort en repos, et peut-être qu'un peu de dégoût, supposé que je ne l'aie pas mérité, vaut mieux que beaucoup de fatigue que j'aurais pu avoir à l'occasion d'un rhumatisme qui tourmente les nuits, dont on se plaint fort sans y rien sacrifier. Ne me répondez rien sur ceci. On m'a recommandé de vous mander bien vite l'arrangement pris, afin que vous puissiez faire le vôtre, pour être à Seaux en même temps que nous. On voudra voir votre première lettre : il est bon qu'elle ne contienne rien que de louable. S. A. S. en a reçu une de M. le président Hénault ; elle m'a dit de vous prier de lui en faire ses remercîmens, et ses excuses de ce qu'elle ne lui fait pas réponse elle-même, étant si incommodée qu'elle ne peut écrire. Je puis encore avoir de vos nouvelles mardi et jeudi, j'en espère du

moins encore une fois avant notre départ. Que j'aurai de joie de vous revoir, ma reine! que de choses nous aurons à nous dire! Je ne vois encore rien sur la forme du gouvernement; mais je pense, comme vous, que le pire des états est l'état populaire.

Adieu, reine, portez-vous bien, aimez-moi, et soyez sûre que je vous aime.

LETTRE LXVIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, dimanche 8 octobre 1747.

Je suis sensiblement touchée de votre amitié, ma reine; mais l'illusion où elle vous mène me fâche sérieusement. Je vois que ce n'est pas moi que vous aimez, mais une idée qui vous appartient uniquement et que vous avez rendue digne de vous, et trop peu ressemblante à la chétive créature à qui vous en faites présent. Vous me réduirez enfin à ma juste valeur. J'espère cependant qu'accoutumée à m'aimer, et touchée de mes sentimens, vous ne m'en aimerez pas moins.

Je vous ai mandé, samedi, par l'Assay, notre marche, et que nous serons mercredi 18 à Seaux. Nous allons samedi à Steuil; j'y trouverai Lacour qui y est actuellement, et que je ne pourrai voir que là; je lui demanderai quel jour il sera à Paris, et je vous le manderai: je ne crois pas que ce soit avant que nous soyons arrivés à Seaux. Si vous n'y pouvez guère res-

ter, tâchez, ma reine, de vous contenter de votre petit château, pour éviter des murmures et peut-être des plaintes qui vous déplairaient. Tâchons qu'il n'arrive rien qui nous sépare encore plus que nous le sommes. Si vous vous résolvez d'habiter ce lieu froid et humide, ordonnez qu'on y fasse bon feu plusieurs jours avant que vous y veniez.

J'ai bien cru, ma reine, que le remède de dissipation que nous croyions nécessaire pour tempérer nos frayeurs ne serait pas généralement approuvé. Il est pourtant vrai qu'on n'a joué aucune comédie depuis l'affreux spectacle que nous avons vu; mais je ne vous réponds pas qu'avant notre départ nous ne revoyions la farce de M. de Senneterre. Heureusement pour moi je n'y prends ni n'y mets : je gémis, je m'étonne encore, et ne puis remédier à rien. Il faut convenir que nous allons un peu au-delà de l'humaine nature. Je vois d'ici ma pompe funèbre : si le regret est plus grand, les ornemens seront en proportion. Que nous importe? Il faut toujours bien faire, et ne s'embarrasser que de cela.

Je n'ai pas encore vu le pauvre Pâris, qui est toujours malade dans le village où on le transporta pour lui dérober la connaissance de son

malheur. J'aurais voulu, comme vous, qu'on eût fait plus pour lui, et peut-être était-ce l'intention de cette pauvre femme, qui dit, quelques jours avant sa mort, qu'elle avait des choses à mettre sur son testament.

Je suis bien-aise que vous aimiez madame de Saint-Maur; c'est la seule personne raisonnable et décente que nous ayons chez nous : elle sera bien flattée de ce que vous me mandez pour elle, je n'ai pu encore le lui dire. Je me presse de vous répondre, de peur que le temps ne m'en soit ôté. Le seul plaisir de ma vie est d'être avec vous, ma reine, de façon ou d'autre.

Je ne pourrai plus recevoir de vos lettres ici, passé jeudi. Si vous avez par-delà quelque chose à me dire, ou simplement envie de m'écrire, adressez vos lettres chez M. le comte d'Eu, à Steuil par Mantes : cette poste vá tous les jours; mais nous n'y serons que jusqu'à mardi, que nous allons coucher à la Queue. Je vous embrasserai le lendemain, n'est-ce pas, ma reine?

LETTRE LXIX.

LA MÊME A LA MÊME.

Anet, mardi 10 octobre 1747.

NOTRE arrivée, ma reine, est retardée d'un jour, parce que le départ du roi pour Fontainebleau empêche qu'on ait des chevaux de Versailles pour mener notre suite le jour qu'il le fallait. Nous partons toujours samedi pour aller à Steuil; mais nous n'arriverons que jeudi 19 à Seaux. Je n'en suis pas si fâchée, puisque c'est un jour de plus pour assurer votre état avant notre embarquement. J'espère que vous viendrez, et que ce sera sans inquiétude : c'est tout ce que je désire. Je ne puis vous dissimuler qu'on est étonné que vous regardiez comme une perte ce qu'on envisage peut-être en gain. Vos premières lettres à ce sujet avaient déjà mal réussi; mais on n'a pu tenir à cette dernière, et l'on s'est tant récrié, que j'ai été obligée de dire que ce dont on avait tant de peine à se passer avait pu vous paraître nécessaire : on m'a répondu à cela ce que je sais il y a long-temps.

La vanité, parmi de certaines gens, retient ce que le cœur rejette. On a fini par me dire qu'on vous avait été fort obligé de ce que vous aviez fait, parce que, vu les circonstances, cela était bon, et qu'on mettrait tout en œuvre pour le maintenir bon; mais qu'enfin il n'en était plus question, et qu'il ne fallait plus parler de tout cela. C'est avec peine que je vous rends ceci; mais il m'a paru nécessaire que vous sussiez les dispositions, pour régler vos propos : sans quoi, ils paraîtraient insoutenables.

Nous n'aurons point de comédies, j'en suis fort aise; car j'adopte la leçon que fait Arnolphe à Alain et Georgette : il y a eu seulement un petit brinborion dans les bosquets, qui me déplut si fort, que, sans les fortes remontrances de madame de Saint-Maur, je ne m'y serais pas trouvée : elle m'a dit de vous mander, ma reine, qu'elle vous aimerait quand même vous ne le voudriez pas, et que vous jugiez si vous en serez refusée.

Au reste, j'ai fait des réflexions qui me consolent de la bonne opinion que vous avez de moi : j'y trouve un nouvel engagement à faire tout de mon mieux, et j'en cherche de tout côté. Si la vanité est le principe de cette dispo-

sition, qui paraît bonne, autant vaudrait peut-être faire du pis qu'on peut.

Je suis fâchée des embarras que vous donne votre logement : je ne sais pourtant s'il ne vaut pas mieux s'impatienter quelquefois, que de n'avoir aucun sentiment. Vous n'aurez votre tapissier que lorsque nous serons arrivés : je ne vois nul moyen de vous le procurer plus tôt. Pourvu que vous vous portiez bien, c'est le principal, les autres inconvéniens sont légers et passagers. Adieu, reine; j'attends avec grande impatience le moment de vous voir. J'ai encore fait dire à Pâris que vous souhaitiez le voir dès qu'il serait à Paris.

LETTRE LXX.

LA MÊME A LA MÊME.

Vendredi 13 octobre 1747.

Rien n'est égal à la surprise et au chagrin où l'on est, ma reine, d'avoir appris que vous avez été chez madame la duchesse de Modène. Un amant bien passionné et bien jaloux supporte plus tranquillement les démarches les plus suspectes, qu'on n'endure celle-ci de votre part. « Vous allez vous dévouer là, abandonner tout le reste; voilà à quoi on était réservé : aussi est-on l'exemple du malheur, les tourmens dont on se croyait quitte vont renaître par vous, et toujours la même pierre d'achoppement : c'est une destinée bien cruelle ! » etc. J'ai dit ce qu'il y avait à dire pour ramener le calme; on n'a voulu rien entendre. Quoique je ne doive plus m'étonner, cette scène a encore trouvé moyen de me surprendre. Venez, je vous conjure, ma reine, nous rassurer contre cette alarme : ne louez point la personne dont il s'agit, et surtout ne parlez pas de son affliction ; car cela serait

pris pour un reproche. Je comprends que vous serez tentée d'abandonner une route si scabreuse; mais songez que si vous preniez ce parti, tout retomberait sur moi, que vous laisseriez à l'abandon. On est déjà fort mal disposé à mon égard, et je vous demande en grace de vous prêter, dans les circonstances présentes, à ce qui est nécessaire pour remettre les choses dans un meilleur état. Si, par la suite, vous n'y pouvez tenir (car je sens combien cela est difficile), vous dénouerez doucement, sans rompre. Je n'exigerai pas de votre amitié que vous rendiez votre vie épineuse et désagréable, c'est assez que la mienne le soit : le partage que vous feriez de mes peines, loin de les soulager, les doublerait.

Nous partons toujours demain, et nous arriverons jeudi, comme je vous l'ai mandé. Je désire passionnément de vous trouver à notre débarquée. Je n'eus jamais tant de besoin de vous, ma reine.

LETTRE LXXI.

Mme LA DUCHESSE DU MAINE A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Dimanche 7 juin.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, madame, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire vendredi. Je l'ai reçue avec beaucoup de plaisir; mais elle m'en eût fait encore davantage, si elle ne m'eût pas appris le retardement de votre retour à Seaux : j'avais espéré de vous y revoir aujourd'hui, et je vous avoue que je suis très-fâchée qu'il faille attendre jusqu'à mercredi. Je comprends que madame de Luynes trouve votre compagnie assez agréable pour avoir désiré de vous garder plus long-temps auprès d'elle; mais je me flatte que vous n'avez pas oublié la parole que vous m'avez donnée de n'être que huit jours à votre voyage, et que les deux que vous n'avez pu refuser à madame de Luynes ne seront suivis d'aucun autre délai. Je suis fort aise qu'elle se souvienne de moi; mais, à vous dire le vrai, une amitié métaphy-

sique n'est pas d'usage en ce monde-ci, et doit être réservée pour les purs esprits. Je ne puis croire, si elle avait les sentimens que vous dites qu'elle a pour moi, qu'elle eût entièrement retranché les petits voyages de Seaux, et que M. de Luynes trouvât mauvais qu'elle remplît ces devoirs d'amitié. J'espère au moins, madame, que, pour m'en dédommager, elle vous laissera auprès de moi et ne vous attirera pas souvent à Dampierre. Je suis très-touchée de l'amitié que vous me témoignez, et de l'assurance que vous me donnez de réparer, par votre assiduité à Seaux, le temps que vous en avez été éloignée. Je vous assure, madame, qu'il me paraît bien long, et que je vous attends mercredi avec grande impatience.

Je suis fort aise que M. de Charost vous ait parlé de moi avec amitié, et des bons offices que vous m'avez rendus auprès de lui. J'espère qu'à l'avenir vous m'écrirez plus familièrement, et que vous retrancherez ce grand cérémonial dont mon amitié pour vous ne s'accommode point. Faites, je vous prie, bien des complimens de ma part à madame de Luynes.

LETTRE LXXII.

M. D'ALEMBERT A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Paris, 4 décembre 1752.

Je serais bien fâché, madame, que vous crussiez m'avoir perdu; mais, malgré toute l'envie que j'ai de vous écrire souvent, il ne m'a pas été possible, depuis deux mois, de satisfaire ce désir aussi souvent que je l'aurais voulu. J'ai été fort occupé à différens ouvrages : j'ai achevé une grande diablerie de géométrie sur le système du monde, à laquelle il ne manque plus que la préface; j'ai fait des articles de mathématiques étendus et raisonnés, pour l'Encyclopédie; j'ai répondu à un homme qui avait attaqué mes Elémens de Musique, et ma réponse est sous presse : cela vous ennuiera. Ce qui vous ennuiera peut-être moins, mais dont je vous supplie très-instamment de ne parler à personne, ce sont deux volumes de Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie que je fais imprimer, et qui paraîtront

à la fin de ce mois. Je voudrais que vous m'indiquassiez une occasion pour vous les faire tenir promptement. A la tête de ce mélange, est un avertissement assez philosophique, ensuite viennent le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, et l'Eloge de l'abbé Terrasson; celui de Bernouilly est fort augmenté de détails que tout le monde pourra lire; le second volume est entièrement neuf : il contient des réflexions et anecdotes sur la reine Christine, un essai sur les gens de lettres, les grands et les Mecènes, et la traduction d'une douzaine des plus beaux morceaux de Tacite, qui m'encouragera à traduire le reste, si cette traduction est goûtée. Je viens d'envoyer le reste de mon manuscrit à l'imprimeur, et je n'y pense plus. Je vous supplie encore une fois de me garder un grand secret sur cet ouvrage, et surtout de n'en rien écrire à Paris : très-peu de personnes sont ici dans ma confidence, et je hâte l'impression le plus qu'il m'est possible.

Mais c'est assez et trop vous parler de moi. Je vois, par votre dernière lettre, que Chamron ne vous a pas guérie : vous me paraissez avoir l'ame triste jusqu'à la mort; et de quoi, madame? Pourquoi craignez-vous de vous re-

trouver chez vous ? Avec votre esprit et votre revenu, pourrez-vous y manquer de connaissances ? Je ne vous parle point d'amis, car je sais combien cette denrée-là est rare; mais je vous parle de connaissances agréables. Avec un bon souper, on a qui on veut, et, si on le juge à propos, on se moque encore après de ses convives. Je dirais presque de votre tristesse ce que Maupertuis disait de la gaîté de madame de la Ferté Imbault, qu'elle n'était fondée sur rien. A propos de Maupertuis, nous ne l'aurons point cet hiver; il est actuellement malade, et accablé de brochures que l'on fait contre lui en Allemagne et en Hollande, au sujet d'un certain Kœnig, avec qui il vient d'avoir, assez mal à propos, une affaire désagréable pour tous les deux : cela vous ennuierait, et ne m'amuserait guère à vous conter. Le roi de Prusse est fort occupé à lui chercher un successeur dans la place de président, et c'est encore ici un secret que je vous demande et que je ne vous dirais pas, si je n'avais pas la liberté de le dire aujourd'hui à mes amis. Il y a plus de trois mois que le roi de Prusse m'a fait écrire par le marquis d'Argens, pour m'offrir cette place, de la manière la plus gracieuse : j'ai répondu en remerciant

le roi de ses bontés et de sa place. Je voudrais pouvoir vous faire lire ma réponse; elle a touché le roi, et n'a fait qu'augmenter l'envie qu'il avait de m'avoir. M. d'Argens m'a r'écrit, a répondu tant bien que mal à mes objections: j'ai fait réponse, et j'ai remercié une seconde fois. Voltaire vient d'écrire encore pour cela à madame Denis; mais je persiste et je persisterai dans ma résolution. Ce n'est pas que je sois fort content du ministère, et surtout de l'ami, ou soi-disant tel, de votre président: il s'en faut beaucoup. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il est très-mal disposé pour moi, et j'ignore absolument pour quelle raison: mais que m'importe? Je resterai à Paris, j'y mangerai du pain et des noix, j'y mourrai pauvre, mais aussi j'y vivrai libre. Je vis de jour en jour plus retiré; je dîne et soupe chez moi, je vais voir mon abbé à l'Opéra, je me couche à neuf heures, et je travaille avec plaisir, quoique sans espérance.

Je vous supplie instamment de ne rien écrire au président, ni à personne, des propositions qu'on me fait de Berlin, quoique M. d'Argens me mande que le secret est à présent inutile; je suis trop reconnaissant des bontés du roi, pour me parer de cette petite vanité.

On a eu raison de vous mander beaucoup de bien de l'Apologie de l'abbé de Prades; mais je ne sais si elle vous amusera beaucoup : la Réponse à l'évêque d'Auxerre est ce qui vous ennuiera le moins, et la fin surtout de cette réponse me paraît un morceau très-éloquent.

J'ai ajouté dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie quelques traits à l'éloge du président de Montesquieu, parce qu'il le mérite, et parce qu'il est persécuté. J'ai lu, ces jours-ci, une petite Apologie que Voltaire a faite de milord Bolingbroke contre je ne sais quel journaliste : cela est charmant, à deux ou trois mots près ; mais cela est fort rare. Je demanderai à madame Denis si elle a envoyé votre lettre. Cette pauvre madame Denis a retiré sa pièce des mains des comédiens, après avoir été ballottée pendant trois mois : elle aurait mieux fait de ne la pas donner.

Que vous dirai-je des sottises des Chaulnes? et puis tout cela vous étonne-t-il ? On assure que les Etats ont manqué de respect à madame la duchesse, et l'ont taxée à 1500 liv. : ce n'est pas là une nuit de fille. Duclos s'est un peu barbouillé aussi dans tout cela ; j'en suis fâché, car je le crois au fond bon diable : c'est peut-être parce qu'il me fait amitié ! mais de quoi

s'avise-t-il aussi de vouloir être à la fois courtisan et philosophe ? Cela ne saurait aller ensemble. Nous avons ici, depuis trois mois, des intermèdes italiens dont la musique est excellente : c'est, en vérité, une langue dont nous n'avions pas l'idée, que cette musique ! mais c'est une langue expressive, pleine de vivacité, toujours vraie, et bien plus vivement que la nôtre. Cela est prêt à faire un schisme dans l'Opéra, comme les billets de confession dans l'Eglise.

Adieu, madame ; croyez que le temps ni l'absence ne diminueront rien du respectueux attachement que je vous ai voué pour toute ma vie.

LETTRE LXXIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 22 décembre 1752.

Voila, madame, un bien gros paquet, qui ne vous dédommagera guère de ce qu'il vous coûtera de port; mais puisque vous voulez avoir mes lettres et celles de M. d'Argens sur la proposition que le roi de Prusse m'a faite, les voilà: je vous prie de me les renvoyer quand vous n'en aurez plus affaire. Le bruit commence à se répandre ici que j'ai refusé cette présidence. Une personne que je connais à peine, me dit hier qu'elle en avait reçu la nouvelle par une lettre de Berlin; je lui répondis que je ne savais pas ce qu'elle me voulait dire. Après tout, que cela se répande ou ne se répande pas, je n'en suis ni fâché ni bien-aise. Je garderai au roi de Prusse son secret, même lorsqu'il ne l'exige plus, et vous verrez aisément que mes lettres n'ont pas été faites pour être vues du ministère de France; je suis bien résolu de ne lui pas demander plus de graces qu'aux ministres du roi de Congo, et je me contenterai que

la postérité lise sur mon tombeau : *il fut estimé des honnêtes gens, et est mort pauvre, parce qu'il l'a bien voulu.* Voilà, madame, de quelle manière je pense. Je ne veux braver ni aussi flatter les gens qui m'ont fait du mal, ou qui sont dans la disposition de m'en faire; mais je me conduirai de manière que je les réduirai seulement à ne me pas faire du bien. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous donne des choses vraies et hardies, mais sages; j'ai surtout évité d'y offenser personne, mais j'ai peint nos ridicules et nos mœurs, surtout celles des Mécènes, avec la franchise *d'un soldat qui sait mal farder la vérité.*

Vous recevrez vraisemblablement mes Opuscules vers le 15 du mois prochain, je compte que l'impression sera achevée dans 15 jours, et je ne perdrai point de temps pour vous les faire parvenir par la voie que vous m'indiquez.

Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle me fait croire que vous vous portez mieux. Il fallait en vérité être bien malade, pour ne pas s'ennuyer à la vie que vous meniez depuis neuf mois, et je commence à croire que vous ne l'êtes plus, puisque cette vie commence à vous déplaire. Vous parlez de votre état passé avec un effroi qui me divertit; je me flatte qu'au

moins cet effroi servira à ne vous y pas replonger. Au reste vous faites très-bien de ne vous en pas vanter, quoiqu'au fond vous n'ayez rien fait que de très-raisonnable. Vous vous déplaisiez à Paris ; vous avez cru que vous vous trouveriez mieux à Chamron, vous y avez été : cela est naturel ; vous vous êtes ennuyée à Chamron, vous avez essayé de Mâcon, vous ne vous en trouvez guère mieux ; vous brûlez de revoir Paris : cela est naturel (voilà la confession de mademoiselle de Clermont). En verité, il vous est très-aisé, même en dînant, de mener à Paris une vie agréable ; je vous y verrai le plus souvent qu'il me sera possible, mais je n'irai guère dîner avec vous que quand vous ne craindrez pas que je vous ennuie tête à tête ; car je suis devenu cent fois plus amoureux de la retraite et de la solitude, que je ne l'étais quand vous avez quitté Paris. Je dîne et soupe chez moi tous les jours, ou presque tous les jours, et je me trouve très-bien de cette manière de vivre. Je vous verrai donc quand vous n'aurez personne, et aux heures où je pourrai espérer de vous trouver seule ; dans d'autres temps, j'y rencontrerais votre président, qui m'embarrasserait, parce qu'il croirait avoir des reproches à me faire, que je ne crois point en mériter, et que je ne veux

pas être dans le cas de le désobliger, en me justifiant auprès de lui. Ce que vous me demandez pour lui est impossible, et je puis vous assurer qu'il est bien impossible, puisque je ne fais pas cela pour vous. En premier lieu, le Discours préliminaire est imprimé, il y a plus de six semaines : ainsi je ne pourrais pas l'y fourrer aujourd'hui, même quand je le voudrais. En second lieu pensez-vous de bonne foi, madame, que dans un ouvrage destiné à célébrer les grands génies de la nation et les ouvrages qui ont véritablement contribué aux progrès des lettres et des sciences, je doive parler de l'Abrégé chronologique? C'est un ouvrage utile, j'en conviens, et assez commode; mais voilà tout en vérité : c'est-là ce que les gens de lettres en pensent, c'est-là ce qu'on en dira quand le président ne sera plus : et quand je ne serai plus, moi, je suis jaloux qu'on ne me reproche pas d'avoir donné d'éloges excessifs à personne. Si vous prenez la peine de relire mon Discours préliminaire, vous y verrez que je n'y ai loué Fontenelle que sur la méthode, la clarté et la précision avec laquelle il a su traiter des matières difficiles : et c'est là en effet son vrai talent; Buffon, que sur la noblesse et l'élévation avec laquelle il a écrit les vérités philosophiques : et cela est vrai; Maupertuis, que

sur l'avantage qu'il a d'avoir été le premier sectateur de Newton en France : et cela est vrai; Voltaire, que sur son talent éminent pour écrire : et cela est vrai; le président de Montesquieu, que sur le cas qu'on fait dans toute l'Europe, et avec justice, de l'Esprit des Lois : et cela est vrai; Rameau, que sur ses symphonies et ses livres : cela est vrai. En un mot, madame, je puis vous assurer qu'en écrivant cet ouvrage j'avais à chaque ligne la postérité devant les yeux, et j'ai tâché de ne porter que des jugemens qui fussent ratifiés par elle.

Celui qui fera l'article Chronologie, dans l'Encyclopédie, est bien le maître de dire ce qu'il voudra du président; mais cela ne me regarde pas, et je n'entreprendrai pas même d'en parler, parce que je n'en pourrais dire autre chose, sinon que son livre est utile, commode, et s'est bien vendu. Je doute que cet éloge le contentât. J'ai d'ailleurs été choqué à l'excès du ressentiment qu'il a eu contre moi à cette occasion. Je lui ai envoyé mon livre sur les Fluides, il n'a pas seulement daigné m'en remercier. C'est à vous, beaucoup plus qu'à lui, que je dois mes entrées à l'Opéra, auxquelles, d'ailleurs, je ne tiens guère, parce qu'on me les a accordées de mauvaise grace, et qu'on me les a bien fait payer

depuis, par la manière dont on s'est conduit dans l'affaire de l'Encyclopédie, et par les discours qu'on a tenus à mon sujet, mais qui ne m'inquiètent guère.

Je n'ai point travaillé à l'Apologie de l'abbé de Prades, mais cela n'empêche point l'ouvrage d'être bon : je doute pourtant qu'il vous amuse. La fin de la Réponse à l'évêque d'Auxerre et plusieurs endroits de cette réponse sont autant de chefs-d'œuvre d'éloquence et de raisonnement. Les propositions sont très-bien justifiées dans la seconde partie, et la première est une histoire vraie et bien écrite de son affaire, et de toutes les noirceurs qu'on lui a faites. Je doute au reste que cela vous amuse. Vous pouvez lire la préface de la première partie, la fin de la troisième, et les péroraisons de la première et de la seconde partie. Il y a un passage de Cicéron qui est très-beau, et que vous vous ferez expliquer, si vous trouvez à *Mâcon* quelqu'un qui sache le latin. Je pense, comme vous, sur les premières lettres de Bolingbroke : le second volume vaut mieux, encore cela est-il trop long. Voltaire vient d'en faire une apologie fort plaisante, sur l'article de la religion : Julien aura cela et vous l'enverra. Il a fait aussi *le Tombeau de la fortune*, qui est l'histoire de l'abbé de Prades : cela

ne vaut pas l'Apologie de Bolingbroke ; mais cela est encore bon. Madame Denis m'a dit qu'elle ne vous avait point fait réponse, parce qu'elle ignorait votre adresse, mais que votre lettre avait été envoyée sur-le-champ. Je lui demanderai un Essai sur le siècle de Louis XIV, et je tâcherai de vous l'envoyer, avec mes Opuscules, pour qui cet ouvrage sera un bien mauvais voisin.

Vous avez bien raison sur l'abbé de Bernis : j'ai voulu lire ses vers, et le papier m'est tombé des mains. Toute cette galanterie me paraît bien froide : et les Zéphirs, et l'Amour, et Cythère, et Paphos ! ah ! mon Dieu ! que tout cela est fade et usé ! Vous pourrez continuer M. Rollin, dont vous jugez, ce me semble, très-bien. Ses derniers volumes sont à peu près comme les premiers, et d'ailleurs le sujet les rend agréables : c'est l'histoire des Macédoniens et des Grecs. Je vous exhorte à ménager beaucoup vos yeux : c'est un mal réel que d'avoir mauvaise *vue* ; mais ce n'est point un mal, et c'est quelquefois un bien, que de ne pas voir beaucoup de gens. C'en serait en vérité un de ne pas entendre et voir toutes les sottises qui se font ici, et les billets de confession, et l'archevêque, et le parlement ! Nous avons été fort occupés pen-

dant quinze jours d'une sœur Perpétue, de la communauté de Sainte-Agathe, à qui le parlement a voulu faire donner les sacremens, et à qui l'archevêque les refusait. Le temporel de l'archevêque a été saisi vingt-quatre heures. (Pour son spirituel on aurait été fort embarrassé de le trouver). Le roi a donné main-levée de la saisie, et a empêché la convocation des pairs.

La sœur Perpétue se porte mieux : elle a fait dire au parlement qu'elle n'était plus en danger, qu'elle le remerciait de ses attentions, et tout cela s'est terminé par bien des politesses de part et d'autre. Nous sommes menacés d'un autre schisme sur la musique. On prétend que je suis à la tête de la faction italienne, mais je n'ai point de goût exclusif, et j'approuverai toujours dans la musique française ce qu'elle aura d'agréable : il est vrai que je crois que nous sommes à cent lieues des Italiens sur cet article. Le parlement veut leur renvoyer leur constitution, il faudrait au moins prendre leur musique en échange. Adieu, madame. Voilà une grande diable de lettre qui vous ennuiera, mais le plaisir de m'entretenir avec vous m'a entraîné plus loin que je ne voulais : ayez soin de votre santé et de vos yeux, et soyez bien persuadée de mon respectueux attachement.

LETTRE LXXIV.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 17 janvier 1753.

Eh bien! madame, puisque vous êtes si contente de mes lettres, je vous permets de les garder et de les faire lire à Formont, pourvu que d'autres ne soient pas du secret.

Je crois que vous tenez à présent mon livre, et je serais fort flatté que vous en fussiez aussi contente que vous l'avez été de mes lettres. Depuis huit jours qu'il est en vente, il s'en est déjà enlevé sept à huit cents. Il fait, ce me semble, plusieurs enthousiastes, surtout parmi les gens de lettres et quelques frondeurs qui croient que j'ai voulu les peindre, quoique je ne leur aie jamais fait l'honneur de penser à eux.

Tout ce qu'on vous a mandé de Voltaire est très-vrai. Il est on ne peut pas plus mal avec le roi de Prusse. Il a fait contre Maupertuis une brochure injurieuse qui a été brûlée par la main du bourreau; ce qu'on n'avait point vu à Berlin de mémoire d'homme. Il a nié d'en être l'auteur,

et ne l'a avoué que lorsque le roi de Prusse l'a menacé d'une amende qui le réduirait à l'aumône.

Je ne vous chasse point, lui a dit le roi, *parce que je vous ai appelé; je ne vous ôte point votre pension, parce que je vous l'ai donnée; mais je vous défends de paraître jamais devant moi.* Il est actuellement un des plus malheureux hommes de la terre.

Je n'ai aucune part à la brochure en style de prophétie, ni Diderot non plus, quoiqu'on le lui ait attribué; mais je la trouve, comme vous, très-plaisante. La musique française prend actuellement le dessus sur la musique italienne; car l'opéra nouveau de Mondonville (quoique très-médiocre) réussit beaucoup. Cela changera peut-être la semaine prochaine; car dans ce pays-ci il ne faut compter sur rien.

J'ai bien mal interprété votre lettre dernière : j'avais cru y voir une espèce d'effroi de votre état passé; mais j'aime encore mieux que cet état n'ait rien d'effrayant pour vous. Je vis hier Pont de Veyle à l'Opéra : nous parlâmes beaucoup de vous. Je lui dis que vous n'aviez commencé à être malheureuse que depuis que vous aviez été plus à votre aise, et que cela me faisait grand'peur de devenir riche. Il est vrai que cette

peur-là est un peu gratuite; car ma conduite, mes lettres et mes écrits y mettent bon ordre. Adieu, madame. J'attends votre jugement sur mon ouvrage.

LETTRE LXXV.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 27 janvier 1753.

Je suis, madame, d'autant plus sensible à votre suffrage, qu'en vérité je désirais ardemment de l'obtenir. Votre approbation me flatte infiniment, parce que je vous connais un goût très-sûr et très-juste : je n'ai pas attendu, pour vous le dire, que je fisse des livres et que vous les trouvassiez bons. Vous me rendez justice, en ne trouvant dans mon ouvrage ni malice ni satire. Tout le monde, ici, n'en pense pas de même. On m'assure que les Bissy-Brancas, etc., etc., etc., etc., crient beaucoup contre moi. Ils me feraient beaucoup plus d'honneur de ne pas plus penser à moi que je n'ai pensé à eux. Mais que m'importe, puisque vis-à-vis de moi-même je n'ai rien à me reprocher?

Je ne sais si j'aurais bien fait de mettre l'Essai sur les Gens de Lettres en portraits et en maximes, comme vous le voulez. Outre que nous avons deja bien des livres en ce genre, on

aurait encore bien plus pensé à faire des applications. Cette forme n'aurait d'ailleurs convenu ni au ton que je voulais prendre dans cet ouvrage, ni à la liaison que je voulais mettre dans les idées; et il me semble, si j'en crois du moins tous ceux qui m'en parlent, que ce ton et cette liaison rendent le morceau plus intéressant encore à une seconde lecture. Les pédans disent le plus de mal qu'ils peuvent de ma traduction de Tacite; mais je puis vous répondre que leur critique ne m'effraie pas, et que je voudrais bien les voir à pareille besogne. Je ne crois pas que l'original perde beaucoup à ma traduction; mais j'avoue de bonne foi que je le crois au moins aussi beau. Je pense exactement de Tacite ce que j'en ai dit dans mon Avertissement, que je vous prie de lire, si vous ne l'avez pas fait. Quel homme que ce Tacite! demandez plutôt à Formont. A propos de lui, je serais bien-aise de savoir son avis sur mes deux volumes. Si vous relisez le premier volume, vous trouverez dans l'éloge de Bernouilly des additions que je crois assez intéressantes.

Je viens d'avoir mes entrées à la Comédie Française : c'est une galanterie que mademoiselle Clairon m'a faite, sur la lecture de mon livre; car je ne la connaissais que pour lui avoir

parlé une fois dans sa loge. Latour a voulu absolument faire mon portrait, et je serai au salon de cette année avec la Chaussée, qu'il a peint aussi, et un des bouffons italiens : je serai là en gaie et triste compagnie.

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que vous pouviez garder mes lettres et les faire lire à Formont, mais à lui seul; très-peu de personnes les ont vues, et vous seule en avez copie. C'est, de tout ce que j'ai fait en ma vie, la seule chose que je désire qui subsiste quand je ne serai plus.

Je vis, ces jours passés, à l'Opéra M. de la Croix, qui me donna des nouvelles de votre santé, et avec qui je parlai beaucoup de vous. Il dit que vous vous couchez fort tard. Ce n'est pas là le moyen de dîner quand vous serez à Paris. Au surplus, je crois que vous vous porterez mieux, quelque genre de vie que vous suiviez, pourvu que vous vous observiez sur le manger; car, comme dit Vernage, il ne faut point trop manger.

A propos ! quel compliment faut-il vous faire sur la mort de madame la duchesse du Maine ? Voilà le moment d'imprimer les Mémoires de madame de Staal. Adieu, madame; soyez persuadée du tendre attachement que je vous ai voué pour toute ma vie.

LETTRE LXXVI.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 16 février 1753.

J'ATTENDS, madame, avec beaucoup d'impatience les remarques que vous me promettez : je les crois d'avance fort justes, et je vous réponds de toute ma docilité. Le déchaînement contre moi et contre mon ouvrage est prodigieux. L'intérêt que vous y prenez suffirait pour m'en consoler, si je n'avais de la philosophie de reste pour supporter patiemment et écouter très-indifféremment tout le mal que j'en entends dire; mais ce qui vous surprendra, ce n'est pas tant le mal que j'ai dit des grands, que le bien que j'ai dit de la musique italienne, qui m'a fait une nuée d'ennemis. Je croyais qu'on pouvait aimer jusqu'aux marionnettes inclusivement, sans que cela fît de tort à personne; mais je me suis trompé : une faction puissante et redoutable, à la tête de laquelle sont MM. Géliotte et le président Hénault, va clabaudant de maison en

maison contre moi. Jugez de toute l'impression que cela m'a faite, et combien j'aurais besoin, en cette occasion, de mon stoïcisme, si je n'avais cru devoir le garder pour des conjonctures encore plus importantes. M. de Forcalquier, dit-on, était aussi fort élevé contre moi : je ne sais par quelle raison. Pour celui-là, il est mort, Dieu merci, et nous n'entendrons plus dire à tout le monde : *Comment se porte M. de Forcalquier?* comme s'il était question de Turenne ou de Newton! Pour les Bissy et compagnie, je crois que c'est comme *grands* et comme *Mécènes* qu'ils m'en veulent, quoiqu'on pût, comme vous dites fort bien, leur disputer ce titre. On dit que le comte de Bissy a pris pour lui le commencement de la page 157 du 2e volume. Cela ne le regarde pas plus qu'un autre; mais il est vrai que cela lui convient assez. Vous voyez, madame, qu'il n'y a qu'heur et malheur. Vous me savez bon gré d'avoir évité la satire dans mon ouvrage, et on me regarde ici comme le plus satirique des écrivains. Vis-à-vis de moi-même je n'ai rien à me reprocher; et vivant retiré, sans voir personne, que m'importe tous les discours que l'on tient? Mon ouvrage est public, il s'est un peu vendu, les frais de l'impression sont retirés; les éloges, les critiques et

l'argent viendront quand ils voudront. J'ai fait avec mes libraires un assez plat marché : c'est qu'ils feront les frais, et que nous partagerons le profit. Je n'ai encore rien touché. Je vous manderai ce que je gagnerai : il n'y a pas d'apparence que cela se monte fort haut; il n'y a pas d'apparence non plus que je continue à travailler dans ce genre. *Je ferai de la géométrie et je lirai Tacite.* Il me semble qu'on a grande envie que je me taise, et en vérité je ne demande pas mieux. Quand ma petite fortune ne suffira plus à ma subsistance, je me retirerai dans quelque endroit où je puisse vivre et mourir à bon marché. Adieu, madame. Estimez, comme moi, les hommes ce qu'ils valent, et il ne vous manquera rien pour être heureuse. On dit Voltaire raccommodé avec le roi de Prusse, et Maupertuis retombé. Ma foi, les hommes sont bien foux, à commencer par les sages.

LETTRE LXXVII.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 14 avril 1753.

Quoique je vous croie à Lyon, madame, je vous adresse cette lettre à Mâcon, parce que j'espère qu'elle vous sera envoyée, et qu'ainsi vous ne l'aurez guère plus tard.

L'abbé de Canaye trouve que vous ne ressemblez point du tout au greffier de Vaugirard; il est enchanté de vos lettres, et de votre manière d'envisager et de rendre tout; et en vérité il faudrait qu'il fût bien difficile. Vous me demandez une recette contre l'ennui, je vous répondrai d'écrire toujours des lettres quand vous n'aurez rien de mieux à faire; car on ne peut pas s'ennuyer quand on écrit de la sorte.

Eh bien! vous ne voulez donc pas, ni Formont non plus, que je me claquemure dans ma géométrie? J'en suis pourtant bien tenté. Si vous saviez combien cette géométrie est une retraite douce à la paresse! et puis les sots ne

vous lisent point, et par conséquent ne vous blâment ni ne vous louent : et comptez-vous cet avantage-là pour rien ? En tout cas, j'ai de la géométrie pour un an, tout au moins. Ah ! que je fais à présent de belles choses que personne ne lira !

J'ai bien quelques morceaux de littérature à traiter, qui seraient peut-être assez agréables ; mais je chasse tout cela de ma tête, comme mauvais train. La géométrie est ma femme, et je me suis remis en ménage.

Je ne tirerai pas grand argent de mon livre, et cela ne me fait encore rien : j'avais compté (comme vous savez que je compte) sur deux mille écus environ, que j'étais bien honteux de gagner ; car je n'en saurais que faire, et je n'en ai touché encore que 500 liv., pas même tout-à-fait : avec cela, j'ai plus d'argent devant moi que je n'en puis dépenser. Ma foi, on est bien fou de se tant tourmenter pour des choses qui ne rendent pas plus heureux : on a bien plus tôt fait de dire : Ne pourrais-je pas me passer de cela ? Et c'est la recette dont j'use depuis long-temps.

J'attends avec impatience le mois de juin, où vous m'annoncez votre retour. Je serais enchanté de vous mener l'abbé ; mais je doute

qu'il puisse obtenir un congé de *Thérèse philosophe.* Je lui disais, il y a quelque temps, que je l'avais été recommander aux religieux de la Merci, pour la rédemption des captifs. Il y en a à Maroc et à Tunis de moins esclaves que lui : avec cela il est content, se moque de tout, est fou à lier, et a près de soixante ans. Je mourrais de passer un jour comme il passe l'année.

Adieu, madame : avec mon abbé, ou sans lui, je serai toujours enchanté de vous revoir.

LETTRE LXXVIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Anet, mercredi 13 décembre 1747.

J'AVAIS appris, madame, par M. Duché, une partie de votre conversation avec M. de Paulmy. Je trouve tout simple que sa cousine sollicite pour l'abbé de Condillac, pour qui, en cas de besoin, je solliciterais moi-même ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'elle aille disant que je suis assez jeune pour attendre ; ma conduite avec elle lui prouvera du moins que je ne suis pas assez jeune pour attendre long-temps.

Vous ne me mandez point que vous avez dormi quatorze heures en arrivant à Nanteau ; cette nouvelle-là en valait cependant bien une autre : c'est reste à huit heures sur les vingt-deux que vous voudriez dormir par jour, et peut-être que ces huit heures-là viendront. Je vous les souhaite, pourvu que vous me permettiez de passer avec vous les deux autres. Vous avez mandé à M. de Mâcon que vous

étiez fort contente de ce que vous aviez vu, et que vous n'aviez rien vu encore : je crois cette recette-là fort bonne de ne rien regarder, pour être satisfait de ce qu'on voit.

Nous sommes à Blanc-Menil, Duché et moi, depuis hier, et nous retournons ce soir à Paris.

L'Encyclopédie paraît d'hier : ainsi vous pouvez faire lire l'Avertissement à qui vous voudrez. Priez Dieu pour nous, qui allons peut-être bien faire crier les hommes, et qui ne nous en soucions guère. J'ai lu à Duché votre lettre et l'endroit qui le regarde surtout ; il vous aime à la folie, et je pense qu'il a bien raison. Le chevalier de Laurency est venu me voir ; il faut absolument que je vous le présente cet hiver : il meurt d'envie de faire connaissance avec vous, et vous n'en auriez guère moins, si vous saviez comme il pense sur votre compte.

La reine a fait promettre à Hardion sa voix pour Bougainville, et elle a fait écrire Hardion à l'abbé Sallier. Nous soupçonnons, Duché et moi, quelqu'un de votre connaissance d'être du complot : franchement, il ne peut nous souffrir ; et pourquoi se dissimuler cela, quand cela n'empêche ni de dormir ni de

digérer ? Je lui ai envoyé mon Avertissement : si vous aviez été à Paris, il ne l'aurait reçu que par vous. J'ai une confession à vous faire : j'ai parlé de lui dans l'Encyclopédie, non pas à *Chronologie*, car cela est pour Newton, Petau et Scáliger, mais à *Chronologique*. J'y dis que nous avons, en notre langue, plusieurs bons abrégés chronologiques : le sien, un autre qui vaut pour le moins autant, et un troisième qui vaut mieux. Cela n'est pas dit si crûment, ainsi ne vous fâchez pas. Il trouvera la louange bien mince, surtout la partageant avec d'autres; mais Dieu et vous, et même vous toute seule, ne me feraient pas changer de langage.

Nous irons certainement à Fontainebleau, et certainement aussi au Boulai. Dites, je vous prie, bien des choses pour moi à madame d'Héricourt, et assurez-la bien de l'impatience que j'ai de lui faire ma cour chez elle. Je pourrai bien voir Quesnay à Fontainebleau; je lui parlerai de votre affaire, certainement. Si madame de Pompadour veut me voir, je lui ferai dire que je crains de l'importuner encore pour l'affaire de l'abbé Sigorgne, dont je sais qu'elle ne veut point se mêler, quoiqu'elle m'eût promis le contraire. Voilà comme il faut traiter ces gens-là. On n'est point de

l'Académie, mais on est Quaker, et on passe le chapeau sur la tête devant l'Académie et devant ceux qui en sont. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles. Je ne crois pas que nous partions pour Fontainebleau que vers le temps des fêtes, c'est-à-dire vers le 22 ou le 23. Ce n'est pas que nous nous soucions de ces fêtes-là, que peut-être nous ne verrons pas; mais nous sommes tentés d'aller braver la musique française jusque sur le trône, soit en l'écoutant, soit en ne l'écoutant pas. A propos, dites-moi ce que vous pensez du père *mat*, et de son confrère, qui doit s'appeler le père *échec*. Je vais écrire à Maupertuis; je laisse un peu de place à Duché, pour qu'il vous dise lui-même tout ce qu'il sent pour vous.

DE M. DUCHÉ.

Votre absence, madame, augmente, comme vous voyez, la quakrerie de mon confrère; mais je puis vous assurer qu'elle ne diminue rien de son attachement pour vous. Depuis qu'une certaine péronelle ne lui tourne plus la tête, il nous aime tous bien davantage. L'amitié dort pendant l'amour, mais elle en profite après. Pour moi, madame, dont rien ne fait dormir la mienne, je vous supplie de

croire qu'elle sera toujours très-éveillée pour vous, et que je conserverai précieusement ce sentiment, comme celui qui peut me faire et plus d'honneur et plus de plaisir.

LETTRE LXXIX.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 19 octobre 1753.

Votre lettre, madame, est venue fort à propos, car j'étais en peine de vous, et je vous aurais même écrit, si je n'avais attendu de vos nouvelles. Vous aviez écrit une lettre à M. de Mâcon, plus noire que le Tartare, et plus triste que les Champs-Élysées. Je m'imagine que le secrétaire Wiart est mieux, car vous ne m'en parlez pas. Ne vous effarouchez point trop de ce que je vous ai mandé sur l'article *Chronologie*. Je crois bien que le président Hénault, ne m'en remerciera pas; il le devrait pourtant, car je dis que nous avons en notre langue plusieurs bons ouvrages en ce genre, le sien, celui d'un nommé Macquer (qui vaut mieux, quoique je ne le dise pas), et celui de deux Bénédictins (qui vaut mieux que les deux précédens), mais que je me contente de nommer. Il fera sur l'Académie tout ce qui lui plaira; ma conduite

prouve que je ne désire point d'en être, et en vérité je le serais sans lui, si j'en avais bien envie; mais le plaisir de dire la vérité librement quand on n'outrage ni n'attaque personne, vaut mieux que toutes les Académies du monde, depuis la Française, jusqu'à celle de Dugast. Il m'a écrit, sur ma Préface, une lettre de compliment fort entortillée, et ne m'a pas dit ni fait dire un mot de ce qu'il vous a mandé. L'affaire du Journal des Savans est claire pour les gens de lettres, et pour les personnes intéressées, et voilà, ce me semble, tout ce qu'il faut pour cet endroit-là. A l'égard des critiques, la raison qui m'a fait m'étendre, c'est que plusieurs nous ont été faites, que quelques-unes avaient fait impression dans le public, qu'elles regardent un ouvrage important, sur lequel la nation a les yeux, et qu'enfin aucune ne tombe sur moi personnellement. Si elles m'avaient regardé, j'aurais été fort court et je n'aurais rien dit. Je suis au reste très-flatté que vous soyez contente de cet ouvrage. Des gens qui se disent mes amis, comme Condillac et Grimm, n'en parlent pas de même, à ce qu'on m'assure; mais je sais d'où cela vient : ils ne sont pourtant pas faits ni l'un ni l'autre pour être l'écho d'un oison; cependant je leur pardonne, s'ils ont été plus heu-

reux ou plus sots que moi, mais je ne leur envie ni leur bonheur, ni leur docilité.

Nous irons surement à Fontainebleau la semaine prochaine, et nous y resterons peu; je vous manderai, à point nommé, le jour de notre arrivée: je verrai Quesnay, et presserai de nouveau pour l'abbé Sigorgne. Je jouis actuellement d'une tranquillité qui me rend fort heureux; je mène une vie fort retirée et je m'en trouve à merveille: il ne me manque que de vous voir. Ne vous inquiétez point de ma quakrerie, elle ne sera jamais pour vous: au contraire, plus on est quaker avec les gens qu'on méprise, plus on est sensible à l'amitié des personnes qu'on aime et qu'on estime. Duché me charge de vous assurer de son respect et de son attachement, et, pour moi, on ne saurait rien ajouter à tout ce que je sens pour vous.

LETTRE LXXX.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, 21 octobre 1753.

Premièrement, madame, vous avez tort de vous fâcher contre moi, car je n'ai point tort; la liste des postes m'a trompé : elle dit que le courrier de Nemours part le vendredi à minuit, et je vous ai écrit le vendredi matin. J'aurais bien voulu partir le vendredi matin, mais quelques affaires retiennent Duché à Paris; nous partirons donc jeudi, et nous serons au Boulai, dimanche, ou lundi prochain, pour y passer toute la semaine.

Je me suis arrangé avec mes imprimeurs pour qu'ils puissent se passer de moi pendant huit jours, et les quatre fêtes me donnent encore quatre jours de plus. Il faut avoir autant d'envie que j'en ai de vous voir, pour quitter la solitude où je vis, et où je suis l'homme du monde le plus heureux. Les convalescences de l'ame sont comme celles du corps : on en sent

bien mieux le prix que celui de la santé. Je ne sais pas comment sont les chats dans la classe desquels vous me faites l'honneur de me ranger; mais je les plains beaucoup, s'ils souffrent autant que j'ai souffert. Je suis bien-aise de vous dire, par parenthèse, que tout autant de fois que vous m'appellerez chat moral, c'est tout autant de droits que vous faites acquérir à mademoiselle Rousseau, que vous avez prise si fort en aversion; franchement je vous aime à la folie, demandez plutôt à Duché : je meurs d'envie de vous revoir, et je ne verrai guère, cet hiver, que vous et l'abbé de Canaye. C'est dommage que votre diable de Saint-Joseph soit si loin : enfin nous ferons comme nous pourrons. J'espère voir Quesnay à Fontainebleau et je vous rendrai compte de notre entretien.

Que diable avez-vous donc écrit au président sur mon compte? Est-ce encore pour l'Académie? Eh! au nom de Dieu! laissez tout cela en repos; j'en serai, si on m'en met : voilà tout. Puisque je suis déjà d'une Académie, c'est un petit agrément de plus que d'être des autres : mais si j'avais mon expérience, et quinze ans de moins, je vous réponds que je ne serais d'aucune. Adieu, madame, comptez pour toute

l'éternité sur mon tendre et respectueux attachement.

Je vous manderai, en partant pour Fontainebleau, le jour précis de notre arrivée au Boulai.

LETTRE LXXXI.

LE MÊME A LA MÊME.

Blanc-Menil.

Il m'a été impossible, madame, d'avoir l'honneur de vous voir à Paris, quelque envie que j'en eusse; car je suis parti mercredi matin pour Blanc-Ménil, où je suis à présent. Je suis très-sensible à toutes vos bontés et à tout ce que vous avez dit pour moi à M. d'Arg.....; mais je vous supplie de ne point penser à la place de secrétaire de l'Académie. Quand cette place serait aussi facile à obtenir qu'elle l'est peu, je n'en serais pas plus disposé à faire aucune démarche pour y parvenir : j'y suis beaucoup moins propre que vous ne l'imaginez. Elle demande beaucoup de sujétion et d'exactitude, et vous me connaissez assez pour savoir que ma liberté est ce que j'aime le mieux; elle demande d'ailleurs beaucoup de connaissances de chimie, d'anatomie, de botanique, et que je n'ai point, et que je n'ai guère d'empressement d'acquérir; elle met dans le

cas de louer souvent des choses et des personnes fort médiocres, et je ne sais comment on peut se résoudre à louer ce qui ne mérite pas de l'être, ni comment on en vient à bout : cette besogne-là est trop difficile pour moi. Le public, d'ailleurs, est accoutumé, depuis M. de Fontenelle, à voir faire cette besogne d'une certaine manière qui ne serait pas du tout la mienne, et il y aurait trop de risque à vouloir lui faire changer d'allure quand une fois il en a pris une, bonne ou mauvaise. Ainsi je vous supplie, madame, d'oublier les vues que vous avez sur moi pour remplir cette place, et que M. de Saint-Marc vous a inspirées, à mon grand regret. Si j'ai quelque talent pour écrire, il me sera fort aisé de l'exercer sans être secrétaire de l'Académie, et j'en aurai plus de temps pour la géométrie, à laquelle je serais bien fâché de renoncer; c'est une ressource sûre : avec elle on ne s'ennuie guère; on ne fait pas grand bruit, mais on a peu d'ennui. La place que je tiens dans le monde n'est pas grande, et je travaille tous les jours à la rétrécir : le moyen d'être heureux est de ne se trouver sur le chemin de personne. Je n'en suis pas moins sensible à tout ce que vous voulez faire pour moi; mais M. de Maur.... et madame de Tenc...

m'ont appris à me passer de place, de fortune et de considération.

Je reviendrai à Paris vers le 12, et, si vous y êtes, j'aurai l'honneur de vous voir.

LETTRE LXXXII.

LE MÊME A LA MÊME.

J'ai été, madame, dès lundi prendre une souscription pour vous. Vous aurez votre volume lundi prochain, ou mercredi au plus tard. J'aurais eu l'honneur de vous le mander tout de suite, si j'avais eu un moment pour respirer. Il me semble que la Préface réussit. J'en suis fort aise, surtout à cause de l'ouvrage auquel les persécutions des Jésuites m'ont vivement intéressé : nous allons voir comment ils en parleront. On dit qu'ils commencent à changer de ton. Nous avons fait patte de velours avec eux dans le premier volume; mais s'ils n'en sont pas reconnaissans, nous avons dans les autres volumes six ou sept cents articles à leur service : *Chinois, Confucius, Ballet, Rhétorique*, etc. J'ai eu tort de ne vous pas envoyer l'Epître dédicatoire : la voici.

Monseigneur,

L'autorité suffit à un ministre pour lui attirer l'hommage aveugle et suspect des courtisans;

mais elle ne peut rien sur le suffrage du public, des étrangers et de la postérité. C'est à la Nation éclairée des gens de lettres, et surtout à la Nation libre et désintéressée des philosophes, que vous devez, monseigneur, l'estime générale, si flatteuse pour qui sait penser, parce qu'on ne l'obtient que de ceux qui pensent. C'est à eux qu'il appartient de célébrer, sans s'avilir par des motifs méprisables, la considération distinguée que vous marquez pour les talens : considération qui leur rend précieux un homme d'État, quand il sait, comme vous, leur faire sentir que ce n'est point par vanité, mais pour eux-mêmes qu'il les honore. Puisse, monseigneur, cet ouvrage auquel plusieurs savans et artistes célèbres ont bien voulu concourir avec nous, et que nous vous présentons en leur nom, être un monument durable de la reconnaissance que les Lettres vous doivent et qu'elles cherchent à vous témoigner! Les siècles futurs, si notre Encyclopédie a le bonheur d'y parvenir, parleront avec éloge de la protection que vous lui avez accordée dès sa naissance, moins sans doute pour ce qu'elle est aujourd'hui, qu'en faveur de ce qu'elle peut devenir un jour. Nous sommes avec un profond respect, etc.

LETTRE LXXXIII.

LE MÊME A LA MÊME.

Ce samedi.

Je reçus hier, madame, en arrivant de la campagne, une lettre de l'abbé de Canaye, qui m'instruit de la tracasserie que M. de Saint-Marc m'a faite avec vous, et de la lettre qu'il vous a écrite pour me justifier. Comme il ne vous a mandé surement que la vérité, je me flatte que vous êtes pleinement détrompée. Je n'ai donc rien à ajouter, madame, à ce qu'il a pu vous mander, sinon que je suis toujours, et plus que jamais, dans les dispositions où vous m'avez vu de ne rien demander; que je ne pense point du tout et n'ai jamais pensé à la place de secrétaire de l'Académie; que je serais très-fâché, quand je le pourrais, d'en dépouiller celui qui la remplit bien ou mal; que je ne veux point non plus aller sur les brisées de Montigni, qui, je crois, pense à cette place, en cas que Dieu ou M. d'Argenson, sous sa figure, disposent du titulaire; que, si j'avais pensé à cette place, j'aurais cru vous manquer que de vous en faire parler par un autre que par moi, et moins par

M. de Saint-Marc que par un autre; que si j'ai fait la Préface de l'Encyclopédie, ça été pour contribuer de mon mieux au bien de l'ouvrage; qu'à l'égard des deux Éloges, je ne les ai faits que parce que les auteurs du Mercure me les ont demandés dans le temps; que je n'ai eu dans tout cela aucune vue d'intérêt ni de fortune, et point d'autre que de prouver qu'on peut être géomètre et avoir le sens commun : ce qu'il fallait démontrer. Etes-vous contente à présent, madame? et me condamnerez-vous sur la parole de M. de Saint-Marc? Car, selon ce que l'abbé de Canaye m'écrit, je vois que vous étiez fort en colere. Je lui pardonne cette démarche, parce qu'il n'a point eu d'envie de me désobliger, je vous pardonne même de l'avoir cru; mais je ne vous pardonnerais pas de le croire encore. Si j'avais eu un moment de temps, j'aurais été vous dire tout cela; mais je ne fais que passer à Paris : et d'ailleurs, afin de vous ôter tout sujet de plainte, j'aime encore mieux vous écrire et vous signer mes dispositions, que de vous les dire de vive voix. Si je suis à Paris encore quelques jours, j'aurai l'honneur de vous assurer de mon respectueux attachement.

M. l'abbé de Canaye vous prie de ne point parler de sa lettre au Saint-Marc.

LETTRE LXXXIV.

M. D'ALEMBERT A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 16 sepembre 1752.

On ne peut être plus sensible, monsieur, que je le suis, aux bontés dont le roi m'honore : je n'en avais pas besoin pour lui être tendrement et inviolablement attaché. Le respect et l'admiration que ses actions m'ont inspirés, ne suffisent pas à mon cœur; c'est un sentiment que je partage avec toute l'Europe : un monarque tel que lui est digne d'en inspirer de plus doux, et j'ose dire que je le dispute sur ce point à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Jugez donc, monsieur, du désir que j'aurais de jouir de ses bienfaits, si les circonstances où je me trouve pouvaient me le permettre; mais elles ne me laissent que le regret de ne pouvoir en profiter, et ce regret ne fait qu'augmenter ma reconnaissance.

Permettez-moi, monsieur, d'entrer là-dessus dans quelques détails avec vous, et de vous ou-

vrir mon cœur, comme à un ami digne de ma confiance et de mon estime. J'ose prendre ce titre avec vous; tout semble m'y inviter; la lettre pleine de bonté que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la générosité de vos procédés envers M. l'abbé de Prades, auquel je m'intéresse très-vivement, et qui se loue, dans toutes ses lettres, de vous plus que de personne; enfin la réputation dont vous jouissez à si juste titre, par vos lumières, par vos connaissances, par la noblesse de vos sentimens, et par une probité d'autant plus précieuse, qu'elle est plus rare.

La situation où je suis serait peut-être, monsieur, un motif suffisant pour bien d'autres, de renoncer à leur pays; ma fortune est au-dessous du médiocre; 1700 liv. de rente font tout mon revenu: entièrement indépendant et maître de mes volontés, je n'ai point de famille qui s'y oppose; oublié du gouvernement, comme tant de gens le sont de la Providence, persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantages sur soi à la méchanceté des hommes; je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres, avec plus de profusion que de lumières; une pension très-modique, qui vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine un jour me suffira,

si j'ai le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer : encore cette ressource n'est-elle pas trop certaine, si la Cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi, que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, monsieur, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me résoudre à lui faire courir le moindre risque.

Supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre m'ont endurci à l'indigence et au malheur, et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent; à force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes, par désirer les places et les richesses, j'ai fini par y renoncer absolument, et de jour en jour je m'en trouve mieux. La vie retirée et assez obscure que je mene est parfaitement conforme à mon caractère, à mon amour extrême pour l'indépendance, et peut-être même à un peu d'éloignement que les évènemens de ma vie m'ont inspiré pour les hommes. La retraite ou le régime que me pres-

crivent mon état et mon goût m'ont procuré la santé la plus parfaite et la plus égale, c'est-à-dire le premier bien d'un philosophe ; enfin j'ai le bonheur de jouir d'un petit nombre d'amis, dont le commerce et la confiance font la consolation et le charme de ma vie. Jugez maintenant vous-même, monsieur, s'il m'est possible de renoncer à ces avantages, et de changer un bonheur sûr pour une situation toujours incertaine, quelque brillante qu'elle puisse être. Je ne doute nullement des bontés du roi, et de tout ce qu'il peut faire pour me rendre agréable mon nouvel état ; mais, malheureusement pour moi, toutes les circonstances essentielles à mon bonheur ne sont pas en son pouvoir. L'exemple de M. de Maupertuis m'effraie avec juste raison : j'aurais d'autant plus lieu de craindre la rigueur du climat de Berlin et de Potzdam, que la nature m'a donné un corps très-faible et qui a besoin de tous les ménagemens possibles. Si ma santé venait à s'altérer, ce qui ne serait que trop à craindre, que deviendrais-je alors ? Incapable de me rendre utile au roi, je me verrais forcé à aller finir mes jours loin de lui, et à reprendre dans ma patrie, ou ailleurs, mon ancien état, qui aurait perdu ses premiers charmes. Peut-être même n'aurais-je plus la

consolation de retrouver en France les amis que j'y aurais laissés, et à qui je percerais le cœur par mon départ. Je vous avoue, monsieur, que cette dernière raison seule peut tout sur moi. Le roi est trop philosophe et trop grand pour ne pas en sentir le prix; il connaît l'amitié, il la ressent et il la mérite : qu'il soit lui-même mon juge.

A ces motifs, monsieur, dont le pouvoir est le plus grand sans doute, je pourrais en ajouter d'autres. Je ne dois rien, il est vrai, au gouvernement de France, dont je crains tout sans en rien espérer; mais je dois quelque chose à ma nation, qui m'a toujours bien traité, qui me récompense autant qu'il est en elle par son estime, et que je ne pourrais abandonner sans une espèce d'ingratitude. Je suis d'ailleurs, comme vous le savez, chargé, conjointement avec M. Diderot, d'un grand ouvrage, pour lequel nous avons pris avec le public les engagemens les plus solennels, et pour lequel ma présence est indispensable. Il est absolument nécessaire que cet ouvrage se fasse et s'imprime sous nos yeux, que nous nous voyions souvent et que nous travaillions de concert. Vous connaissez trop, monsieur, les détails d'une si grande entreprise, pour que j'insiste davantage

là-dessus. Enfin (et je vous prie d'être persuadé que je ne cherche point à me parer ici d'une fausse modestie) je doute que je fusse aussi propre à cette place que S. M. veut bien le croire. Livré dès mon enfance à des études continuelles, je n'ai que dans la théorie la connaissance des hommes, qui est si nécessaire dans la pratique quand on a affaire à eux. La tranquillité, et, si je l'ose dire, l'oisiveté du cabinet m'ont rendu absolument incapable des détails auxquels le chef d'un corps doit se livrer. D'ailleurs, dans les différens objets dont l'Académie s'occupe, il en est qui me sont entièrement inconnus, comme la chimie, l'histoire naturelle, et plusieurs autres, sur lesquels par conséquent je ne pourrais être aussi utile que je le désirerais. Enfin, une place aussi brillante que celle dont le roi veut m'honorer, oblige à une sorte de représentation tout-à-fait éloignée du train de vie que j'ai pris jusqu'ici; elle engage à un grand nombre de devoirs, et les devoirs sont les entraves d'un homme libre. Je ne parle point de ceux qu'on rend au roi : le mot de devoir n'est pas fait pour lui : les plaisirs qu'on goûte dans sa société sont faits pour consoler des devoirs et du temps qu'on met à les remplir. Enfin, monsieur, je ne suis absolument

propre, par mon caractère, qu'à l'étude, à la retraite et à la société la plus bornée et la plus libre. Je ne vous parle point des chagrins, grands ou petits, nécessairement attachés aux places où l'on a des hommes, et surtout des gens de lettres, dans sa dépendance. Sans doute le plaisir de faire des heureux et de récompenser le mérite serait très-sensible pour moi; mais il est fort incertain que je fisse des heureux, et il est infaillible que je ferais des mécontens et des ingrats. Ainsi, sans perdre les ennemis que je puis avoir en France, où je ne suis cependant sur le chemin de personne, j'irais à trois cents lieues en chercher de nouveaux : j'en trouverais, dès mon arrivée, dans ceux qui auraient pu aspirer à cette place, dans leurs partisans et dans leurs créatures, et toutes mes précautions n'empêcheraient pas que bien des gens ne se plaignissent et ne cherchassent à me rendre la vie désagréable. Selon ma manière de penser, ce serait pour moi un poison lent, que la fortune et la considération attachées à ma place ne pourraient déraciner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que rien ne pourrait me résoudre à accepter, du vivant de M. de Maupertuis, sa survivance, et à venir, pour ainsi dire, à Berlin recueillir sa

succession. Il était mon ami. Je ne puis croire, comme on me l'a mandé, qu'il ait cherché, malgré ma recommandation, à nuire à M. l'abbé de Prades; mais, quand j'aurais ce reproche à lui faire, l'état déplorable où il est suffirait pour m'engager à une plus grande délicatesse dans les procédés. Cependant cet état, quelque fâcheux qu'il soit, peut durer long-temps, et peut demander qu'on lui donne dès à présent un coadjuteur : en ce cas, ce serait un nouveau motif pour moi de ne pas me déplacer.

Voilà, monsieur, les raisons qui me retiennent dans ma patrie : je serais au désespoir que S. M. les désapprouvât. Je me flatte, au contraire, que ma philosophie et ma franchise, bien loin de me nuire auprès du Roi, m'affermiront dans son estime. Plein de confiance en sa bonté, sa sagesse et sa vertu, bien plus chères à mes yeux que sa couronne, je me jette à ses pieds, et je le supplie d'être persuadé qu'un des plus grands regrets que j'aurai de ma vie, sera de ne pouvoir profiter des bienfaits d'un prince aussi digne de l'être, aussi fait pour commander aux hommes et pour les éclairer. Je m'attendris en vous écrivant. Je vous prie d'assurer le roi que je conserverai toute ma vie pour sa personne l'attachement le plus tendre, le plus

fidèle et le plus respectueux, et que je serai toujours son sujet, au moins dans le cœur, puisque c'est la seule façon dont je puisse l'être. Si la persécution et le malheur m'obligent un jour à quitter ma patrie et mes amis, ce sera dans ses états que j'irai chercher un asile : je ne lui demanderai que la satisfaction d'aller mourir auprès de lui, libre et pauvre.

Au reste, je ne dois point vous dissimuler, monsieur, que, long-temps avant le dessein que le roi vous a confié, le bruit s'est répandu, sans fondement comme tant d'autres, que S. M. songeait à moi pour la place de président. J'ai répondu à ceux qui m'en ont parlé, que je n'avais entendu parler de rien, et qu'on me faisait beaucoup plus d'honneur que je ne méritais. Je continuerai, si on m'en parle, à répondre de même, parce que, dans ces circonstances, les réponses les plus simples sont les meilleures. Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer S. M. que son secret sera inviolable. Je le respecte autant que sa personne, et mes amis ignoreront toujours le sacrifice que je leur fais. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXV.

M. LE MARQUIS D'ARGENS A M. D'ALEMBERT.

Potzdam, 20 octobre 1752.

J'ai montré, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au roi : elle a accru la bonne opinion que S. M. avait de votre caractère, et elle a augmenté, par conséquent, l'envie qu'elle a de vous avoir à son service. Le roi m'a chargé, monsieur, de vous écrire de nouveau de sa part, et de répondre aux difficultés que vous croyez insurmontables, et qui, à vous dire le vrai, ne me paraissent pas aussi grandes que vous le pensez.

La santé de M. de Maupertuis, malgré ce qu'on peut en avoir écrit à Paris, est toujours plus mauvaise. Il veut aller en France; mais il n'ose partir : car il sent bien qu'il n'aura pas la force d'achever son voyage. Supposons que, par un hasard inespéré, il vînt à se rétablir, vous serez auprès du roi avec 12,000 livres de pension, vous aurez un logement dans le château de Potzdam et vous serez désigné à la pré-

sidence de l'Académie. Il n'y a rien dans tout cela à quoi M. de Maupertuis puisse trouver à redire ; et c'est, en vérité, porter votre délicatesse trop loin : d'ailleurs le roi m'a assuré que M. de Maupertuis serait charmé de son choix. Quant aux ennemis que vous craignez que votre poste ne vous fasse dans ce pays, soyez persuadé que vous n'y aurez que des admirateurs parmi les honnêtes gens; les autres seront trop heureux de dissimuler et de rechercher votre amitié. Les bontés dont le roi vous honorera seront trop marquées pour que vous ayez rien à redouter des cabales, qui d'ailleurs ne font pas fortune ici.

Si vous passiez à Londres ou à Vienne, vous pourriez craindre qu'on ne vous accusât d'avoir manqué à votre patrie ; mais vous venez chez le premier et le plus intime allié de votre nation, chez un roi qui l'aime, et qui a déjà attiré auprès de lui plusieurs de vos amis et de vos compatriotes.

Vous aimez la tranquillité, vous la trouverez ici : vous n'êtes obligé à aucune représentation ; vous verrez le roi comme un philosophe, de qui vous serez chéri et estimé.

Le climat de ce pays-ci n'est pas plus froid que celui de la Bretagne. J'ose vous assurer

qu'il est plus beau que celui de Paris, parce qu'il est beaucoup plus serein.

Quant à l'Encyclopédie, vous pourriez travailler ici aux articles que vous faites, et laisser la direction de l'ouvrage à M. Diderot; et si, lorsqu'il sera fini, il voulait venir à Berlin, je ne doute pas que le roi ne fût charmé de faire l'acquisition d'un homme de son mérite : tous les gens qui pensent seraient portés à lui rendre service.

Si je suis assez malheureux, monsieur, pour que mes raisons ne vous persuadent pas, j'aurai du moins l'avantage de vous avoir montré que personne ne vous est plus attaché que moi, et que, plein d'admiration pour vos lumières et pour votre caractère, je n'ai rien oublié pour procurer à Berlin un homme qui en eût illustré l'Académie.

Comme tout le monde commence à savoir que le roi a souhaité de vous avoir, je crois que le mystère devient aujourd'hui inutile. Je suis, etc.

LETTRE LXXXVI.

M. D'ALEMBERT A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 20 novembre 1752.

Si j'ai tardé, monsieur, à répondre à votre seconde lettre, ce n'est point par une négligence que les bontés extrêmes de S. M. rendraient inexcusable, c'est parce que ces bontés mêmes semblaient exiger de moi de nouveau que je ne prisse pas trop promptement mon dernier parti dans une circonstance qui sera peut-être, à tous égards, une des plus critiques de ma vie. J'ai donc fait, monsieur, de nouvelles réflexions; mais, soit raison, soit fatalité, elles n'ont pu vaincre la résolution où je suis de ne point renoncer à ma patrie que ma patrie ne renonce à moi. Je pourrais insister sur quelques-unes des objections auxquelles vous avez bien voulu répondre; mais il en est une, la plus puissante de toutes pour moi, et à laquelle vous ne répondez pas : c'est mon attachement pour mes amis, et j'ajoute pour cette obscurité et cette retraite si précieuse aux sages. J'apprends d'ail-

leurs que M. de Maupertuis est mieux, et je commence à croire que l'Académie et la Prusse pourront enfin le conserver. La délicatesse dont je vous ai parlé à son égard est aussi une chose sur laquelle je ne pourrais me vaincre, quand même des motifs encore plus forts ne s'y joindraient pas. Ainsi, monsieur, je supplie S. M. de ne plus penser à moi pour remplir une place que je crois au-dessus de mes forces corporelles, spirituelles et morales; mais vous ne pouvez lui peindre que faiblement mon respect, mon attachement et ma vive reconnaissance. Si le malheur m'exilait de France, je serais trop heureux d'aller à Berlin pour lui seul, sans aucun motif d'intéret, pour le voir, l'entendre, l'admirer et dire ensuite à la Prusse : *Viderunt oculi mei salutare tuum*; mes yeux ont vu votre sauveur.

Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, monsieur, vous sentiriez combien cette manière de penser est sincère. Je sais vivre de peu et me passer de tout, excepté d'amis; mais je sais encore mieux que les princes comme lui ne se trouvent nulle part, et seraient capables de rendre l'amitié incommode, si elle pouvait l'être. Au reste, monsieur, quoiqu'on sache à Berlin la proposition que le roi m'a fait faire,

on l'ignore encore à Paris, et certainement on ne le saura jamais par moi. Mais permettez-moi de me féliciter au moins de ce qu'elle m'a procuré l'occasion d'être connu d'une personne que j'estime autant que vous, monsieur, et de lier avec vous un commerce que je désire ardemment de cultiver.

Je suis, etc.

LETTRE LXXXVII.

M. LE MARQUIS D'ARGENS A M. D'ALEMBERT.

Potzdam, 20 novembre 1753.

J'AI montré au roi, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, au sujet de M. Toussaint : elle a produit l'effet qu'il était naturel qu'elle produisît. S. M. m'a dit, après l'avoir lue, qu'elle ferait venir, au commencement du printemps, M. Toussaint à Berlin. J'écris en conséquence à M. de Beausobre ; mais quoique je regarde cette affaire comme terminée entièrement, je crois qu'il est à propos de ne la divulguer qu'au moment du départ de M. Toussaint : vous connaissez les intrigues des cours, il est toujours sage de les éviter, même dans les choses dont la réussite paraît la plus assurée.

Le roi me charge d'une autre commission, dans laquelle il me serait glorieux de pouvoir réussir, c'est de vous engager à venir passer quelques mois à Berlin, puisque vous ne vou-

lez pas y fixer votre demeure : vous pourriez faire ce voyage au commencement de la belle saison. Quoique S. M. connaisse parfaitement votre désintéressement, elle sait qu'il convient à un grand roi de répandre ses bienfaits sur des savans illustres : ainsi elle aura soin de pourvoir aux frais de votre voyage, dès que vous m'aurez instruit de votre intention, et je vous prie de me la faire savoir.

Qu'est devenu Voltaire ? On dit qu'il est retiré dans une maison de campagne en Alsace, où il va écrire l'histoire d'Allemagne : elle sera nécessairement dans le goût du Siècle de Louis XIV, car il aura encore moins de secours pour cet ouvrage, qu'il n'en a eu pour l'autre ; il compilera et abrégera ce qu'ont dit les historiens ; il dira du mal de ces mêmes historiens qu'il aura pillés, et étranglera les matières ; il hasardera quelques anecdotes, dont il ne sera instruit qu'à demi ; il mêlera à cela quelques traits d'épigrammes, et il appellera cet ouvrage *l'Histoire d'Allemagne.*

Pourquoi faut-il que l'auteur de la Henriade soit celui du Temple du Goût, que celui d'Alzire ou de Zaïre soit celui des Elémens de Newton, et celui de tant de charmantes petites pièces celui de la sèche et décharnée

Histoire du siècle de Louis XIV ? Quel homme que Voltaire, s'il n'eût voulu être que poète ! Il a fait plusieurs tentatives pour retourner ici, mais le roi n'a pas voulu entendre parler de lui : il avait employé, pour faire sa paix, le margrave de Bareuth, et la duchesse de Saxe-Gotha.

Maupertuis a écrit ici que sa santé était entièrement rétablie : je souhaite que sa tranquillité le soit aussi ; mais du caractère dont il est, j'ai peine à le croire : je crains bien qu'il ne soit éternellement la victime de son amour-propre. Avec un peu plus de douceur, il eût eu à Berlin parmi les gens de lettres le rang de dictateur : il n'a eu que celui de tribun ; il a cabalé et a été la dupe de ses cabales.

Si vous ne venez pas à Berlin ce printemps, je crains bien de n'avoir jamais le plaisir de vous voir : ma santé s'affaiblit tous les jours de plus en plus, et je me dispose à aller faire bientôt mes révérences au père éternel ; mais tandis que je resterai dans ce monde, je serai le plus zélé de vos admirateurs.

LETTRE LXXXVIII.

M. D'ALEMBERT A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 1753.

Je suis, monsieur, pénétré au-delà de toute expression, des marques de bonté dont S. M. me comble sans cesse. Mon tendre et respectueux attachement, et ma reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, ne peuvent m'acquitter envers elle que bien faiblement : aussi, ne doit-elle point douter du désir extrême que j'aurais d'aller lui témoigner des sentimens si vrais et si justes, supérieurs encore à mon admiration pour elle. Heureux, si par ces sentimens et ma conduite, je pouvais contribuer à effacer, à affaiblir du moins, les idées désavantageuses qu'elle a conçues avec justice de quelques hommes de lettres de ma nation. Mais quand je n'aurais pas, monsieur, de si puissantes raisons pour souhaiter avec empressement de faire ma cour à S. M., et d'aller mettre à ses pieds mes profonds respects, le désir seul de voir un monarque tel que lui serait pour moi un motif plus que suffisant. Je ne

prétends pas faire valoir ce désir auprès de S. M. ; il m'est commun avec tout ce qu'il y a de gens en Europe, qui pensent : le commerce et l'entretien d'un prince aussi célèbre et aussi rare sont assurément le plus digne objet des voyages d'un philosophe. Je ne désire de vivre, monsieur, que dans l'espérance de jouir de cet avantage; je ne désirerais d'être riche que pour en jouir souvent, et je n'ai d'autre regret que de ne pouvoir accepter sur-le-champ les offres généreuses et pleines de bonté que S. M. veut bien me faire : mais je me trouve arrêté par des liens qui m'obligent de différer un voyage aussi agréable et aussi flatteur. Ces liens, monsieur, sont les engagemens que j'ai pris pour l'Encyclopédie, et qu'il ne m'est possible ni de rompre ni de suspendre. L'ouvrage paraît attirer de plus en plus l'attention du public, et même de l'Europe, et mérite par là tous nos soins. Les circonstances où nous nous sommes trouvés, et le désir de perfectionner ce dictionnaire le plus qu'il nous est possible, nous ont forcés de retarder la publication de chaque volume ; mais nous devons au moins à nos engagemens, à l'empressement et à la confiance de la nation, et aux avances considérables des libraires, de ne rien faire

qui puisse ajouter de nouveaux obstacles à l'Encyclopédie.

Dans cette position, monsieur, je vois avec beaucoup de peine que mon voyage et mon séjour à Berlin seraient nécessairement préjudiciables à cette grande entreprise : les détails immenses de l'exécution demandent indispensablement la présence des deux éditeurs, et me permettent à peine de m'éloigner de Paris à de très-petites distances, et pour quelques jours. S'il était possible, et si j'étais assez heureux pour que des évènemens, que je ne puis prévoir, me laissassent libre quelques mois, je profiterais avec ardeur de ce moment de loisir, pour aller en faire hommage au roi ; mais tout ce que je puis faire dans ma situation présente, c'est d'accélérer, autant qu'il sera en moi, l'édition de l'Encyclopédie, et surtout de ne prendre aucun nouvel engagement qui m'empêche de pouvoir allier un jour (et peut-être bientôt) mon plaisir et mon devoir. Le roi seul est capable de me tirer de la retraite où je m'enfonce de plus en plus, et où je me trouve de jour en jour plus tranquille et plus heureux. Le bonheur que j'ai eu de me faire connaître de lui par mes ouvrages est la seule chose qui m'empêche de regretter l'obscurité.

je ne veux plus sortir de ma solitude que pour lui, et pour dire ensuite en y rentrant : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre serviteur en paix.*

Voilà, monsieur, dans la plus grande sincérité, quelles sont mes dispositions : puis-je me flatter que S. M. voudra bien en être touchée, et me conserver les bontés dont elle m'honore? Mon plus grand désir serait de pouvoir en profiter, et surtout de m'en rendre digne. Je crains qu'elle n'ait conçu de mes talens une opinion trop favorable; mais elle ne saurait être trop persuadée de mon attachement inviolable pour sa personne : je m'exposerais volontiers au risque de la détromper sur mon esprit, pour l'assurer des sentimens de mon cœur, et pour mériter, du moins à cet égard, une estime aussi précieuse que la sienne, dont je suis infiniment plus jaloux que de ses bienfaits.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. J'aurai l'honneur de vous répondre incessamment sur les autres articles de votre lettre; celui dont il s'agit m'a paru mériter une réponse particulière.

LETTRE LXXXIX.

LE PRINCE DE BEAUVEAU A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Commerci, 29 juillet 1754.

MADAME, il n'y a rien de si agréable que vos lettres ; car c'est bien vous qui écrivez comme vous parlez. Aussi suis-je enchanté de ce que vous avez bien voulu me dire le 22, et j'aurais bien voulu y répondre plus tôt; mais je suis condamné à passer encore quelques jours ici, quoique pressé, par des intérêts de toutes les espèces, de retourner à Paris. J'ai chargé madame de Mirepoix, mon agent à la cour, de me jeter à la tête de tous ceux qui peuvent en faire employer d'autres ; et comme le maréchal de Belle-Isle vient ici dans très-peu de temps, je ne peux me dispenser de l'attendre pour lui offrir moi-même mon zèle. Cette démarche faite, je ne perdrai pas un moment dans ce pays-ci, et j'entrevois que je pourrai en partir le 6, si tout me succède.

Quelque grands que puissent être les petits

cochons, je n'en aurai jamais trouvé de si bons : la sûreté de votre goût était bien établie selon le mien. Au reste, il ne faut pas l'avoir bien fin pour trouver très-mauvaise la cuisine que madame de Mirepoix approuve : elle est bien heureuse, madame, qu'en faveur de quelques charmes, vous fassiez grace à tant de légèreté; mais elle est dans un moment excusable et où la cour doit nécessairement l'emporter. Je crois que tout y est dans une belle fermentation, et même que cela aura gagné Paris. Il n'y a rien de si tendre et par conséquent de plus flatteur que ce que les apparences de guerre me valent de votre part. J'ai très-bien senti, par ce voyage-ci, tout ce que je perdrai aux évènemens qui me sépareront de vous, et la morale de cela sera toujours de m'en rapprocher tant que je pourrai.

Je ne vous ai chargé de rien, madame, pour madame du Châtel : cela est vrai, et cela serait très-mal si je n'avais pas pour elle un fonds d'attachement et de reconnaissance si solide, qu'il me répond à moi-même de ma sensibilité C'est une des femmes du monde qui m'a toujours paru rassembler le plus de mérite et d'agrément, et je me tiens bien honoré des bontés qu'elle a pour moi. C'est une bonne affaire pour vous deux, madame, que son change-

ment de quartier : sans cela j'aurais un peu de regret de sa belle maison.

Je suis très-fâché, d'abord pour vous, ensuite pour moi, du départ de M. de Formont : c'est un homme de bien bonne compagnie, que vous perdez. Voulez-vous bien qu'à propos de celle qui vous reste, je présente mes hommages à mademoiselle de l'Espinasse?

LETTRE XC.

LE MÊME A LA MÊME.

Luneville, 6 juillet 1755.

J'ARRIVE, madame, d'un pays perdu où j'ai passé dix jours à mon régiment, et où j'ai reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré. J'ai été charmé des reproches de la première, parce qu'en la recevant je ne les méritais plus, et ils n'auraient jamais pu porter que sur ma circonspection, qui me faisait craindre de vous ennuyer de moi. Mais puisque vous m'encouragez par tant de bontés à vous dire tout ce que je pense pour vous, je vous assure, madame, que vous aurez de mes lettres tant que vous voudrez. Premièrement, je ne pourrai jamais vous remercier assez des vôtres; et puis la réputation de madame de Ma.... me fait peur : je n'ai point de Crécy pour m'excuser, ni de chevalier de Laurency pour me défendre; et quelque galant que soit son billet, je lui trouverai toujours le tort de vous l'avoir trop fait attendre. Pour moi, je n'attends plus rien d'elle : elle me traite avec un

mépris que je mérite peut-être, mais que j'ai quelque peine à souffrir : ce n'est pas qu'elle ne m'ait écrit une belle lettre, mais c'est qu'elle ne m'en a écrit qu'une ; et, comme vous dites, on ne peut pas lui pardonner ses péchés, parce qu'elle a beaucoup aimé, ni parce qu'elle a beaucoup écrit.

Quant à mon retour, madame, quoique ce ne soit pas un évènement, il faut pourtant le préparer ; c'est-à-dire qu'il faut que j'engage le roi de Pologne à me laisser partir, et ma mère à ne pas trouver que je pars trop tôt : c'est à cela que je vais m'appliquer. Je ne peux pas précisément leur donner pour raisons qu'il y a des petits cochons qui m'attendent : c'est pourtant une de mes bonnes ; mais il faudrait vous connaître pour la goûter.

Me permettez-vous de vous demander, madame, si M. d'Alembert est revenu de Wesel et ce qu'il pense du roi de Prusse ? Il me semble qu'il est intéressant de voir un homme aussi singulier jugé par un homme aussi raisonnable.

Je vous remercie encore une fois, madame, des bontés dont vous me comblez, et je vous assure que je les sentirai toute ma vie. C'est la seule façon dont je puisse répondre aux choses trop flatteuses que vous voulez bien me dire :

il faudrait en effet les mériter pour être digne de vous plaire ; mais je trouve qu'on peut être fort au-dessous et cependant vous être très-tendrement atttaché.

Oserais-je vous prier de faire souvenir quelquefois de moi M. le président Hénault ?

LETTRE XCI.

LE COMTE DE BROGLIE A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Ruffec, 16 septembre 1764.

Je suis un peu mécontent, madame, que vous craigniez d'avoir à vous repentir de m'avoir accordé trop promptement vos bontés et votre amitié. J'espère que vous ne serez jamais dans ce cas-là; car je désire infiniment de la mériter de plus en plus et de la conserver. Je ne mérite pas de même toutes les choses obligeantes dont votre lettre est remplie; et quant à la facilité que vous m'attribuez et que vous faites tant valoir, elle ne mérite pas beaucoup d'éloges, et elle vient de l'habitude où je suis depuis mon enfance de vivre avec tant de caractères différens. Vous me croyez aussi capable d'adoucir les animaux les plus féroces de la société. Je ne me suis jamais reconnu ce talent, j'en ai même vu quelquefois qui passaient pour être de l'espèce la plus pacifique et que je n'ai pu apprivoiser. Mais, en vérité, c'est trop parler de

moi : parlons de vous, madame ; cela vaut beaucoup mieux.

Vous me paraissez contente de la douceur de votre vie actuelle : j'en suis enchanté, et je le suis aussi de voir votre sensibilité un peu diminuée. Malgré cela, je ne vous passe pas l'indifférence, à moins qu'elle ne soit que pour ceux à qui on fait même grace en la leur accordant.

Vous approuvez mes occupations champêtres. Elles sont très-nécessaires à ma fortune et ne contrarient pas mon goût : c'est le seul moyen de se rendre indépendant, que de s'occuper à mettre son bien dans la plus grande valeur, et on est bien sûr de ne pas perdre sa peine. Le seul regret, c'est d'être éloigné de ses amis; mais comme il est bien difficile de les avoir rassemblés, c'est presque un mal sans remède. D'ailleurs quand on les rejoint on en sent bien plus vivement l'agrément, et je goûte presque d'avance celui que je retrouverai, madame, à vous rejoindre et à vous renouveler, le plus souvent que je pourrai, les assurances les plus sincères de mon tendre et respectueux attachement.

Voulez-vous bien recevoir les remercîmens et les hommages de madame de Broglie?

LETTRE XCII.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND A M. LE COMTE DE BROGLIE.

Paris, 22 septembre 1764.

NON, M. le comte, on ne sait ce qu'on choisirait, si on en était le maître, d'être sensible ou indifférent. C'est la vie ou la mort : la vie accompagnée de souffrances, la mort qui n'est pas assez complète pour ne pas sentir l'horreur du néant; enfin, nous ne sommes pas maîtres du choix. Tout ce qui semble dépendre de nous, c'est de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, de se supporter soi-même; et cet article est le plus difficile, surtout aux gens qui sont, comme moi, de vraies poules mouillées. Pour vous, M. le comte, qui êtes un lion, un aigle, rien n'est plus fort que vous, rien n'est au-dessus de votre courage, de vos lumières. Vous avez le temps d'attendre. Si vous vous trouvez jamais à armes égales (et cela arrivera), vous terrasserez tout. En attendant, conduisez votre charrue, multipliez votre race,

que ce genre de succès soit le pronostic des autres. Vous voyez qu'il ne me manque rien pour être une vraie Sibylle.

Je serai ravie de vous revoir; mais il manquera toujours quelque chose à mon plaisir (et cette chose est importante) : c'est que vous ne le partagerez point. Je ne puis vous en faire de reproches : trop d'idées , trop de passions remplissent votre ame; je ne tiens à aucune par aucun fil : je n'ai que ma valeur intrinsèque, et cette valeur est si petite, si petite, qu'il n'y a que l'amitié, ou du moins l'habitude qui puisse la faire apercevoir, et lui tenir lieu, pour ainsi dire, de microscope.

Mais je fais une réflexion , c'est que lorsqu'on est à cent lieues de Paris, on aime mieux les plus pitoyables nouvelles que les plus beaux discours. Je vais donc tâcher de vous dire tout ce que je sais, qui n'est pas grand'chose. Je commence par ma main droite. Madame de Mirepoix, comme à l'ordinaire, est de tous les voyages. Elle revint jeudi de Choisi, elle soupa chez madame de Valentinois , où j'étais. Je revins chez moi de bonne heure attendre madame la duchesse de Choiseul avec qui je causai longtemps ; je trouvai à placer une profession d'estime et d'amitié pour vous , et d'autres petites

choses peu importantes, mais assez adroites. C'est toujours en attendant mieux.

Madame de Mirepoix repartit hier pour l'Ile-Adam, elle en revient demain. Je crois qu'elle soupera, ainsi que moi, M. et madame de Beauveau, à l'hôtel du Luxembourg, ou bien chez moi, si madame de Luxembourg, par quelque hasard, restait à Villeroy où elle est depuis le 12 de ce mois, et où elle est restée deux ou trois jours de plus qu'elle ne comptait, parce que M. de Villeroi a été un peu malade ; mais elle m'a mandé qu'elle revenait demain.

Voilà tout ce qui a rapport à ma droite : venons à ma gauche. L'ambassadeur d'Espagne se meurt d'une fluxion de poitrine : il a reçu hier matin ses sacremens. Madame de Valentinois est reprise de ses cloux; on lui a déjà donné plusieurs coups de lancette : elle est d'une douceur et d'une patience qui intéressent. Voilà ce qui regarde mon voisinage : allons plus loin. L'ambassadeur de Sardaigne est en train de guérison depuis qu'il fait les remèdes de l'empirique du Dauphiné : sa plaie, qui était plus large de beaucoup qu'un écu de six francs, et dont les chairs qui l'entouraient étaient en bourrelet, n'est pas plus large qu'un louis aujourd'hui, et la peau est très-unie. Madame de

Duras n'est point encore morte. Elle ne voit plus personne : elle boit pour le moins deux ou trois bouteilles de vin par jour, et mange à proportion; mais elle n'est pas pour cela en train de guérison.

Madame la duchesse de Grammont et madame de Choiseul-la-Baume partent aujourd'hui pour Chanteloup. M. le duc de Choiseul partira demain; il n'y restera que jusqu'à mercredi, qu'il ira à la Flèche voir l'école militaire et les carabiniers; il sera de retour samedi à Versailles. M. et Madame de Staremberg doivent aller à Chanteloup, ainsi que MM. de Stanley, d'Armentières, du Châtelet, etc. etc. Il y en a qui disent que madame de Grammont doit aller à Richelieu; mais cela est douteux.

Le roi va lundi à Choisi : mesdames de Mirepoix, duchesse de Choiseul, de Château-Renauld et du Roure seront du voyage : on en reviendra jeudi ou vendredi. Le roi partira mardi pour Fontainebleau, et la reine le mercredi 3.

M. et madame de Beauveau reviennent demain dimanche à Paris. Je compte, comme je vous l'ai dit, souper avec eux. J'apprendrai sans doute ce qu'ils feront; mais jusqu'à présent je l'ignore.

Je n'en sais pas davantage, M. le comte :

je finis bien vite. Cette lettre ressemble aux récits de M. le prince de Montauban, que M. de Charost trouvait *ridiculo ridiculoso*.

Il faut cependant bien, avant de finir, que j'assure madame la comtesse de Broglie de mon respect, de mon amour, de mon amitié, de mon estime, enfin de tous les sentimens qu'elle mérite et que je lui ai voués pour ma vie. Si vous avez M. l'abbé avec vous, parlez-lui de moi, si vous croyez que cela ne l'ennuie pas.

M. et madame de Staremberg n'iront point à Chanteloup, parce que M. de Choiseul y restera très-peu.

LETTRE XCIII.

LE COMTE DE BROGLIE A M. LE PRINCE DE BEAUVAU.

Ruffec, le 7 octobre 1764.

QUELQUE envie que j'aie, cher prince, de vous voir avant votre départ pour la Lorraine, je ne puis guère m'en flatter; car j'ai ici des affaires pardessus la tête, et très-intéressantes pour moi, et je ne pourrai guère retourner à Paris que dans le mois de décembre; mais comme vos voyages à Lunéville seront courts, j'espère que vous ne tarderez pas à y revenir après mon retour. La princesse est-elle de cette seconde caravane? Cela me paraîtrait bien léger pour sa santé.

Je suis arrivé hier d'une petite tournée que j'ai faite sur les côtes du pays d'Aunis. J'ai vu Rochefort, l'île d'Aix, la Rochelle et l'île de Rhé. M. le vicomte de Chabot a eu l'honnêteté de venir avec nous : il vous pourra mander combien on trouve sur son chemin d'objets affligeans. Si j'étais avec M. de Choiseul comme avec vous, je pourrais lui mander la désolation

et l'anéantissement où en est la marine ; le brigandage qui se commet dans l'administration, qu'on attribue entièrement aux bureaux ; ce qu'on dit d'un nouveau marché pour les bois, dont on est scandalisé pour la cherté ; le discrédit où est la Cayenne, qu'on regarde comme un gouffre pour la dépense, sans espérance de succès ; enfin on ne voit et on n'entend que des choses désolantes pour un citoyen. A la Rochelle, pour le commerce, on trouve le second tome de tout cela : on y voit un port qui se comble, une ville qui se dépeuple à vue d'œil, et lorsqu'on examine la facilité qu'il y aurait à ce que cela fût autrement, que voulez-vous qu'on fasse, sinon de murmurer pour les uns et de gémir pour les autres ? Mais cela ne remédie à rien. Croiriez-vous qu'à Rochefort les décomptes de ce qu'on appelle des armemens ne sont pas faits depuis 1756, excepté pour l'année 1760, qui a été soldée par un extraordinaire ? Croiriez-vous que les appointemens de quinze mois sont dus à tous les officiers ; qu'on ne paie pas mieux les marins, qui exactement demandent l'aumône et désertent ; que l'intendant et le commandant de la marine n'ont pas pu trouver un crédit de dix écus pour acheter je ne sais pas quoi pour finir l'armement des

flûtes qui vont transporter M. Turgot? Si tout cela est su, il n'est pas possible qu'on n'y apporte remède; mais ce qui est pis encore, c'est le traitement fait à des colonies d'Allemands qu'on a fait venir pour Cayenne, qu'on n'y peut pas envoyer, parce qu'il n'y a rien pour les nourrir, qui ont été ici dans des écuries, mourant de faim et de chagrin, qu'on dit qu'on va envoyer à grands frais à Saint-Domingue et à la Martinique où ils mourront tous, et où, s'ils vivaient, ils seraient inutiles. Le bruit du pays est que le chevalier Turgot a proposé de les donner à son frère pour les faire travailler aux grands chemins de la province, dont le travail est payé par abonnement, moyennant quoi ils vivraient sans qu'il en coûtât rien à personne, répandraient de l'argent dans le pays et seraient très-utiles, et y pourraient attendre que la colonie de Cayenne, où il n'y a pas d'hommes, fût en état de les recevoir. Cela a été, dit-on, sans aucune réponse. Voilà, cher prince, des vérités. Demandez au vicomte si cela est exagéré. Je vous assure que je n'ai pas questionné, je n'ai fait qu'entendre ce qui se dit à très-haute voix. J'ajouterai que l'entreprise des bois révolte. J'entendis dire à M. d'Aligre que Jéliot était fort intéressé dans cette entreprise.

Quant à moi, comme je vous dis, j'ai vu et écouté ; j'ai fixé mon attention sur la partie militaire, afin de savoir où l'arrière-ban pourra être utile la guerre prochaine. Comme c'est avec ces troupes que je peux tout au plus marcher, il est bon de connaître son poste ; car, toute plaisanterie cessante, je ne doute pas que les Anglais ne viennent prendre et détruire Rochefort, comme ils l'auraient pu faire cette guerre-ci. Il serait cependant possible d'y mettre ordre ; mais le contraire s'y fait tous les jours. Au milieu de ces vilains spectacles, j'ai eu la consolation de voir l'île de Rhé augmentant de population et d'industrie, parce qu'il n'y a ni taille, ni gabelle, ni traite. Les habitans en sont heureux et contens sous le gouvernement du chevalier d'Aulan, qui en est le père, le juge, presque le roi : il y est adoré, craint et obéi sur tous les points. Quels délices, si ce petit modèle pouvait être mis en grand ! Alors la France serait aussi florissante qu'elle est anéantie. Je voudrais, cher prince, vous avoir entretenu plus gaîment ; mais la vérité est presque toujours triste.

Adieu. Je vous embrasse tendrement. Mes hommages respectueux à la princesse.

LETTRE XCIV.

LE COMTE DE BROGLIE A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Ruffec, 14 octobre 1764.

Un voyage de plus de quinze jours que j'ai fait, madame, à Rochefort, la Rochelle et l'île de Rhé, m'a empêché de répondre plus tôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré, du 27 septembre. Je ne mérite rien, à aucun égard, de tout ce que vous m'y dites d'obligeant; mais je n'en suis pas moins sensible à toutes ces marques de bonté.

Vous n'êtes pas, madame, dans le cas des correspondances qui ont besoin de nouvelles pour être rendues agréables. Malgré cela, vous voulez bien compâtir à la curiosité provinciale, et votre lettre m'a plus appris de détails de société, qui par là deviennent intéressans, que je n'en avais su depuis mon départ. Il me paraît que tout est dans l'ordre ordinaire, et que les évènemens qui amusent les spectateurs et font

trembler les acteurs sont extrêmement rares. On n'en peut pas dire autant de ce qui regarde les États. L'impératrice de Russie continue à donner à l'Europe des spectacles qu'on n'aurait pas dû attendre d'une princesse née dans des climats plus policés que la Sibérie : elle extermine la race des vrais souverains de son empire. Elle en donne un par la force à un royaume voisin, et elle ne regarde pas qu'une couronne puisse être mieux placée que sur la tête de celui qui a eu le bonheur de lui plaire. Si elle se croit obligée de traiter de même tout ceux qui ont eu ou auront le même avantage, il n'y en aura pas assez en Europe pour remplir cet objet. Mais ce qui me charme, c'est la patience avec laquelle tout le monde voit cette conduite, sans songer que cet évènement et les suites immanquables qu'il aura, vont donner une nouvelle forme à tout le Nord.

Mais de quoi m'avisai-je de politiquer ? C'est un reste de goût du métier. J'espère, d'ailleurs, que vous me pardonnerez de songer encore à la Pologne, parce qu'il y a un certain chapeau que j'ai de la peine à perdre de vue. Je ne sais si vous aurez appris que le roi a bien voulu permettre à mon frère de solliciter la confirmation de cette grace, et qu'en con-

séquence il a envoyé son petit ambassadeur à Varsovie : nous ignorons le succès de cette importante négociation : nous avons la justice pour nous, mais c'est un faible avocat dans tout pays.

Je ne vous dirai rien de mon voyage sur les côtes ; je n'y ai rien vu que d'affligeant pour une ame française et patriotique ; ce détail ne pourrait que vous ennuyer : mais ce sera avec plaisir que je vous ferai le tableau de l'île de Rhé, qui a l'air d'être un pays d'une autre domination. Pendant que la France se dépeuple presque partout, et que les campagnes y deviennent incultes et désertes, ce petit pays augmente, à vue d'œil, d'habitans ; il n'y a pas grand comme la main de terrain, qui n'y soit cultivé : tout le monde y est riche et content ; il n'y a ni taille ni commis, et, pour comble de bonheur, elle est gouvernée par le plus aimable et le plus respectable des hommes ; il y est adoré ; il est le juge, le père, en vérité le souverain de l'île : il est obéi sans examen sur tout ce qu'il ordonne ; enfin c'est un pays de délices, et où j'ai passé, ainsi que madame de Broglie, une journée avec la plus grande satisfaction. Le chevalier d'Aulan nous a reçus cent fois mieux que nous ne le méritions,

si ce n'est par l'empressement que nous avions de l'aller voir : nous avons beaucoup parlé de vous, pour que rien ne manquât à notre commune satisfaction. L'abbé , porteur de cette lettre , et qui a été de notre voyage , vous fera un plus long détail , et il me promet de ne pas oublier de vous présenter les assurances de la reconnaissance de madame de Broglie, et celles de mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE XCV.

MADAME LA DUCHESSE DE CHAULNES A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Chaulnes, 7 mai 1746.

Vraiment, mon cher président, vous êtes très-aimable de m'attaquer de conversation, et de me dire que vous êtes fâché de mon absence! A en juger par le peu de commerce que nous avions eu cet hiver, vous y perdez peu; mais l'été communément m'est plus favorable: on se croit et on en use comme à la campagne; on voisine, et quiconque n'est qu'à une petite lieue, peut très-bien se voir tous les jours; aussi cette réflexion me fait-elle regretter Paris, malgré le plaisir que j'ai toujours à me trouver ici. Je suis absolument seule, *seule comme la main*, disait-il y a quinze jours, la femme du lieutenant du roi de Péronne, ma voisine, bel-esprit, imbécille, précieuse et fort aigre; elle nous entendait dire qu'une petite fille que je venais de voir, était toute nue, mais nue comme la main: elle crut que cette

expression tenait toujours et partout lieu de superlatif, et, une heure après, elle nous dit qu'elle s'ennuierait beaucoup tout l'été, parce qu'elle allait dans une terre à elle, où elle serait toute seule comme la main. Vous savez que je ris à moins que cela.

Je suis donc toute seule, et bien m'en prend que vous n'exigiez que des détails de promenades : sans cette indulgence, nous ne pourrions avoir de commerce. Je suis bien plus ombre que vous, et encore champs bien plus Elysées que les vôtres ; mais n'importe, malgré toute la matière qui vous reste, je veux bien traiter avec vous d'ombre à ombre. Pour heureuse, que vous en semble ? La guerre est un furieux obstacle à mon bonheur, et je vous proteste que je n'ai pas plus d'envie que vous de choisir le quartier des héros, et de me mêler à leurs promenades. Pour les amans, je ne sais pas trop comment se comportent ceux que l'on a ; mais à en juger par ceux que l'on n'a point, le commerce de ces messieurs est très-orageux, et toute cette espèce bonne à fuir. Je dirais d'eux volontiers, comme un pauvre honnête homme qui malheureusement avait choisi pour sa société deux ou trois voleurs de grand chemin :

il fut arrêté et pris, quoique très-innocent, sur la simple apparence de leur liaison. Il les avait souvent exhortés à quitter ce vilain métier, et il crut que sa détention venait d'avoir été accusé par eux, pour se venger de ce qu'il n'avait jamais voulu les imiter : il fut reconnu innocent, mis en liberté, et il disait toujours : J'ai pensé être pendu, parce que je n'ai pas voulu voler : si jamais je refuse un assassinat, je serai roué. Effectivement, dans cette compagnie, il n'y a que des coups de bâton à gagner : ainsi ne craignez pas que je la choisisse pour paradis. Je vous dirai même que le canton des amis a ses inconvéniens : il n'y fait pas sûr. Je deviens assez comme un de mes parens, qui me disait d'un air chagrin : Ma cousine, vous avez beaucoup d'amis ; c'est jeunesse, je vous passe encore cela : mais souvenez-vous qu'ils ne sont bons que pourvu qu'on ne les aime guère : le conseil est bon, je vous asure, et j'en userai dès qu'il plaira à Dieu.

Je ne pense pas que vous me soupçonniez d'être moins lasse que vous de tout ce qui s'appelle tracas, tracasseries et tracassiers. Il y en a pour lesquels cette expression est bien modeste; et, sans la corruption du siècle, nous pourrions bien nous lâcher jusqu'à dire noir-

ceur : à la conduite, au choix des gens et du sujet, à la vraisemblance et à la vérité près, cela aurait fait une très-belle catastrophe; mais quelle impertinence ! je n'ai pu vous voir à mon aise depuis, ni traiter à fond de la colère où j'étais d'abord : elle était merveilleuse, et je vous assure que vous avez beaucoup perdu : notre ami en a été témoin, ainsi que le stoïque M. de Ch...., qui en a beaucoup ri, à mon grand scandale. Avez-vous jamais rien vu de plus bête ? moi, trois, quatre, cinq, six, vingt amans, si vous voulez, et de vilains maux ! ah ! fi, président, comme cela me va ! Madame de Sévigné se plaignait de ce qu'on avait envoyé un gentilhomme qu'elle protégeait aux galères, et elle disait : Quelle injustice ! c'est le plus honnête homme du monde, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents. Eh bien ! je suis à peu près de même pour tout ce vilain train-là : propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

Je ne puis vous dire ma surprise de me trouver tout d'un coup une autre, et comme cela jure dans ma tête avec mon opinion : vous jugez bien qu'elle n'en a pas baissé d'une ligne; on peut s'en fier à moi sur cela : au contraire,

je me suis crue dès lors fort au dessus de ce que je croyais être; car, à propos de botte, sans prétexte, sans ombre, sans rime ni raison, pourquoi, moi, qui ne suis ni ministre, ni maîtresse de roi, ni rien qui puisse me mettre à portée de tant d'honneurs; pourquoi, moi, des ennemis si enragés ? Je ne suis concurrente de rien, ni prétendante à rien, ni malfaisante pour personne : cela me confond; car je ne croyais ni mériter cet excès d'honneur, ni ces indignités.

Au demeurant, je suis très-flattée d'avoir, une fois en ma vie, inspiré un sentiment aussi vif que celui qui a fourni cette infernale bétise; je trouve seulement que son genre est un peu malhonnête pour moi : au demeurant, le ridicule a toujours ses droits, et j'en ai ri beaucoup, comme ceux qui m'entourent; car après tout, pourvu qu'on se porte bien et qu'on soit heureux, on est vengé. Si par hasard on était aimé et aimable avec cela, il n'y aurait pas de mal; mais ce qui vous en fera beaucoup, c'est la longueur de ma lettre : vraiment, c'est bien le cas de dire : J'aimerais mieux être manteau de lit, que lettre de quatre pages; et précisément, parce qu'un manteau de lit est bien court.

J'ai trouvé la plaisanterie sur le Temple de la Gloire, délicieuse. Il n'y a que vous au monde pour..... oh ! pour tout ce qui est bien : aimable, agréable, et bon, qui pis est; oui, vous êtes bon homme pardessus le marché, et notre pauvre ami aussi, qui a espéré toute sa vie être méchant sans en pouvoir venir à bout. Mandez-moi quand et pour combien de temps vous allez aux eaux. Je compte retourner à la cour pour les couches de madame la Dauphine; et s'il ne fallait avancer mon retour que de quelques jours pour vous trouver encore à Paris, je le ferais assurément bien volontiers.

J'ai eu une fausse alarme pour M. d'Argenson; il a eu mal aux genoux, et la goutte, en commençant la campagne, m'a fait trembler : mais il est bien, il a été hier au conseil, et a bien dormi. Je suis ici dans la plus jolie position du monde; j'ai tous les jours des nouvelles de la veille, et d'assez bonne heure; moyennant quoi, puisqu'ils ont la rage de se battre, je trouve que la Flandre est mieux imaginée que toute autre frontière. Mais Plombière m'afflige. Adieu, mon cher président; donnez-moi de vos nouvelles, et je vous promets une très-grande exactitude. Pour de mon

cœur, je ne vous en parle point : si vous ne savez pas encore qu'il est vôtre, vous ne valez pas la peine que je vous le dise. Jusqu'à présent, à en juger par les lettres que je recois, M. Ch..... est plus ami de notre ami qu'il n'est aide-de-camp ; ils sont intimes, et je crois que c'est à jamais.

LETTRE XCVI.

MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Chanteloup, 23 mai 1765.

Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant? C'est justement par la peine que vous prenez *d'éviter*, *de prévoir*, *de combattre* l'ennui. Vivez au jour la journée, prenez le temps comme il vient, profitez de tous les momens, et avec cela vous verrez que vous ne vous ennuierez pas : si les circonstances vous sont contraires, cédez au torrent et ne prétendez pas y résister. Si l'on oppose une digue trop faible, en comparaison du volume d'eau qu'elle doit contenir, elle sera brisée; mais ouvrez la digue, l'eau s'écoulera, et la digue ne sera seulement pas endommagée. Croyez-moi, le mal que l'on se résout à supporter est bientôt passé, et il n'en reste rien après lui : surtout évitez le malheur, toujours dupe et superflu, de la crainte. Celui-là n'est pas dans la nature des choses ; il n'est

que dans la nôtre, et nous doublons le mal par l'action rétroactive que nous lui donnons en le craignant. Je ne prétends pas vous dire que j'en sois déjà venue au point de suivre exactement la morale que je vous prêche ; mais en vérité, à force de réflexions, et j'ose dire de courage, je suis bien près de la mettre en pratique. Avec un cœur chaud, qui a besoin d'aliment, une imagination vive, qui a besoin de pâture, j'étais plus disposée aux malheurs et à l'ennui, que personne : cependant je suis heureuse, et je ne m'ennuie pas. Jugez de là, ma chère enfant, qu'il vous est possible aussi d'être heureuse, et soyez-le, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, j'ai vieilli avant le temps ; mais comme mon expérience m'est heureusement venue dans la force de l'âge, il me donne le temps et le ressort de la mettre à profit, et par conséquent mes conseils à cet égard ne sont pas à dédaigner.

Je m'aperçois, ma chère enfant, que je vous dis des choses bien communes ; mais accoutumez-vous à les supporter, 1° parce que je ne suis pas en état de vous en dire d'autres ; 2° parce qu'en morale elles sont toujours les plus vraies, parce qu'elles tiennent à la nature. Après avoir bien exercé son esprit, le philosophe le plus éclairé

sera obligé d'en revenir, à cet égard, à l'axiôme du plus grand sot, de même qu'il partage avec lui l'air qu'il respire, de même qu'il possède en commun avec les derniers des hommes le besoin et les facultés naturelles. Les préjugés se multiplient, les arts s'accroissent, les sciences s'approfondissent; mais la morale est toujours la même, parce que la nature ne change pas; elle est toujours réduite à ces deux points : être juste pour être bon, être sage pour être heureux. Saadi, poëte persan, dit *que la sagesse est de jouir, la bonté de faire jouir* : j'y ajoute la justice.

Je vois que vous ne croyez pas trop au tableau que je vous ai fait de la vie que je mène ici. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle est occupée : elle n'est que remplie, et cela vaut bien mieux, mais si bien remplie, que je n'ai pas le temps de lire, et qu'à peine ai-je celui d'écrire à mes amis. Mes ouvrages et mes ouvriers sont les seules choses qui m'amusent véritablement; mais vous sentez bien que ce ne peut être ni tous les jours ni toute la journée. J'y ai cependant des intérêts très-pressans : mon agrément, ma commodité, et l'amour-propre de bien faire. D'ailleurs ma vie est la plus uniforme possible; mais de cette uniformité même

naissent une infinité de petites variétés qui tiennent à sa nature, qui ne coûtent pas de peine à arranger, ni de fatigue pour en jouir, et qui n'en sont que plus douces. Enfin, si nos plaisirs ne sont pas grands, du moins nos peines sont légères. Je suis bien et très-bien, et si bien que je m'abonnerais à être toujours comme cela : ce qui prouve que je n'ai pas encore acquis le dernier période de ma philosophie, car elle devrait me rendre tous les lieux et tous les genres de vie égaux.

Je suis bien fâchée de la mort de ce pauvre Clérault, pour lui que je connaissais un peu, et surtout pour vous qui l'aimiez. Hélas ! je n'ai pas de remèdes à vous donner contre les peines du cœur, et, si j'en avais, je vous les refuserais. Conservez vos facultés sensitives, c'est la source de tous les plaisirs, et un seul plaisir dédommage de bien des peines; mais il en faut savoir jouir : le seul art est de s'y livrer entièrement.

J'ai écrit à M. de Choiseul pour M. votre neveu. Je suis étonnée que vous n'ayez pas entendu parler de lui; mais je vous prie, ma chère enfant, rejetez toutes ses fautes sur le manque de temps, et non sur le manque de sentimens, et croyez que quand on vous aime une fois, il faut vous aimer toute la vie.

LETTRE XCVII.

Mme LA MARQUISE DU DEFFAND A Mme LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Paris, 26 mai 1765.

Prenez-vous-en à vous-même, chère grand'-maman, si vous êtes importunée de mes lettres. Comment pourriez-vous croire qu'il fût possible de ne pas répondre à celle que je viens de recevoir? Il n'y aurait qu'un seul sentiment qui pourrait m'en détourner, celui de la vanité; mais elle ne se fait point entendre quand la distance est infinie. Non, je le dis avec vérité, et je vous demande pardon de vous le dire à vous-même : je suis étonnée, émerveillée de la profondeur et de la solidité de votre esprit, de la force de votre imagination et de la justesse de vos sentimens. On ne vous croit que vingt-sept ans, et moi je vous en crois deux mille. C'est vous qui avez enseigné tous les philosophes qui ont jamais vécu; ce ne sont les pensées de qui que ce soit que vous rendez : tout est neuf, tout est original en vous; et quoique

votre métaphysique soit des plus profondes, soit des plus sublimes et des plus subtiles, vous ne dites que ce que vous sentez : c'est votre cœur qui vous a tout appris et qui, étant secondé par les lumières de votre esprit, vous a acquis autant d'expérience qu'en aurait pu avoir Mathusalem, s'il avait eu tous les talens et tous les avantages que vous avez reçus de la nature. Ah! mon Dieu, mon Dieu! pour qui le bonheur serait-il fait, s'il ne l'était pas pour vous ? Mais qu'est-ce qui est digne de vous? qu'est-ce qui peut sentir tout ce que vous valez? Voilà où je me laisse aller à l'orgueil. Je m'imagine que c'est moi, chère grand'maman; mais je vous avoue en même temps que je rougirais pour vous, si vous n'aviez qu'une telle admiratrice : aussi cela n'est-il pas. La voix publique est la réunion de tous les suffrages particuliers : l'impression générale que fait le mérite vaut mieux qu'une approbation accordée et fondée sur l'examen.

Je lis, depuis un mois, tous les jours deux chapitres de M. Nicole. Je le trouvais un bon raisonneur, il me faisait quelque bien; mais je le laisse là, je ne veux plus lire que votre lettre : vous ne sauriez vous imaginer, chère grand'-maman, quel calme elle a mis dans mon ame. Je vous crois réellement ma grand'maman,

votre ame est certainement la grand'mère de la mienne : je ne suis qu'une enfant vis-à-vis de vous, mais une enfant assez bien née pour sentir la vérité et l'excellence de vos réflexions et de vos préceptes. Vous ne vous ennuyez donc point, chère grand'maman? et je le crois, puisque vous le dites. *Votre vie n'est point occupée, mais elle est remplie.* Permettez-moi de vous dire ce que je pense : c'est que si elle n'était pas occupée, elle ne serait pas remplie. Vous avez bien de l'expérience, mais il vous en manque une que j'espère que vous n'aurez jamais : c'est la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer. L'explication de ceci serait longue et difficile, vous en pourriez être fatiguée et ennuyée : il vaut mieux que vous n'ayez jamais l'idée d'un tel état.

Vous êtes bien bonne, chère grand'maman, d'avoir parlé de moi à M. de Choiseul. Dans le moment que vous en preniez la peine, il m'écrivait une lettre très-honnête pour s'excuser de n'avoir rien fait pour mon neveu. Il ne lui a fait aucune injustice, et je ne suis pas certainement en droit de me plaindre; mais je lui devrai toute ma vie une reconnaissance infinie. Peut-être aurai-je l'honneur de le voir demain.

Je vais souper à Versailles, et j'ai bien du regret de ce que je ne vous y trouverai pas.

Vous ne me parlez ni de votre santé ni de votre retour. J'espère que l'une est bonne; je voudrois que l'autre fût prompt.

LETTRE XCVIII.

MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Mai 1765,

Je suis en effet, ma chère enfant, la plus solitaire des grand'mamans; mais pourquoi êtes-vous la plus triste des petites-filles ? Cela m'affligerait fort, et ajouterait à ma dénomination de solitaire, celle de désolée. On ne doit pas être malheureuse quand on est aimable; et être triste, c'est être malheureuse. Vous n'êtes point vieille non plus, et ne le serez jamais, quoi que vous en disiez : c'est le froid de l'imagination, la sécheresse de l'esprit et la faiblesse du corps qui font la vieillesse. Ah ! je sais bien à qui ce portrait conviendrait bien mieux ! à celle à qui vous dites : *Vous ne savez pas ce que c'est que d'être vieille.*

Je n'ai jamais eu de la jeunesse que cette heureuse duperie que l'on m'a sitôt et si inhumainement arrachée; mais ce n'est pas le regret de sa perte qui me fait chercher la solitude.

Quoique les connaissances que j'ai acquises ne me dédommagent pas de l'ignorance que j'ai perdue, j'ai assez d'autres dédommagemens d'ailleurs pour me trouver aussi heureuse que si j'étais jeune et dupe. Je vis dans l'espérance de l'être encore (dupe s'entend); et ce moment de plaisir vaut bien la peine d'être acheté, et sera toujours autant de pris sur l'ennemi. Mais c'est l'active et bruyante oisiveté de ma vie journalière qui m'oblige à chercher ces momens de repos, aussi nécessaires à mon ame qu'à mon corps. Il y a trois choses dont vous dites que les femmes ne conviennent jamais : l'une d'entre elles est de s'ennuyer. Je n'en conviens pas non plus ici : malgré vos soupçons, je vois mes ouvriers, je crois conduire leurs ouvrages. A ma toilette, j'ai cette petite Corbie qui est laide, mais fraîche comme une pêche, folle comme un jeune chien; qui chante, qui rit, qui joue du clavecin, qui danse, qui saute au lieu de marcher, qui ne sait ce qu'elle fait, et fait tout avec grace, qui ne sait ce qu'elle dit, et dit tout avec esprit, et surtout une naïveté charmante. La nuit je dors, le jour je rêve, et ces plaisirs si doux, si passifs, si bêtes, sont précisément ceux qui me conviennent le mieux.

Madame de Maintenon, quoique femme,

avouait qu'elle connaissait l'ennui, et disait que rien ne mettait au dessus de ce mal redoutable, c'est que madame de Maintenon ne connaissait ni vous ni vos lettres : elles seules suffiraient pour charmer l'ennui de ma solitude ; ainsi, ma chère enfant, cette citation n'était pas la transition la plus heureuse que vous puissiez trouver pour terminer votre épître.

J'ai trouvé ici la suite de mon rêve. Il y a dans ma chambre une tapisserie qui est reployée par le haut, et dont le rempli ne laisse passer que les bas des corps, dont je vous ai laissé les bustes à consulter : il est vrai que mes bustes étaient d'hommes faits, et que mes corps sont d'enfans ; mais votre lumineuse explication (à laquelle je crois) m'a donné une si haute opinion de vos talens, que je ne doute pas que vous ne trouviez le moyen de me recoudre ces corps à ces têtes, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Voilà bien du bavardage et de l'enfantillage, ma chère enfant : ce qui est plus sérieux et moins fantastique, ce sont mes tendres sentimens pour vous ; soyez sûre qu'ils ne s'évanouiront pas comme l'erreur d'un songe.

LETTRE XCIX.

LE COMTE DESALEURS, *ambassadeur de France à Constantinople*, A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Constantinople, 15 octobre 1748.

MADAME, M. d'Alembert a écrit ici que vous voulez bien entrer en correspondance avec moi, que cependant je ne devais pas m'en flatter, si je n'avais l'honneur de vous écrire le premier. Cette condition n'a rien que de juste et de placé : elle est trop agréable et trop avantageuse pour moi, pour n'en pas profiter avec un empressement infini. Je puis donc espérer, madame, d'avoir de vos nouvelles particulières qui m'intéressent véritablement, et peut-être, par égard pour l'éloignement où je suis, l'ignorance et la solitude où vous me croyez, y ajouterez-vous quelque chose de ce qui se passe dans le monde. Il n'y a nulle égalité pour vous dans ce commerce : dois-je me flatter d'un intérêt réciproque de votre part ? et, réduit à vous parler de moi, ou de ce pays-ci, n'est-ce pas vous ennuyer à coup sûr? Je le ferai ce-

pendant, plutôt que de me résoudre à garder un silence, qui me priverait du plaisir de recevoir de vos lettres.

Je ne vous dirai rien de mon voyage; il y a trop long-temps que je suis arrivé, pour n'avoir pas oublié toutes les peines qu'il m'a données. Je ne vous parlerai point non plus des femmes turques : vous savez qu'on ne les voit pas, à moins qu'on ne les recherche par des aventures, dont la fin n'a jamais été trop de mon goût, et qui conviennent moins que jamais à mon âge, à mon état et à mon inclination.

Quant aux hommes, il y a trop de choses à en dire, pour entrer sur cela dans un grand détail : je me bornerai à vous en donner une légère esquisse, afin que vous voyez les gens à qui j'ai affaire. Le commun est très-grossier, très-ignorant, très-superstitieux ; les gens lettrés, parmi eux, très-taciturnes et très-silencieux ; tous fort intéressés, d'assez bonne foi cependant; demandant avec bassesse, recevant avec orgueil; assez reconnaissans quand on les a obligés et qu'on en a besoin; philosophes sans art, mais par tempérament; aujourd'hui grands, demain dans le néant, toujours égaux; le peuple dévot de bonne foi à

Mahomet; les grands, déistes, mais hypocrites à l'excès; assez polis, pourvu que l'on convienne qu'on peut être poli sans révérences et sans complimens, et qu'on ne s'arrête qu'à des choses dites avec simplicité, qui paraissent naturelles, et venir du cœur.

Quant à ce qui me regarde personnellement, ma vie est assez douce et uniforme. Je passe une partie de l'année, soit ici, soit à une fort belle campagne, dans une retraite très-scrupuleuse, à cause de la peste, fléau que vous ne connaissez pas, et avec lequel je ne vous conseille pas de faire connaissance : il est insupportable, non-seulement par ses horreurs, mais encore par les précautions qu'il faut prendre, surtout contre les domestiques, toujours et toujours désespérés d'être enfermés. Lorsque ce mal veut bien cesser, ce qui arrive ordinairement quand le froid commence, on sort comme la colombe de l'arche, on devient plus hardi, et l'on se rassemble enfin tout à fait. Le roi étant le plus grand prince de l'Europe, son ambassadeur est ici le premier, et a toute l'endosse d'un assemblage tumultueux : sa maison est le rendez-vous des ennuyeux; il y a tous les jours du monde à dîner, point de soupers, des quadrilles ou

reversis, peu de conversation. Les ambassadeurs, ou ministres, toujours occupés du cérémonial, gênent ou fatiguent beaucoup. Les négocians, plus instruits de leurs intérêts que d'autre chose, ne sont pas d'une grande ressource.

Le carnaval est un peu plus animé; il y a bal au palais de France tous les dimanches: quelquefois cinquante ou soixante femmes viennent y danser, et y soupent ce jour-là; ce qui fait un assez beau spectacle, par leurs coîffures à la grecque, que je trouve assez belles: peut-être que l'illusion ne consiste que dans la nouveauté de ce coup d'œil. La plus grande partie de ces femmes parlent assez mal l'italien; je l'entends un peu, mais je ne le parle point; elles parlent très-bien grec, moi point du tout. En général, elles parlent peu, pensent encore moins: il n'y a que ce qui regarde leur vanité, leur jalousie, enfin toutes leurs passions, qu'elles conduisent tout comme en France.

Ma femme est chargée de faire tous les honneurs; elle aime à danser: ce qui fait qu'elle s'amuse, se fatigue et s'ennuie alternativement. Pour moi, je ne prends nulle part à ces plaisirs bruyans; occupé uniquement de

mes affaires, je n'ai pas le temps de m'ennuyer, ayant d'ailleurs tout ce que je puis désirer. Je ne serais nullement à plaindre, si je n'avais de véritables chagrins des pertes que j'ai faites en France de parens, d'amis et de société : cela m'a rendu très-indifférent sur mon éloignement, me fait supporter mon exil, non-seulement avec patience, mais m'a même déterminé, puisque c'est ma ressource, à l'embellir de mon mieux. Je suis très-bien logé : je vois du palais de France, par un côté, un faubourg de Constantinople, en amphithéâtre avec des jardins ; cette vue est terminée par le sérail des Icoglans, ou pages du grand-seigneur. D'un autre, on voit deux mers différentes, couvertes de vaisseaux de guerre et marchands, ou de petits bateaux, plus communs que les carosses à Paris. Vis-à-vis de moi, c'est le sérail du grand-seigneur et la ville de Constantinople, dont je ne suis séparé que par un bras d'une de ces deux mers. Cette vue est tellement supérieure à toute autre, qu'elle paraît toujours nouvelle.

Ce qu'il y a ici de plus singulier, c'est la tranquillité journalière : tout dort à neuf heures du soir, et on croirait, au silence et à l'obscurité, que cette ville, habitée par un million

d'ames, est entièrement déserte. J'ai aussi de très-beaux jardins que j'ai fait accommoder, dont je jouis beaucoup : le climat est très-beau, un peu inégal ; lorsque le vent du midi règne, ce sont des chaleurs insupportables, mais tempérées tous les soirs par un vent de nord, qui occasione quelquefois un froid assez sensible ; ce qui sert aux médecins à rendre raison de toutes les maladies, qu'ils attribuent à cette variation, plutôt que de convenir de leur ignorance.

On fait très-bonne chère : le mouton est délicieux, le gibier excellent, le poisson abondant, les légumes parfaits, les fruits médiocres. J'entre dans ce détail, parce que je sais qu'il ne vous est pas indifférent, même dans vos plus grandes diètes ; je compte qu'il sera d'autant mieux reçu, que j'espère que vous en êtes dehors, que vous ne voyez plus M. de Vernage que par bons procédés de sa part et comme ami, et que vous jouissez d'une santé parfaite : du moins je le souhaite infiniment.

Faites, je vous prie, dans les occasions, ma cour à M. le comte d'Argenson, non que je lui demande rien ; mais je lui suis trop attaché par le cœur, pour ne pas chercher à le lui faire

connaître par toutes sortes de voies : en passant par vos mains, cela ne peut qu'acquérir tout le mérite qu'il faut pour lui plaire. On ne peut le connaître sans l'aimer, et sans lui souhaiter un crédit et une autorité dont il n'abuse jamais, des biens dont il use toujours, des honneurs qu'il méprise lui-même, enfin des éloges qui lui sont dus et dont il fait aussi peu de cas.

Mille complimens, je vous prie, à M. le président Hénault, à l'indifférent et philosophe Formont, au prodigieux et aimable d'Alembert : j'ai fait pour son ami, à sa considération d'abord, ensuite pour ses talens, tout ce qui a dépendu de moi. Si vous voyez le chevalier d'Aydie, faites-lui mille amitiés de ma part. Ce pays est fait pour lui, l'air est très-bon à l'asthme : on y peut manger, bouder et philosopher impunément.

Ma femme me charge de vous dire mille choses de sa part. Elle a du courage comme un lion, en voyage et contre la peste; elle travaille tout le jour à mille choses pour n'être pas gagnée par l'ennui; enfin elle est raisonnable, ce qui est rare, même en France, où c'est peut-être l'unique chose qui manque. Mais je m'aperçois que je vous écris, et que vous êtes l'exception à la règle.

Ma lettre est trop longue pour ne vous pas faire d'excuses sur mon écriture peu lisible ; mais j'ai mieux aimé vous donner un peu de peine que de mettre un secrétaire dans ma confidence, et il me semble que je vous exprime mieux de cette façon l'inviolable, sincère et respectueux attachement avec lesquels je suis, etc.

LETTRE C.

LE MÊME A LA MÊME.

Constantinople, 17 avril 1749.

Vous croyez bien, madame, que j'ai été très-flatté de recevoir des marques de votre exactitude, et quelque éloigné, ou pour mieux dire séparé, comme je le suis, du monde, j'ai été très-aise d'apprendre, et par vous, avec les graces que vous y savez joindre, des nouvelles de ce qui se passe; mais ce qui m'a fait un vrai plaisir, c'est d'apercevoir dans une très-longue lettre (dont en vérité je n'ai aucune envie de me plaindre) des marques d'une véritable amitié. J'avoue que l'inégalité que je sentais que je devais nécessairement mettre dans un commerce de lettres avec vous, me faisait balancer à le commencer; je craignais, avec raison, de vous ennuyer par des détails peu intéressans sur les Turcs, par des choses qui me sont personnelles, ou enfin par une morale turque et ennuyeuse que la solitude inspire ici, malgré qu'on en ait,

et que l'amour-propre, qui est de tous les pays, me fait prendre quelquefois pour une bonne et sage philosophie. Puisque votre bon esprit vous rend curieuse, que votre amitié vous rend indulgente, je me donnerai carrière sans scrupule.

Je ne commencerai pas par ce que vous voulez savoir, mais par ce qui m'intéresse le plus : c'est ce qui vous regarde personnellement. Je suis très-aise que vous soyez quitte de ce vilain temps critique. Quand vous n'y auriez gagné que de n'être plus assujétie à ces diètes outrées, ce serait beaucoup; et si votre santé est déjà meilleure après les grands dangers passés, vous devez vous flatter qu'elle se fortifiera de jour en jour. Je suis charmé que vous soyez contente de votre logement de Saint-Joseph : je vous vois d'ici dans cet appartement, admirant la moire jaune et les nœuds couleur de feu. Je vous passe d'aimer la propriété : c'est la seule façon de jouir de quelque chose. Je vous connaissais un vis-à-vis avant de partir. Vous méritez, madame, d'avoir du bien, non-seulement par le bon usage que vous en faites, mais par l'ordre avec lequel vous le conduisez. Je profiterai de vos avis et de vos exemples, et j'espère, à mon retour en France, être en état de

me passer de tout le monde. La pauvreté a mille inconvéniens, dont, à mon gré, la dépendance qui en est inséparable est le plus grand. Quant à la santé, le premier de tous les biens, malheureusement elle ne dépend pas de nous : c'est un présent que la nature fait sans choix et assez volontiers à des gens qui en font un mauvais usage : elle se plaît à le refuser à ceux qui s'en serviraient pour être utiles et agréables dans la société. Au défaut de cet heureux état, un bon régime et une grande tranquillité d'esprit préviennent les grandes maladies et rendent les incommodités supportables. Ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est de me trouver vieux, sans savoir quelquefois comment cela m'est arrivé, à moins que je ne réfléchisse sérieusement sur tous les évènemens dont j'ai été le témoin ou l'acteur : récapitulation qui n'est pas toujours fort agréable.

Puisque les nouvelles de ce pays-ci ne vous ennuient point, que même jusqu'à celles de l'ambassadeur turc peuvent vous intéresser, je vous en dirai volontiers; mais je vous prie, quoique tout ce que je vous écris soit peu important, d'avoir la bonté de n'en faire part qu'à M. le président Hénault et à notre ami Formont. J'ai des raisons pour être réservé :

mes ennemis (et je n'en manque pas) feraient un monstre d'indiscrétion d'une chose que je regarde avec raison comme très-indifférente.

Sayd-Effendi est revêtu ici d'une charge honorable, mais peu importante, et il a peu de crédit : il vit entièrement retiré avec ses femmes, n'osant, parce qu'il a été employé dans les cours étrangères et qu'il a été la seconde personne de cet empire, communiquer avec des ambassadeurs. Cette intimité serait suspecte, et on lui croirait des sentimens ou des goûts pour le christianisme ; ce qui est ici un crime capital : du reste il prend, comme tous les Turs, son mal en patience : ils sont accoutumés à s'élever et à décheoir de sang-froid : ni l'estime ni le mépris ne sont attachés à ces deux états, et personne enfin ne meurt ici de ce qu'on appelle en France la maladie des ministres. Je ne connais ni son fils ni son gendre ; mais je sais qu'ils regrettent tous deux Paris.

On ne voit pas ici le grand-visir avec la même facilité et la même familiarité qui s'observent en Europe. Ce personnage, tant qu'il existe (ce qui est toujours très-incertain), est ici au-dessus de tous les ministres, et ne peut se comparer à ceux des autres pays par son autorité, son crédit, sa suite, et ses richesses

imaginaires. Tout roule sur lui : c'est une espèce d'associé à l'empire, que le sultan détruit quand il lui plaît, quand il lui cause le moindre ombrage, ou enfin quand il juge à propos de le sacrifier au mécontentement du peuple. Il le dépossède de sa charge et de son bien. Anciennement il lui en coûtait la vie, aujourd'hui les choses se passent plus doucement. Les ambassadeurs ne voient jamais le grand-visir qu'à leur première audience, pour faire reconnaître leur caractère, ou à leur dernière, pour les congédier. Toutes les affaires se traitent ensuite entre les grands-visirs et l'ambassadeur par des interprètes; s'il survient quelque affaire importante, l'ambassadeur fait demander audience, et on la lui accorde. C'est dans cette première et dernière audience que se passent les honneurs du sopha, dont je vous envoie un petit détail à part pour M. le président Hénault, avec la même condition de réserve. Ces audiences se passent avec un grand appareil. L'ambassadeur est précédé de beaucoup d'officiers du grand-seigneur, suivi de six interprètes de sa maison, de sa livrée, et la marche est fermée par la nation française, qui est nombreuse, et par les protégés de France : ce qui fait un assez beau cortége, surtout quand l'ambassadeur vient par mer, tous

les officiers des deux vaisseaux étant obligés de l'accompagner. Trois ou quatre jours après, l'audience du grand-seigneur se passe dans le même appareil. L'ambassadeur traverse avec sa suite tout Constantinople, à cheval : c'est le grand-seigneur qui envoie les chevaux ; on passe plusieurs cours du sérail, à cheval, et d'autres à pied. Lorsqu'on est à la dernière, on revêt l'ambassadeur d'une robe de chambre de drap doublée de martre-zibeline, dont le grand-seigneur fait présent : c'est la robe nuptiale, sans laquelle on ne peut entrer ; il passe au travers d'une haie d'eunuques blancs, et d'une autre d'eunuques noirs, spectacle assez hideux ; il arrive enfin dans la chambre du grand-seigneur, qui est sur son trône, magnifiquement vêtu, avec un turban rempli de diamans, surtout une très-belle aigrette : le visir est au pied du trône. L'ambassadeur alors déploie les voiles de l'éloquence : son compliment est ordinairement respectueux et fade, plein de mots et dépourvu de choses. Le sultan, du moins celui qui règne aujourd'hui, qui est un prince très-affable, répond des choses amicales et décentes pour le roi, assez obligeantes pour l'ambassadeur. Pendant que cette harangue dure, il faut faire la révérence en avant

toutes les fois qu'on prononce le nom du roi ou celui du grand-seigneur. Deux capigi-bachis, qui sont des espèces de gentilshommes de la chambre, soutiennent l'ambassadeur sous les bras; ce qui ressemble beaucoup à la cérémonie du mamamouchi français. Il faut du sang-froid pour n'être pas déconcerté ou surpris de ce faste oriental; ou du sérieux, pour ne pas rire, lorsqu'on a de la disposition à voir les choses du côté comique.

Vous croyez peut-être que je suis très-fâché de voir aussi rarement le grand-seigneur ou le grand-visir? Vous vous trompez, si vous le pensez. Vous ne sauriez croire avec quelle facilité je trouve qu'on s'accoutume à voir peu les souverains, surtout celui chez lequel on est envoyé; j'avais beaucoup plus de peine à me faire à l'usage de la Pologne, où on a continuellement l'ennuyeux esclavage d'une cour.

Nous avons trop souvent parlé ensemble de Voltaire, pour s'étendre là-dessus. On peut admirer ses vers, on doit faire cas de son esprit; mais son caractère dégoûtera toujours de ses talens. En fait d'esprit, tous les hommes sont républicains, et Voltaire est trop despotique. Avant de recevoir votre lettre, une per-

sonne de beaucoup d'esprit, m'avait déjà parlé de Catilina. J'en aurais usé tout comme vous à son égard, et je m'en serais tenu à la première entrevue : je l'ai lu avec attention ; j'y ai trouvé de beaux vers. Je ne suis pas surpris que des courtisans la louent, mais ce qui m'étonne, c'est que des gens désintéressés, qui ne doivent tenir qu'à la vérité, puissent applaudir au rôle de commode qu'on fait jouer à Cicéron, ce qui ne s'accorde ni avec l'histoire, ni avec le caractère du consul, et qu'on ne soit pas révolté d'être obligé de porter son admiration sur le plus vicieux et le plus scélérat des hommes, qui au milieu des plus noirs complots, mais des plus grands desseins du monde, à la vérité, mêle l'amour le plus déplacé, le moins vraisemblable et le moins intéressant.

Je savais déjà l'histoire des plaques de cheminée : je me suis toujours attendu à une fin tragi-comique de la part des principaux acteurs de cette pièce ; le mari est vain, non emporté ; la femme menteuse, romanesque, intrigante ; le favori de Mars et de Venus, quoique très-aimable, a toujours été, dans ses amours, hardi, bruyant, ingénieux ; le dénouement a répondu à tous ces caractères. Un ac-

commodement est ce qu'il y a de mieux pour elle ; elle sera peut-être assez mal conseillée, pour faire de plus grands éclats, qui augmenteront sa confusion sans rien ajouter à ses intérêts. J'ai beaucoup ri de voir que pour rentrer chez les maris offensés et jaloux, il faut les mêmes personnages dont on se sert pour réduire les ennemis de l'état. Le peu de succès qu'ils ont eu en plaidant une aussi mauvaise cause, doit convaincre que chacun a ses talens, et qu'il faut à l'avenir laisser faire ces démarches à des huissiers ou à des avocats. Comme il n'y a pas eu de sang répandu dans l'arrêt du prince Edouard, cela ne fait pas une pièce tragique dans les règles ; il a voulu, comme Charles XII avec les Turcs, se donner un petit air d'entêtement : son imprudence a été corrigée, et deviendra peut-être plus modérée à l'avenir avec ceux qui ont le pouvoir de p..... Ce qui me paraît le plus tragique, c'est l'état de M. le comte d'Argenson : je crains tous les remèdes contre la goutte ; lorsqu'ils soulagent les douleurs, ils attaquent sourdement d'autres parties et font de plus grands ravages. Mon attachement pour lui, et l'envie de le voir très-long-temps, me feraient désirer qu'il pût souffrir avec patience ; mais comment souhai-

ter de sang-froid des douleurs à quelqu'un qu'on aime, et comment être patient, lorsqu'on est accablé de grandes affaires? Je trouve que la goutte a tort de l'attaquer, quoiqu'il ait un peu fait ce qu'il fallait pour l'attirer; mais l'Etat a besoin de ses lumières, ses amis ont besoin de sa société, et lui, voudrait bien être toujours un peu gourmand : voilà bien des contradictions. Je ne serai parfaitement tranquille, et content sur son compte, que lorsque j'apprendrai qu'il se porte mieux, et qu'il aura une partie de ce qu'il mérite.

Je ris quelquefois ici tout seul de voir la facilité avec laquelle d'autres ont acquis des honneurs et des richesses, et le peu qu'ils y ont mis du leur, et de voir des gens du premier ordre, en tout genre, languir aussi long-temps après des graces qui devraient les prévenir. Vous me ferez plaisir de lui parler de moi : je l'excepte, comme vous croyez bien, de la réserve que je vous ai recommandée, et vous me ferez plaisir de lui montrer ma lettre.

Je reviens à mes moutons, turcs ou domestiques. Ma femme, qui vous est fort obligée de l'honneur de votre souvenir, me charge de vous en faire mille remercîmens, et de vous offrir ses services ici pour vos commissions :

elle s'occupe actuellement d'habiller plusieurs poupées à la grecque, à la turque, à la juive, à l'arménienne, pour les porter en France ; je crois qu'elle se défera, dans trois mois, d'une poupée plus incommode, mais qui l'amusera par la suite ; car, entre vous et moi, il faut ici de l'occupation ; on ne peut pas toujours lire ou travailler, et les soins d'un ménage siéent bien à une femme raisonnable. Je vous avoue naturellement que je n'ai jamais pensé m'en occuper comme je fais et avec autant de satisfaction. Je n'ai pas le temps d'être oisif ici ; j'ai des affaires assez honnêtement, des visites à faire ou à rendre : c'est la croix de mon état. Mes délassemens les plus agréables et mes grands plaisirs consistent dans la lecture, dans la tranquillité domestique, dans la bonne chère, que je ne fais que chez moi, ou des promenades dans un très-beau jardin, où j'ai fait des embellissemens et bâti un *Kiosque* à la turque, pour être à couvert du soleil : j'y jouis d'une vue que les plus grands souverains pourraient m'envier avec raison : c'est là que je fais des réflexions de toute espèce, excepté de celles qui sont tout-à-fait noires, que j'écarte le plus qu'il m'est possible.

Je vous serai très-obligé de réitérer mes

complimens au chevalier d'Aydie ; je suis charmé de pouvoir me flatter qu'il a de l'amitié pour moi. S'il a quelque trouble dans sa digestion, je ne suis pas surpris qu'il ait un peu d'humeur ; il aimait de trop bonne foi à souper, pour soutenir cette privation avec patience. Son humeur m'a toujours paru plus supportable que celle des autres, et souvent bien plus aimable que leur gaîté : d'ailleurs, ses bonnes qualités et la tournure de son esprit faisaient un composé très-sociable et très-aimable.

Je suis fâché pour vous et pour M. d'Alembert que vous vous voyiez plus rarement depuis que vous êtes à Saint-Joseph. L'assiduité d'un homme aussi gai, aussi essentiel, aussi diversifié, quoique géomètre sublime, n'est pas une chose aisée à remplacer dans votre faubourg Saint-Germain ; je n'en excepte pas la solidité et la précision de l'abbé du Gué, ni l'aimable inconstance de Maupertuis.

Je m'aperçois qu'en vous annonçant que je vous parlerais de ce pays-ci, je vous parle de toute autre chose, et peut-être avec l'incongruité d'un homme à qui elles sont devenues étrangères; mais, tout bien considéré, je compte trop sur votre indulgence et votre amitié, pour que je me pique de quelque ordre, ni de bien

écrire ; j'ai, au contraire, un plaisir infini de sortir des règles où je ne suis que trop assujéti, et de profiter de la carte-blanche que vous m'avez donnée, pour laisser aller ma plume vagabonde sur tous les objets que mon imagination me présente. Accoutumé aux caprices de la fortune, aucun ne peut me surprendre. A propos de celle de M. de la V..... et des honneurs qu'il a acquis, je me souviens de ce que la Varenne, valet-de-chambre de Henri IV, disait au chancelier*, que si son maître était plus jeune, il ne troquerait pas d'emploi. L'application de la prophétie n'est pas difficile à faire, pour quelqu'un qui devine toutes les énigmes avec autant de facilité.

Si je ne vous ai point parlé de M. de Bernestoff, ce n'est pas que je ne l'aime infiniment, et que je ne pense sur ses bonnes et aimables qualités tout comme vous, peut-être même avec des additions ; mais mon silence n'a été causé que par l'incertitude où j'étais si vous le voyez souvent : sa galanterie assez universelle, mais pleine de discrétion, son goût pour la société, ses connaissances, sa facilité, le feraient toujours recevoir agréablement dans les soupers élégans ; mais son petit estomac refusera bientôt le service : il faut de la santé pour être homme à bonne fortune.

Je vous suis très-obligé de l'attention que vous me faites espérer d'aller voir ma fille. J'y serai d'autant plus sensible, que je ne pourrai douter qu'elle m'est bien personnelle, puisque je suis sûr que vous ne connaissez qu'elle dans la rue de Charonne : dites-moi comment vous l'aurez trouvée, tout naturellement, et assurez, je vous prie, madame de Crussol de mes respects : elle le mérite bien.

Quant à l'opium, voici ce que j'en sais. En supposant que vous savez vous-même qu'il se tire ici, comme en France, des têtes de pavots, la grande différence, c'est que la chaleur du soleil le rend ici meilleur, et lui donne des effets différens. Il met le sang en mouvement, donne les idées les plus gaies, remplit l'ame d'espérances flatteuses : dès que son action cesse, il jette dans la langueur, la mélancolie et l'assoupissement. Les gens qui en prennent n'ont d'esprit que dans l'effet ; il faut en augmenter la dose tous les trois mois au moins ; il diminue l'appétit, il attaque les nerfs ; ceux qui en font usage deviennent maigres et jaunes ; ils vont rarement à l'âge de cinquante ans, quand ils en prennent dans leur jeunesse : lorsque de jaunes ils deviennent un peu verts,

la mort n'est pas éloignée. Avez - vous envie d'en prendre ? En ce cas, je tâcherai de vous dire une autre fois des choses plus attrayantes.

Il y a raison partout : c'est abuser de la permission, et je garde ce qui reste de blanc pour écrire à M. de Formont ; j'espère que vous me saurez gré l'un et l'autre de ne vous pas séparer. Je finis ce qui vous regarde, madame, par des protestations bien sincères de mon inviolable attachement, de ma reconnaissance, enfin, sans compliment et sans signature. Usez-en de même, votre style et mes sentimens vous déceleront suffisamment, etc.

LETTRE CI.

LE MARQUIS DU CHATEL A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Etes-vous enfin devenue, madame, aussi bonne actrice que la Beauval et la Champmêlé? Il me semble que le président a quelque inquiétude sur vos succès : il trouve que vos talens dans ce genre tardent un peu à se développer. Pour moi, je parierais qu'ils ne se développeront point. Vous êtes faite pour attraper la nature du premier bond, aussi propre qu'elle à créer; vous n'entendez rien à imiter. S'il était question de faire et d'exécuter des comédies sur-le-champ, ce serait à vous qu'il faudrait aller. J'ai souvent éprouvé ce plaisir au coin de votre feu : là, vous êtes admirable. Que de variétés, que d'oppositions dans le sentiment, dans le caractère et dans la façon de penser! que de naïveté, de force et de justesse, même en vous égarant! Rien n'y manque, il y a de quoi en devenir fou de plaisir, d'impatience et d'admiration. Vous êtes impayable pour un spectateur philosophe.

Je vous jure, cependant, qu'il me tarde beaucoup de venir vous voir mal jouer votre rôle. J'espère que vous le rendrez pitoyablement, et que j'aurai bien du plaisir en vous voyant confondue de l'indulgence que le parterre daignera avoir pour vous. Vous serez, comme les enfans, honteuse sans être humiliée, et de là naîtra une foule de scènes originales entre l'auteur et vous, dont la société profitera. Madame du Châtel n'est point du tout de mon avis : elle assure que vous ferez des merveilles. Cette femme a une opinion de vos talens et de l'universalité de votre esprit, qui est extravagante. Je fais mon possible pour la modérer sur l'excès de cette aveugle prévention, je n'en puis venir à bout : elle se fâche, elle dit que je me donne les airs de tout désapprouver, que j'ai la fausse prétention d'être caustique, pour faire le bel-esprit comme M. de Surgères, et que ce ton-là ne me va point. Vous voyez qu'elle en vient aussi aux injures. Je suis obligé de m'arrêter et de vous tout accorder, pour ne pas troubler la paix du ménage. Au reste, je suis chargé de vous faire mille amitiés de sa part : je sais bien qu'elle vous aime plus que vous ne croyez. Elle veut aussi que vous disiez, pour elle, tout plein de choses tendres à ce délicieux enfant que vous

nommez votre petit chat, et qu'enfin vous présentiez ses plus profonds respects à madame de Flamarens. Adieu, madame. Malgré toutes les injures que je vous ai dites dans cette lettre, vous pouvez être sûre que personne au monde ne vous est plus respectueusement et plus tendrement attaché que moi.

LETTRE CII.

MILORD HOLDERNESS A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

Sion hill, 24 juillet 1764.

Brantome a conservé et transmis à la postérité les tendres adieux de Marie d'Écosse lorsqu'elle quitta la France. Je répétai, mon cher président, en sortant du même port, les paroles de cette belle reine : *Adieu, France! adieu, chère France!* Je les prononçai aussi sincèrement et preque aussi tristement que cette malheureuse princesse. J'ai l'ame trop sensible pour un voyageur : je n'aurais jamais dû m'exposer à connaître des personnes aussi aimables que celles que j'ai eu l'honneur de fréquenter à Paris. Il ne me reste, hélas! que le souvenir de leurs bienfaits et le plaisir d'une triste reconnaissance : mon cœur en est rempli. De grace, mon aimable président, soyez-en le garant et l'interprète : parlez quelquefois de mes regrets; n'oubliez pas celui qui vous chérit, faites-le revivre dans la mémoire de vos amis.

J'ai trouvé votre lettre en arrivant à Londres. Je ne puis vous exprimer le plaisir qu'elle m'a fait, ni la tendresse avec laquelle je l'ai lue. Je la conserverai précieusement : elle excitera lady Amalie à mériter un jour vos éloges. La mère et la fille me chargent de leurs tendres complimens pour vous. Nous voici dans notre paisible retraite, où nous jouissons des simples beautés de la nature. Ce que nous avons quitté sera souvent le sujet de nos entretiens ; nous parlerons souvent des vertus, des agrémens de notre cher président : le sujet me rendra éloquent. Veut-il, de son côté, se souvenir de l'attachement sincère, de la tendre amitié de son fidèle serviteur ?

LETTRE CIII.

LE CHEVALIER MAGDONALD A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Geneve, 16 octobre 1765.

Je suis arrivé ici, madame, dimanche dernier, après avoir fait un séjour de cinq jours à Lyon. Le lendemain de mon arrivée, j'ai eu l'honneur de remettre votre lettre à M. de Voltaire, qui m'a paru enchanté d'avoir de vos nouvelles, et qui m'a fort bien reçu en conséquence : elle l'avait mis, je crois, en meilleure humeur qu'à son ordinaire; car il est impossible d'être plus agréable, ni d'avoir plus d'esprit et de graces qu'il n'en a eu toute la journée. J'y ai retourné une fois depuis, et je compte y faire encore une visite avant lundi prochain que j'ai fixé mon départ. Je serais retourné en Angleterre sans avoir eu l'idée de ce genre d'esprit qui est particulier à la nation française, si je n'avais pas été à Ferney et à Saint-Joseph. Je n'ai pas moins goûté la société de Voltaire pour avoir beaucoup vécu avec vous; car cela m'avait mis en

train de m'y plaire plus que je n'aurais fait si j'y étais arrivé tout brut. On apprend auprès de vous à goûter le parfait; mais on devient plus difficile sur le médiocre.

Il a paru ici, depuis peu, une suite de petites brochures de Voltaire sur les miracles, sur lesquels il fait des questions à un théologien, sous le nom d'un proposant. Il s'est trouvé ici, par hasard, un certain M. Needham, Anglais, prêtre catholique, qui s'est avisé d'y répondre avec chaleur. Voltaire a fondu sur ce pauvre homme, et s'est amusé à le déchirer dans une demi-douzaine de lettres, etc. Le recueil n'est curieux qu'autant qu'il montre l'acharnement d'un vieux antéchrist à la sotte bigoterie d'un prêtre persuadé. Ce Needham est d'ailleurs le meilleur homme du monde; mais j'aurais voulu, pour lui et pour Voltaire, qu'il ne se fût pas mêlé de nous faire croire aux miracles.

Je me plais assez ici; car madame la duchesse d'Enville a bien voulu me donner un logement chez elle, qui me met à portée de voir tous les gens de mérite ici, et il paraît qu'il y en a plusieurs. Je ne serais pas pourtant fort tenté d'y rester long-temps, et en tout cas la saison presse pour passer les Alpes. Pourrai-je espérer que vous me donniez de vos nouvelles quand

je serai en Italie ? J'aurai l'honneur de vous écrire de ce pays-là ; mais, pour que vous sachiez mon adresse d'avance, permettez-moi de vous dire que c'est chez MM. Jonas, négocians à Turin.

Voulez-vous bien avoir la bonté de dire à Crawfort que M. de Voltaire parle toujours de lui avec le plus grand intérêt, et que je me suis fait valoir auprès de lui en lui disant que j'avais une amitié véritable pour Crawfort. Il est très-fâché d'apprendre le mauvais état de sa santé.

Les tracasseries intérieures de la république de Genève ne peuvent pas vous intéresser, et je crois qu'il vous est assez égal que le peuple ou le magnifique Conseil ait le dessus. Puisque les nouvelles d'ici roulent sur cette matière, si peu amusante ailleurs, permettez que je me dispense de vous ennuyer, en vous parlant de ce qui doit vous être indifférent, et de vous assurer de ce qui ne l'est pas, de mon estime et de mon attachement inviolables.

Je me souviens que vous n'avez pas voulu que je vous parlasse d'honneur. Je pourrai au moins vous dire que c'est avec un plaisir infini que je suis et serai toujours, madame, votre, etc.

LETTRE CIV.

RÉPONSE DE Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

Paris, 27 octobre 1765.

J'étais fort inquiète, monsieur, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je comptais les jours depuis celui de votre départ, et il me semblait (tant ma confiance en votre amitié est grande) que vous ne pouviez pas être si long-temps sans me donner de vos nouvelles, à moins que vous ne fussiez malade. Je reçus hier votre lettre du 22. Je n'oserais vous dire tout le plaisir qu'elle m'a fait, vous croiriez peut-être que l'amour-propre y a trop de part, et que je prends trop au pied de la lettre tout ce que vous me dites de flatteur et d'obligeant : j'ai trop d'opinion de votre discernement pour me laisser aller à cette pensée. Si j'ai mérité de vous que vous ayez de moi quelque bonne opinion, c'est par les sentimens d'estime et d'attachement que vous avez connu m'avoir inspirés.

Voltaire m'écrit ces propres termes : « J'ai vu » votre Écossais, qui aurait droit d'être fier

» comme un Écossais, si on pouvait être fier en » proportion de ses connaissances et de son » mérite. » Il ajoute à toutes les choses obligeantes que vous lui avez bien voulu dire de moi : je vous regrette bien sincèrement, M. le chevalier, et je ne me console point de ce que nous avons différente patrie. Bien peu de chose m'attache aujourd'hui à la mienne : elle peut avoir des agrémens dans la jeunesse ; mais elle n'est pas bonne pour y vieillir. Je n'en veux cependant pas dire de mal : c'est un des grands défauts de la vieillesse, que d'être mécontente de tout.

Je suis fort inquiète de M. Crawfort. Depuis huit jours il est fort malade de la dyssenterie, il a été traité jusqu'à présent par deux médecins anglais : il doit voir aujourd'hui Bouvart. Je serais très-affligée s'il lui arrivait malheur. M. Walpole ne se porte pas trop bien. Je crois qu'il avait la goutte à votre départ : il n'est pas encore sorti depuis ce temps-là. Madame de Luxembourg est toujours dans le même état. Le président va assez bien, et la première fois que vous m'écrirez, vous me ferez plaisir de me dire un mot pour lui : il sera sensible à votre souvenir et aux marques de votre estime. Revenons à Voltaire.

Il m'a envoyé une nouvelle édition du Dic-

tionnaire philosophique, une lettre sur mademoiselle de l'Enclos et d'autres petites brochures. C'est un M. de Florian, mari de sa nièce, et que vous avez vu chez lui, qui m'a apporté ce paquet. Il me paraît qu'il a été charmé de vos conversations avec Voltaire, et je juge, par tout ce qu'il m'a dit, que vous avez fait toute l'impression à laquelle je m'attendais, et que vous avez été bien jugé. Voltaire ne me parle point de sa lettre sur les miracles. Je comprends, par ce que vous m'en dites, que ce n'est pas son plus bel ouvrage. Je viens de lui écrire que vous avez été émerveillé de lui. S'il voyait comme vous écrivez en français, il serait encore plus émerveillé de vous. Vous prouvez que pour ceux qui pensent il n'y a point de langues étrangères. Je serai charmée, si vous voulez établir entre nous une correspondance suivie et exacte : le marché n'est bon que pour moi; mais vous êtes assez généreux pour ne pas consulter votre intérêt. Je sens que je n'ai point encore la facilité et l'aisance en vous écrivant que j'aurai par la suite, et peut-être mes lettres deviendront moins ennuyeuses que ne l'est celle d'aujourd'hui; plus les vôtres seront négligées, plus elles me mettront à mon aise : j'aurai du plaisir d'écrire à mon ami, et j'aurais

de la crainte d'écrire à un homme d'esprit. Ce serait un grand ridicule à moi d'avoir des prétentions, aussi en suis-je bien loin; mais je voudrais ne pas me soigner, et être aussi décousue dans mes lettres que je le suis dans la conversation.

Ne me donnez plus jamais aucune louange; malgré qu'on en ait, elles font une sorte d'impression nuisible : elles font penser à soi, arrêtent le premier mouvement, et l'on est moins naturelle. Si vous m'aimez un peu, vous ne sauriez trop me le dire; c'est un baume pour mon ame, qui est fort menacée de dessèchement. Mandez-moi aussi tout ce que vous faites, tout ce que vous voyez : j'aimerais fort une espèce de journal. Personne ne voit mieux que vous : je n'oserais dire personne ne juge mieux que vous, vous m'avez ôté le pouvoir de le dire. Personne, M. le chevalier, ne vous aime plus que je vous aime : que ce soit mon mérite auprès de vous, je n'en ambitionne point d'autre. Adieu.

Nota. Le chevalier Magdonald, Ecossais, était un jeune homme de grand mérite; il savait à vingt ans tout ce qu'un savant peut avoir appris à trente; il n'ignorait aucune science. Il mourut, cette même année, en Italie, de la poitrine, âgé de vingt-un ans.

LETTRE CV.

LE MARQUIS DE PAULMI A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Warsovie, 27 juillet 1760.

J'ai reçu avant-hier, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 juin. Voilà un début bien sérieux ; mais il prouve que les lettres mises un certain jour à la poste à Paris arrivent un mois après à Warsovie. J'ajoute qu'avec tout cela c'est encore la meilleure voie que la poste et la plus simple. J'espère que depuis le 27 juin vous me rendez plus de justice, et que vous aurez bien vu que je n'ai pas pris ma résolution de n'écrire qu'en réponse. J'ai reçu, il y a déjà quelque temps, et répondu à cette certaine grande lettre adressée à Vienne. Le président m'a écrit qu'il partait pour les Ormes, et je lui ai écrit, de mon côté, comme si ma lettre devait l'y trouver. J'ai des correspondans si scrupuleux, qu'ils ne m'ont envoyé ni *Visions*, ni *Prière Universelle*, ni *pauvre Diable*. Heureusement j'ai trouvé ici même, à

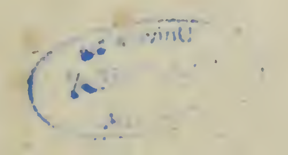
Warsovie, la *Vision.* Cela ne ressemble-t-il pas à l'abbé de Choisi, qui trouva le Mercure galant à Batavia ? Mais pour la *Prière Universelle*, il n'y a ici que des Heures, encore sont-elles en polonais ou en esclavon, parce que, soit dit par parenthèse et pour vous instruire en passant, la moitié du monde en Pologne est juifs, et ceux-là n'ont point d'Heures; et l'autre moitié des chrétiens, est du rit grec; mais ces Grecs-là ne savent pas le grec, et ils prient Dieu en esclavon, qu'ils ne savent pas non plus; et nous avons encore ici des Arméniens et puis beaucoup de Mahométans en Lithuanie, et puis encore quelques pauvres diables de Payens, que je voudrois bien qu'on conservât, parce que j'aime les antiquités; mais il n'y a ici que ces pauvres diables-là, ou d'autres, mais point du tout celui de Voltaire. Ne voilà-t-il pas, madame, une belle digression et une belle transition ! Tant y a que je suis ici très-mal fourni des nouveautés, même les plus piquantes et du plus petit volume. Si l'abbé Boudot a quelquefois l'honneur de vous faire sa cour, madame la marquise, en l'absence de l'autre madame la marquise qui est à Caen, faites-en, je vous en prie, des reproches à cet homme de

lettres, ou plutôt de livres, pour qui je connais vos bontés.

Parlons plus sérieusement. Le prince de B... s'est fait grand honneur à la bataille, à ce que m'a mandé M. le maréchal de Broglie. Il est arrivé très-à propos pour combattre et vaincre. Cet article de la relation ne m'a pas échappé. Vous ne me dites point que madame la maréchale, sa sœur, va en Lorraine : est-ce que cela ne serait pas vrai? J'en serais très-aise pour vous. Quant à moi, qui suis au bout du monde, je suis toujours bien-aise d'imaginer mes amis ensemble, contens, s'il se peut, et se souvenant de moi, s'il leur plaît.

Vous me rendez grand service en me mandant des nouvelles ici; mais je ne suis guère en état de riposter, et vous ne vous y attendez apparemment pas. Cependant je pourrais bien vous intéresser par le récit véritable et très-affligeant de l'état où je vois ici le roi de Pologne, et les Saxons qui l'y ont suivi.

Le roi de Prusse brûle Dresde, depuis cinq à six jours, à la barbe de M. le maréchal Daun. Tantôt l'un, tantôt l'autre de nos Saxons apprend que sa maison ou celle de son père, de son frère, est ruinée. Les uns se désolent, les autres font bonne contenance, beaucoup se



plaignent, et, comme vous jugez bien, le roi et la cour sont fort tristes. Comme il faut tirer de tout parti et morale, offrez ce tableau à ceux qui se plaignent encore de M. Silhouette, de la perte de leur vaisselle et du retard de leurs pensions. Mais je tomberais dans le noir, si je traitais plus long-temps ce chapitre, et j'ai besoin d'être distrait et consolé. Vos lettres me consoleront toujours, et votre amitié, madame, me tiendra toujours lieu de bien des choses; mais il m'en manque beaucoup.

Fin du premier Volume.






ARDEO
PERSEVERO
SPERO